BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

SAINT DOMINIQUE

ET

LES DOMINICAINS

PAR E. CARO

(1170 — 1221)

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1853

PRIX : 1 FRANC

BIBLIOTHÈQUE

DES CHEMINS DE FER

DEUXIÈME SÉRIE

HISTOIRE ET VOYAGES

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon

SAINT DOMINIQUE

ET

LES DOMINICAINS

Anne Marie

PAR E. CARO

professeur au lycée de Rouen

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1853

AVERTISSEMENT.

Le nom de saint Dominique reporte naturellement la pensée à celui de son illustre historien, M. Lacordaire. Il peut sembler présomptueux d'aborder le même sujet après le brillant succès de ce livre, qui, à l'intérêt de l'histoire, a su joindre l'éloquente passion du panégyrique. Ce serait une témérité insensée de vouloir refaire ce qui a été si bien fait avant nous. On ne recommence pas une œuvre, on ne revient pas sur un sujet, quand cette œuvre a été consacrée et ce sujet épuisé par un grand talent. Empressons-nous de dire, à notre décharge, que nos prétentions sont beaucoup plus modestes, et notre présomption beaucoup moins grande qu'on ne serait tenté de le supposer. Le livre de M. Lacordaire est une œuvre presque monumentale dédiée à la gloire du saint fondateur de l'ordre. Nous ne voulons écrire qu'un livre court, mais substantiel. Ajoutons que notre plan diffère par quelques points de celui qu'a suivi notre illustre devancier. Pour lui,

l'œuvre écrite était la préface d'une autre œuvre, bien plus grande encore et plus solennelle, la restauration de l'ordre. C'était à la fois une histoire, une protestation au nom du passé, un appel à la justice du siècle, à l'impartialité du pays. L'objet que nous nous proposons est moins vaste; nous voulons raconter la vie d'un saint et l'histoire d'un ordre.

SAINT DOMINIQUE

ET

LES DOMINICAINS.

I.

L'évêque Diégo. — Le chapitre du diocèse d'Osma. — Dominique de Gusman est appelé au canonicat. — Naissance, éducation, piété du jeune Dominique. — Légendes qui se rattachent à la première partie de la vie du saint. (1170-1203.)

Vers la fin du xii[e] siècle, don Diégo de Azévédo gouvernait le diocèse d'Osma, petite ville de la Vieille-Castille. C'était un pieux prélat, né d'un sang noble, et qui, dès ses plus jeunes années, avait préféré aux honneurs de ce monde la paix de l'Église et la noblesse des serviteurs de Dieu. Les chroniques nous le représentent comme un homme doué d'une angélique douceur, qui n'excluait ni la fermeté de la discipline, ni la hardiesse des grands desseins. Une érudition profonde et une remarquable sévérité de mœurs l'avaient élevé au premier rang dans l'Église. Il ne se servait de son

autorité que pour gagner des âmes à Dieu. Il paraît, comme nous le laisse à entendre le bienheureux Jourdain de Saxe, que cet homme excellent avait en soi comme un don naturel de sympathie qui lui attirait les cœurs et lui soumettait les esprits. Sa destinée lui semblait être de se faire des rentes en âmes (*fœnerator animarum*); et il l'accomplissait avec un dévouement que n'arrêtaient ni les obstacles élevés par la volonté des hommes, ni les difficultés suscitées par l'enfer. Ses paroles étaient éloquentes, sa vie l'était plus encore. La persuasion coulait de ses lèvres, émanait de toute sa personne : on se sentait meilleur en vivant près de lui. C'était un de ces prêtres puissants par la douceur, que Dieu envoyait de temps à autre dans ces âges violents et grossiers pour établir sur la terre le règne de la miséricorde et de la charité, et pour édifier l'Église, trop souvent égarée dans les voies mondaines.

Un des liens de la primitive Église s'était presque partout relâché par suite de la mollesse et de la corruption envahissante. Je veux parler de la vie commune que pratiquaient les apôtres, et que saint Augustin avait si heureusement réalisée pour les prêtres de son diocèse. La vie commune, qui est une sujétion et un ennui pour la faiblesse ou la tiédeur, est un appui pour le zèle, une force nouvelle pour la vertu : l'émulation de l'exemple, l'é-

dification de la piété, la communauté de la prière, la frugalité de la vie, les bons conseils, les paroles salutaires et les bonnes mœurs, tels sont les heureux fruits qui naissent comme d'eux-mêmes dans une société religieuse.

Diégo avait senti de bonne heure que le péril de l'Église venait du côté où on l'attendait le moins, de l'excès même de son pouvoir et de sa prospérité temporelle. L'enfer, qui n'avait rien pu contre l'Église pauvre et humble, tendait à l'Église opulente et superbe la plus redoutable des embûches. Le clergé, trop riche en biens temporels, s'appauvrissait en vertu, en lumière, en charité : le sel de la terre s'affadissait. Le pieux évêque comprenait où était le danger, et il tendait de plus en plus à la pauvreté volontaire, qui est la force de l'Église. Il fut assez heureux pour ramener à ses idées les chanoines de sa cathédrale, qui acceptèrent de bonne grâce la règle de Saint-Augustin, et montrèrent dès lors aux fidèles l'exemplaire régularité de la vie conventuelle. Diégo ravit ainsi son cher troupeau aux tentations du siècle, et lui montra le vrai sentier du ciel, qu'il suivait lui-même d'un cœur si résolu.

En ce temps-là vivait à l'université de Palencia, une des plus anciennes de la Castille, un jeune homme plein de science et d'humilité, sur lequel tous les yeux étaient fixés, comme si l'on pressen-

tait en lui quelque chose de grand. Le bruit de ses vertus arriva jusqu'à l'évêque, qui, tout d'abord, désira gagner le jeune homme au sacerdoce et à l'Église d'Osma. Il y a comme une attraction divine entre les âmes saintes. Cette attraction surnaturelle agit alors sur Diégo : elle devait agir plus tard sur saint François d'Assise. Tous les deux reconnurent du premier coup d'œil et saluèrent dans Dominique le serviteur de Dieu. La sainteté a, dès cette terre, sur le front une auréole.

Dominique avait vingt-cinq ans alors. Il y avait dix années déjà qu'il étudiait à l'Université. Il ne sera pas inutile de revenir sur l'enfance du jeune étudiant, de raconter ses premiers élans vers Dieu, de cueillir sur son berceau les fleurs mystiques qui croissent sur le berceau de tous les saints : nous voulons parler de ces légendes naïves et suaves, qui reproduisent sous des formes si pittoresques l'émotion d'un siècle ; c'est là comme un culte poétique dont le peuple honore spontanément ses grands hommes à lui, les saints.

C'était en 1170, à Calaroga, dans le diocèse d'Osma, qu'était né Dominique, de l'illustre souche des Gusmans. Son père Félix, qui avait gardé dans le plus haut rang une piété sans tache, et sa mère Jeanne d'Aza, qui avait su conserver pure, dans les voies du siècle, une beauté dont les légendes se souviennent, furent, pour ainsi dire, prédestinés par le ciel

à l'œuvre d'une génération bénie. Des deux fils aînés, Antoine et Mannès, l'un consacra sa vie au soin des malades dans un hôpital; l'autre, prêtre humble et zélé, entra plus tard sous la discipline des Frères prêcheurs. Le troisième de cette famille d'élus fut Dominique.

Nous ne raconterons pas tous les prodiges qui, selon les chroniqueurs, annoncèrent la venue du glorieux enfant. Nous ne rappellerons qu'en souriant la pieuse exaltation des historiographes de l'ordre, qui attribuent à la sibylle d'Érytrée l'honneur d'avoir prédit cette naissance miraculeuse. Il nous suffira de prendre la légende à l'instant où la bienheureuse Jeanne avait déjà conçu son troisième fils, et était sur le point d'être mère.

On dit qu'elle eut un songe, et qu'elle vit dans ce songe un chien sortir de ses flancs, portant dans sa gueule un flambeau. Le sens s'interprète sans peine pour les chroniqueurs. Le chien représente le serviteur dévoué du Christ. Le flambeau, c'est la charité du saint qui embrase le monde. Jeanne n'expliqua pas aussi aisément cette vision. Inquiète et poursuivie de cette idée fixe, elle se rendit en neuvaine au tombeau du bienheureux Dominique, abbé de Silos, en grand renom dans cette partie de l'Espagne. Le saint lui apparut, et apaisa ses religieuses terreurs en lui promettant qu'il lui naîtrait un fils, l'honneur et le soutien de l'Église. L'enfant

naquit le lendemain, et en reconnaissance des consolations que lui avait apportées le saint abbé, Jeanne mit sous son patronage le nouveau-né. Le nom de Dominique était à la fois un acte de reconnaissance de la mère, et un engagement mystique pour le fils, ce nom voulant dire : *qui est tout au Seigneur.*

A peine fut-il né, que des prodiges annoncèrent les grands desseins du ciel sur l'enfant. Une dame noble, sa marraine, vit en songe s'allumer sur le front de l'enfant une radieuse étoile, et elle courut à son réveil faire part de l'heureuse nouvelle à la mère, qui s'en réjouit avec elle. Un autre jour, pendant qu'il reposait, un essaim d'abeilles vint voltiger sur ses lèvres, poétique symbole du miel de la parole divine. Et déjà s'annonçait le serviteur du Dieu né dans la crèche. Parfois, quand sa nourrice cessait de le surveiller, on voyait l'enfant quitter son berceau, et chercher un dur sommeil sur la terre nue. Il semblait que, dans cette chair prédestinée, il y eût déjà comme une secrète horreur pour les molles délices. L'oracle divin parla plus clairement encore. Un jour que la mère de Dominique l'avait fait porter à l'église, et qu'elle assistait pieusement au saint sacrifice, le prêtre qui disait la messe, obéissant à je ne sais quelle contrainte divine, ajouta au rituel ces paroles mémorables qu'il répéta trois fois : *Voici le Réformateur de l'Église.* Le

Saint-Esprit avait délié la langue du prêtre en présence du merveilleux enfant.

Sa mère comprit aisément qu'elle ne devait pas élever pour elle un tel fils, mais qu'elle devait le remettre le plus tôt possible aux mains de l'Église, et payer de ce prix la gloire d'avoir été l'instrument prédestiné de sa naissance. Elle avait un frère, archiprêtre dans l'église de Gumiel d'Isan. Ce fut dans la sévère maison de cet oncle, loin des caresses de sa mère, que le jeune Dominique passa son enfance depuis sa septième année, entièrement livré à de graves études, à la méditation, à la prière. Le sanctuaire, fut pour ainsi dire, la patrie naturelle de cette jeune âme touchée de la grâce.

A l'âge de quinze ans, son oncle qui, sans doute, lui avait appris tout ce qu'il savait lui-même, l'envoya à l'université de Palencia, célèbre alors par l'enseignement de ses maîtres et l'affluence de ses écoliers. On dirait, en voyant ces multitudes d'écoliers dans les écoles même les plus oubliées du moyen âge, que le désir de savoir se développe chez les hommes à proportion qu'ils ont moins de moyens de le satisfaire. Les sources du savoir étaient rares dans ces temps, et ne s'ouvraient qu'à grand'peine pour ces âmes impatientes. Il fallait d'immenses labeurs pour suppléer à la pénurie des moyens. Et pourtant, chose étrange, jamais on ne vit une ardeur plus grande dans les hautes études,

jamais une plus vive curiosité pour les objets les plus relevés de la spéculation. Les hommes frivoles et ingrats ne deviennent indifférents pour la science qu'à l'heure où elle se met à la portée de tous.

Les dix années que Dominique passa à l'Université se partagent en deux époques distinctes. L'étude des lettres et la philosophie prirent les six premières années de son séjour. Mais cette âme ardente ne trouva pas dans la philosophie scolastique un aliment suffisant, et, peu satisfaite des subtilités de cette science, elle se tourna tout entière vers l'étude plus fructueuse de la théologie. Quatre années furent consacrées à ce nouveau travail. Dominique passait des nuits entières sur les livres saints, s'abreuvant avec délices aux sources sacrées, fécondant par la pieuse affection du cœur la science divine qui éclairait son esprit, et multipliant les fruits de l'étude par la charité. Remarquons-le bien : Dominique n'appartient pas à la famille des purs contemplatifs. Il contemple, mais il agit. Sa vie est une prière continuelle, mais par les œuvres au moins autant que par la méditation ! Il ne respire que pour le ciel, mais il n'oublie pas les hommes.

On le voyait, dès sa jeunesse, accomplir les œuvres de charité avec un dévouement absolu et toujours prêt. Une famine rigoureuse étant survenue, le nombre des pauvres devint une multitude, et ce fut grande pitié pour cette âme compatissante de ne

pouvoir secourir à son gré tant de misères. Quand ses deniers furent épuisés, il vendit ses meubles; puis, seul dans sa chambre nue, il jéta un dernier regard autour de lui. Il n'y avait plus dans sa pauvre cellule que ses livres, ses chers livres, annotés de sa main, gardiens de ses plus intimes pensées : ses livres, c'est-à-dire toute sa vie intellectuelle, toute sa science. Ce fut le dernier sacrifice : il les vendit, il en distribua le prix aux pauvres, et comme les autres écoliers s'étonnaient de le voir se réduire à cette indigence scientifique : « Eh quoi! leur dit le saint dans un de ces élans du cœur qui restent gravés dans la mémoire d'un siècle, eh quoi! voulez-vous donc que j'étudie sur des peaux mortes, quand mes frères meurent de faim ? » Ces paroles et son exemple entraînèrent les étudiants et les maîtres. Le dévouement est comme une flamme : il gagne tout ce qui l'approche,

Un jour, il veut consoler une pauvre femme qui sanglotait; mais elle repousse toute consolation : son frère est captif au pays des Sarrasins, et l'argent manque pour le racheter. Que faire? Dominique ne trouve pas le prix de la rançon dans sa bourse, que les pauvres ont laissée vide; il le trouve dans son cœur : il s'offre pour se vendre en échange du captif. Dieu, qui avait de plus grandes vues sur lui, ne le permit point. Comment le prisonnier fut délivré, les chroniques ne le disent pas.

Ce fut vers ce temps-là que l'évêque Diégo, ayant entendu parler des merveilleuses vertus du jeune Dominique, le manda, et eut avec lui un de ces entretiens qui décident de la vie d'un homme. Il arrive pour chacun de nous, cet instant providentiel, ce moment court et décisif où la destinée se fixe, où la vocation se détermine. Heureux ceux qui savent alors comprendre et choisir !

Il ne fut pas difficile à Diégo de trouver l'accès de cette âme qui s'offrait à lui, avide de se donner, et impatiente de Dieu. Il se l'attacha par les liens si forts et si doux de cette affection qui, chez les élus, ne conserve plus rien d'humain, et devient je ne sais quel sentiment surnaturel qui n'est qu'une des formes de la charité. C'était Élie, c'était Élisée.

Il devint l'édification du chapitre, comme il avait été la leçon vivante de l'Université, et les chanoines édifiés l'élevèrent presque aussitôt à la dignité de sous-prieur. Il n'avait plus qu'une étude, dit Constantin d'Orviète, celle de la sainteté : il usait sous ses genoux le marbre de l'église, lisant et priant sans cesse, habitant avec Jacob au fond du sanctuaire, et laissant à Ésaü les courses errantes et les distractions frivoles. Son manuel était le livre des *Conférences des Pères*, dont il tirait le plus grand parti pour l'œuvre de la perfection. Il versait des torrents de larmes pour les pécheurs, les mal-

heureux, les affligés. Les larmes étaient chez lui comme une grâce et comme un don. Nouveau Jérémie, son cœur se fondait de douleur à la pensée de ceux qui étaient perdus pour le ciel. Il n'avait qu'un désir, il ne formait qu'un vœu, c'était que Dieu lui révélât les moyens de se dévouer tout entier au salut de ses frères. Dominique avait soif de dévouement. Il entrevoyait déjà, dans un rêve confus, une autre destinée que celle que semblaient lui circonscrire les murailles de la maison du chapitre, les remparts d'Osma, les limites du diocèse. Son zèle voulait embrasser l'Espagne, l'Europe, le monde. A ces âmes qu'une charité infinie dévore, il faut l'immensité.

II.

Diégo emmène Dominique dans une ambassade, au nord de l'Allemagne. — Dominique convertit à Toulouse une famille hérétique qui lui a donné l'hospitalité. — Premier voyage à Rome. — État religieux des provinces du Languedoc. — Tableau de l'hérésie. (1203-1205.)

L'heure allait venir où cette ambition de charité, qui consumait l'âme de Dominique, trouverait enfin un théâtre digne d'elle. Quand un homme est mûr pour l'œuvre qu'il doit accomplir, les événements les plus insignifiants en apparence se plient et s'adaptent avec une merveilleuse docilité au dessein qui va s'accomplir. Où le vulgaire ne voit qu'un hasard, l'historien voit l'à-propos de la Providence : la raison du chrétien s'humilie et adore.

Vers 1203, Alphonse de Castille, méditant le mariage de son fils avec une princesse du nord de l'Allemagne, dont les chroniques taisent le nom et la patrie, pensa à envoyer un ambassadeur insinuant et délicat, et fixa son choix sur l'évêque Diégo. Quoique le saint prélat fût attaché du fond du cœur à son troupeau, il accepta la mission

royale sans trop de répugnance, et partit sans délai. On eût dit qu'il pressentait que son voyage ne serait pas inutile, et servirait au moins autant les intérêts de l'Église que ceux de l'État. Il partit, mais emmenant avec lui quelques prêtres fidèles, et au nombre des plus dévoués, Dominique, qui touchait alors à sa trente-quatrième année.

Il n'était pas rare, au moyen âge, de voir les missions et les ambassades confiées à des prélats, à des abbés, ou même à de simples prêtres. Dans cette division à l'infini des territoires en juridictions diverses, en fiefs qui n'étaient reliés entre eux que par les rapports précaires d'une dépendance nominale, au milieu de ces populations des campagnes, que les exemples de leurs seigneurs n'avaient guère habituées à respecter le droit des gens, ce n'était une chose ni simple ni facile de traverser l'Europe pour aller porter à une cour les secrets, les propositions ou les présents d'une autre cour. Dans cette variété de provinces et de pouvoirs, il n'y avait d'unité vivante que celle de l'Église. Où la politique n'avait plus de droit, la foi conservait les siens. Une armée aurait à peine suffi pour conduire un baron castillan des Pyrénées au nord de l'Allemagne, et pour protéger les présents destinés à la princesse contre la violence des routiers ou la convoitise des seigneurs. Où une armée n'aurait pas suffi, l'escorte de quelques prêtres suffisait à Diégo. Deux

fois il traversa l'Europe dans sa plus grande largeur, et nous ne voyons pas qu'il ait couru un seul péril dans ces longs voyages, au commencement de ce XIIIe siècle, si violent et si agité.

La mission n'eut pas de résultats. La princesse mourut dans l'intervalle de ces deux voyages, et l'évêque, en ayant averti le roi, se trouva libre. Il profita de sa liberté pour réaliser un vœu bien cher, et donner à son voyage un but depuis longtemps rêvé : Rome. C'est un besoin pour les âmes pieuses de se retremper aux sources de la foi. Les croisades n'avaient été que l'expansion immense et gigantesque de ce désir. Seulement, au lieu d'agiter un homme, ce désir avait soulevé un siècle et l'Europe. Jérusalem et Rome, les deux villes saintes! Dans l'une le tombeau du Christ; dans l'autre l'esprit vivant de son Église!

Innocent III occupait le trône pontifical : il le remplissait de sa gloire comme il remplissait l'Europe de son génie. L'émotion de Diégo et de Dominique, en abordant la ville sainte et le grand pontife, on la devine; mais ils l'ont gardée sans la raconter. Les émotions n'étaient pas bavardes au moyen âge. On savait contenir ses joies les plus exaltées, ses tressaillements les plus vifs. Les grandes joies devraient toujours être ainsi, comme les grandes douleurs : silencieuses et voilées. La noblesse des sentiments devrait avoir sa pudeur.



L'évêque Diégo sentit son zèle apostolique se ranimer encore, s'il était possible, sur ce sol qui garde les cendres héroïques de saint Pierre et de saint Paul. Il voulut déposer la mitre, et s'en aller, prêtre obscur, évangéliser par delà le Danube les hordes barbares des Cumans, peuple païen qui préoccupe beaucoup à cette époque l'imagination de la chrétienté. Le souverain pontife, interprète des grands desseins de Dieu sur l'évêque, ne le permit pas, et Diégo dut renoncer à l'espérance du martyre, si chère à ces âmes où déborde la charité. Innocent comprenait à merveille que, si une vie tranquille et honorée plaît moins à l'ardeur du zèle qu'une mort éclatante au milieu des supplices, elle peut n'être ni moins utile aux vrais intérêts de l'Église, ni moins agréable aux yeux de Dieu.

Diégo partit de Rome avec Dominique, et après avoir visité en passant la célèbre abbaye de Cîteaux, où vivait encore, mais affaibli par une pratique plus molle et une ambition plus tournée vers le temporel, l'exemple de saint Bernard, il reprit le chemin des Pyrénées, et descendit la vallée du Rhône, répandant sur son passage le parfum de ses bonnes paroles, édifiant les populations par la piété, par la simplicité des mœurs, par l'austérité de la vie de ses chers compagnons, et par-dessus tous de Dominique. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Montpellier, où ils séjournèrent. C'était la seconde fois

qu'ils s'arrêtaient dans ces malheureuses régions, alors désolées par l'hérésie. Il semblait que leur instinct secret les rappelât vers ces contrées où l'erreur livrait un si rude assaut à la vérité. Cet instinct, c'était la voix de Dieu.

Au premier voyage, Diégo et ses compagnons s'étaient arrêtés une nuit à Toulouse. Ce séjour, si court pour celui qui ne compte que les heures, avait été bien long, si le temps s'estime à ce qui en fait le prix, le mouvement de la pensée et du cœur. Il est à propos de retracer en quelques mots l'histoire de cette nuit mémorable où se forma peut-être dans l'âme de Dominique le grand dessein qui devait faire de son nom l'égal des plus illustres dans les annales de la foi. L'hôte des pieux voyageurs appartenait, ainsi que toute sa famille, à l'hérésie des vaudois. Dominique s'en aperçut, et son cœur saigna à la pensée de laisser derrière lui, sous le toit qui l'avait abrité, tant d'âmes en péril. Il lia conversation avec son hôte, et comprit bientôt qu'il était de bonne foi dans son erreur. L'ignorance donne plus de recrues encore à l'hérésie que la perversité, et bien souvent il suffit d'éclairer une âme pour la ramener au vrai. Dominique en eut une preuve éclatante. Cette nuit fut pour lui un long combat contre l'erreur; mais qui se plaindrait du combat, quand la victoire le couronne et que des âmes en sont le prix? Il pria, il parla, il

fut éloquent par ses larmes autant que par ses discours. L'hôte, d'abord étonné, puis touché, sortit de cette longue conférence éclairé, converti. Miracle d'un pieux désir! L'hérétique tombe à genoux, et Dominique le réconcilie, lui et toute sa famille, avec l'Église. Il laisse derrière lui, en quittant les murs de Toulouse, une famille catholique sous ce toit voué à l'hérésie.

Ce fut là sa première prédication dans le Languedoc, et ce succès put lui inspirer la pensée de se vouer à cette œuvre de persuasion, de douceur et de paix. Pourquoi faut-il que tous les ennemis de l'hérésie au XIII[e] siècle n'aient pas entendu de cette manière la démonstration de la vérité, et que, à côté du zèle de Dominique établissant par la seule parole le règne de Dieu, l'histoire ait à marquer une place si grande pour des haines implacables, pour des passions violentes, pour des rancunes sans merci?

Quelle était donc cette redoutable erreur que Dominique rencontra pour la première fois sur l'autre versant des Pyrénées, qu'il devait si vaillamment combattre, et qui attira des calamités si lamentables sur ce beau pays de la Provence?

Par la grandeur des désastres dont elle fut ou la cause ou le prétexte, cette hérésie est devenue une des pages les plus sanglantes de l'histoire de notre malheureux pays. La part considérable que prit

Dominique à la réfutation de l'erreur (mais non à l'extermination des hérétiques, comme nous le démontrerons plus tard) nous fait un devoir d'exposer avec précision les traits principaux de cette doctrine, étrange compromis entre de vagues réminiscences de la philosophie orientale et des idées chrétiennes profondément altérées.

Ce serait une œuvre impossible d'essayer de ramener à un type commun les dissidences infinies de l'erreur qui infestait alors les pays de langue provençale. Toute révolte contre l'autorité de l'Église tombe immédiatement dans la subdivision des sectes, conséquence infaillible de la licence dans le dogme. L'anarchie se substitue à l'unité. Aussi sommes-nous dans un grand embarras, quand nous consultons soit les chroniques contemporaines, soit les nombreux écrivains modernes où se trouvent exposés les principes de cette hérésie, qui semble avoir sur toutes les autres le privilége d'une sorte d'éternité de contrebande, depuis les manichéens et les gnostiques, ancêtres directs de l'erreur, jusqu'aux albigeois, puis jusqu'aux camisards, puis enfin jusqu'à ces sectes bizarres de béguins et de béguines, lesquelles apparaissent comme un anachronisme vivant au sein du XIXe siècle, bravant, non plus les bûchers, heureusement pour l'humanité, comme au XIIIe siècle, non plus le sabre des dragons, comme sous Louis XIV, mais

les amendes de la police correctionnelle, impitoyable contre les faux messies.

Dirons-nous tous les noms divers et les formes variées sous lesquels se révèle à nous la grande hérésie du XIIIe siècle? Beaucoup de ces noms étaient des sobriquets injurieux, dont la haine ou le mépris flétrissait les hérétiques; ceux de *Sicards*, de *Sorciers*, de *Ribauds*, de *Turlupins*, de *Tisserands*, n'ont pas d'autre origine qu'une intention d'injure ou de dédain. D'autres noms sont ceux du pays où triomphait l'erreur : *les Albigeois*, *les Agennois*, *les Bogomiles*, *les Bulgares*. Quelques-uns désignaient les fondateurs des mille sectes particulières : *les Pauliciens*, *les Populicans*, *les Vaudois*. D'autres, enfin, rappelaient ou leurs principaux dogmes ou leurs prétentions : *les Purs*, *les Cathareens*, que sais-je encore? Rien que dans une seule secte, Reiner comptait soixante-dix nuances.

Nous ne nous occuperons pas de classer ces nuances très-secondaires et très-insignifiantes aux yeux de l'historien. Nous croyons, après réflexion, après comparaison et sincère étude, que toutes peuvent se ramener à deux grandes branches : celle des *Cathareens* et celle des *Vaudois*.

Les Cathareens, dont l'ignorance populaire fit *patarins*, se rattachent aux plus anciennes origines du christianisme par une tradition clandestine qui ne manque pas de vraisemblance. On sait que Ma-

nès, au IIIe siècle de l'ère chrétienne, avait rêvé d'adapter la religion nouvelle au dogme de Zoroastre, comme si le premier dogme du christianisme, la création, ne renversait pas de fond en comble l'hypothèse du dualisme. Le manichéisme, poursuivi par les édits les plus sévères de l'empire byzantin, condamné par tous les conciles, avait poursuivi sa carrière occulte à travers toutes les persécutions et en dépit des anathèmes. Chassé de la vie publique, il s'était réfugié dans l'ombre et le mystère des initiations secrètes, jusqu'au jour où il reparut soudain avec éclat, chez des nations encore païennes d'instinct, sous le nom nouveau de *Cathareens*, qui veut dire *purs*. C'était, selon les sectaires, la seule doctrine qui contînt toute pureté, toute perfection, toute vertu.

L'éternité de deux principes, l'un bon, l'autre mauvais ; Dieu créateur du monde invisible, le démon auteur de l'univers matériel ; de là deux excès contraires : l'horreur excessive de la matière, aboutissant aux préceptes dérisoires d'une continence absolue, et à la condamnation formelle de la famille et du mariage, ou l'indifférence exagérée pour les œuvres du corps, se traduisant par le libertinage le plus odieux ; la doctrine de l'éternité des âmes, anges déchus qui doivent se réhabiliter par une série de métempsycoses ; enfin une tendance marquée au fatalisme, qui est l'ordinaire effet des doctrines

mystiques, et qui reporte à Dieu, par un échange commode, la responsabilité de tous les crimes, en prenant pour l'homme la liberté de toutes les passions : c'est là la part d'héritage que les Cathaı̈réens avaient reçue des enseignements de Manès et d'une tradition non interrompue de la gnose, qui se prétendait plus chrétienne que le christianisme.

Montrer comment tous ces dogmes d'une métaphysique effrénée s'adaptaient à la religion, c'était affaire à leurs docteurs. Tout se dénaturait dans un symbolisme dérisoire. Ils niaient l'ancien Testament, raillant le Dieu changeant, menteur et cruel des Juifs. Quant au nouveau Testament, ils y appliquaient une exégèse de fantaisie. Le Christ n'avait de corps que l'apparence. C'est un démon, sous sa forme, qui a subi le supplice de la croix. Les miracles n'étaient pour eux que des métaphores, les sacrements des superstitions. Dépositaires du vrai dogme, eux seuls formaient la vraie Église : le sacerdoce véritable n'est pas celui que confère l'évêque, c'est celui que confère la vertu. Comme tous les mystiques, ils se recrutaient dans l'ombre, attirant les âmes curieuses par le mystère, graduant l'initiation, réservant le dernier mot de la doctrine pour la plus haute classe d'élus, ceux qu'ils appelaient *les Parfaits*, par opposition aux novices, aux candidats de la doctrine, qu'ils appelaient *les Croyants*.

Du reste, ils copiaient grossièrement les formes extérieures de la hiérarchie catholique. Leurs fidèles, c'étaient *les Croyants*, immense majorité de victimes ou de dupes, dévouées jusqu'au martyre : leurs prêtres, c'étaient *les Parfaits*. Ils avaient même des dignitaires dans cet ordre étrange, monstrueuse parodie de l'ordre ecclésiastique : c'était l'*aide*, puis le *jeune fils*, puis le *fils aîné*, qui n'était plus séparé que par un échelon du premier degré de la hiérarchie, la dignité d'*évêque*. C'est de l'évêque que descendait le dogme avec l'autorité. On disait même que dans le fond de la Bulgarie il y avait je ne sais quelle contrefaçon de pape. C'est ainsi que toutes les sectes dissidentes, les plus obstinées dans la négation de toute hiérarchie régulière, recomposent à leur usage une ombre d'autorité, attestant par là que c'est dans ce principe qu'est la base de toute religion, même adultère, et de tout culte, même apocryphe.

Ainsi la tradition clandestine d'un dogme antichrétien, concilié de force avec quelques idées d'un christianisme défiguré ; le mystère de la secte se perpétuant par l'initiation ; l'orgueil du sectaire s'isolant de la foule ; le zèle du prosélytisme ; enfin, je ne sais quelle autorité artificielle, reconstruite au profit de quelques ambitions fanatiques, c'étaient là les caractères généraux de cette hérésie, dont l'origine remontait jusqu'au IIIe siècle de notre ère, mais

dont l'explosion eut un immense retentissement à l'époque qui nous occupe. La haute Italie, le midi de la France, la Germanie orientale étaient les principaux théâtres où s'exerçait cet apostolat impie. Le succès des hérétiques était immense, le nombre de leurs adhérents incalculable. C'était la société secrète de l'erreur minant les bases de la société officielle et de l'Église.

A côté de cette armée de Catharéens ou Cathares qui avait fait sa voie souterraine à travers des ruines jusqu'à l'heure de l'explosion, se développait avec un succès au moins égal la secte des *Vaudois*. L'identité de l'époque et de la dénomination générale d'hérétiques a conduit quelques historiens à une confusion de doctrines. Il est essentiel de marquer les différences. Le célèbre historien Hurter les a profondément senties. On peut mettre cependant plus d'ordre et de clarté dans l'exposition.

Les Vaudois étaient plus récents dans le monde. Ils avaient à peine quarante ans d'existence au commencement du XIIIe siècle, et déjà ils étaient partout. Pierre Waldo n'avait pas commencé par une révolte contre l'Église; mais ce qui d'abord n'avait été qu'une innovation était devenu un schisme, et s'était terminé par une hérésie. C'est ainsi qu'il arrive souvent dans le monde : des réformes aux révolutions la distance est courte et le pas bientôt franchi.

Waldo n'était ni un clerc ni un docteur; c'était un riche bourgeois de Lyon, qu'une circonstance terrible, la mort subite d'un ami, avait précipité dans un projet radical de réforme : et, disons-le à sa louange, il avait commencé la réforme par lui-même, se vouant à une indigence volontaire, qu'il fit partager à quelques âmes aventureuses ou exaltées. La restauration des mœurs de la primitive Église, la simplicité apostolique, c'était là le but avoué de la secte nouvelle, dont l'autorité ne s'alarma pas d'abord; il arriva même que le pape, consulté par Waldo, reçut bien ses envoyés, sans cependant leur conférer le droit d'enseignement et de prédication qu'ils réclamaient. Ils le prirent, et en dépit des évêques, l'enseignement des *Pauvres de Lyon* se propagea avec la rapidité de la flamme dans toute la France méridionale. Dès lors, ils étaient en rébellion ouverte; le schisme les conduisit à l'hérésie. Waldo rappelait avec moins d'éloquence Arnauld de Brescia : il fait pressentir avec moins de génie Luther.

Les pauvres de Lyon attaquaient avec violence l'Église et Rome. Le pape était le chef de l'erreur, les prélats étaient les Pharisiens du nouveau Testament. La hiérarchie est une usurpation fondée sur un mensonge. Il n'y a de supériorité que celle de la vertu. Les ecclésiastiques, comme les autres, doivent gagner leur vie à la sueur de leur front. De

la discipline ils passaient aux dogmes, niant les mystères, réduisant la Cène à une allégorie, refusant toute autorité, excepté à Dieu et aux apôtres, détruisant toute médiation entre le Christ et l'âme du fidèle. Le purgatoire était de l'invention des prêtres, qui en avaient fait une source de revenus. Le sacerdoce avait faussé la doctrine. Il avait, selon eux, tué Dieu dans les âmes, en en faisant un trafic. Quant à la discipline intérieure des sectaires, ils étaient infatigables à recommander le travail, la chasteté, la tempérance, l'austérité. Ils avaient horreur du parjure, et voués au secret par des engagements formels, ils regardaient comme le plus grand des crimes la trahison de l'un de leurs frères. Ils aimaient à enseigner et à prêcher : ils recherchaient la discussion, et la soutenaient avec une verve incroyable de citations bibliques, comme plus tard les puritains.

Le prosélytisme était chez eux une passion. Tout leur était bon pour gagner une âme. On dit même qu'ils se déguisaient souvent en moines pour surprendre captieusement les consciences. D'autres fois ils entraient dans les maisons sous l'habit de marchands, et pénétraient, sous tous les prétextes, dans l'intérieur des familles. On dit qu'ils s'adressaient de préférence aux femmes, sachant qu'elles font à merveille la propagande des doctrines mystérieuses. Ils avaient fait de la femme un des ressorts

de leur politique religieuse, et lui conféraient même le sacerdoce de la prédication.

Telle était cette secte, convaincue, ardente, insinuante, hardie, austère, au moins d'opinions, de principes, d'apparence. Il ne faut admettre qu'avec une extrême réserve les accusations des contemporains. N'oublions pas que nous ne connaissons l'histoire des Vaudois que par leurs vainqueurs. Souvent poursuivis, souvent traqués, ils se réfugiaient dans l'ombre des lieux secrets pour pratiquer leurs sectes bizarres. Le jour les aurait trahis : ils attendaient la nuit. Des femmes étaient au milieu d'eux, investies du droit d'enseignement. C'en est assez, c'est plus qu'il n'en faut pour expliquer les monstrueuses accusations dont on a chargé leur mémoire.

L'Allemagne, la Bohême, la Moravie, la Pologne, la France surtout, avaient accueilli les pauvres de Lyon, et, cinquante après Waldo, sa postérité hérétique couvrait une partie de l'Europe.

On voit maintenant les différences essentielles qui séparaient les Cathares et les Vaudois : c'est la différence même du génie de l'Orient, subtil, systématique, raffiné, et de l'esprit de l'Occident, pratique, positif, allant droit au but. Les Cathares fondaient leur religion sur une métaphysique compliquée, et leur pratique hostile à l'Église n'était que la contrepartie de leur dogme antichrétien. Pour les Vau-

dois, l'hostilité était toute de discipline. La secte portait l'effort de sa critique sur l'organisation de l'Église plutôt que sur le dogme : elle attaquait le sacerdoce plutôt que la théologie ; elle faisait des ruines aussi, mais des ruines beaucoup moins irréparables dans les âmes. Les Cathares étaient la descendance directe des théogonies orientales. Les Vaudois étaient les adversaires personnels des prêtres. Les Cathares étaient une secte presque païenne. La secte des Vaudois était une hérésie sans doute, mais qui retenait encore la forme extérieure d'un schisme.

Telle est, nous le croyons, la vérité. Mais l'opinion publique ne fait pas toutes ces distinctions, et le vulgaire ne se plie pas à ces subtilités de la philosophie. Il lui suffisait de savoir que Cathares ou Vaudois étaient hérétiques. Il n'en demandait pas davantage, et les vouait à une égale exécration, quand il ne les suivait pas avec fanatisme. Il importe que l'histoire sérieuse répare ces injustices involontaires de l'opinion. C'est ce que nous avons cru devoir faire ; mais, ces réserves étant faites contre la confusion de deux doctrines très-différentes, il y a des noms consacrés par l'usage et qu'il faut adopter. Le nom d'*Albigeois* est dans ce cas. C'est le terme commun sous lequel le peuple réunissait ces deux sectes, et où se perdaient les mille nuances diverses de chacune d'elles. Nous

l'emploierons à l'avenir comme le nom générique de l'hérésie dans le midi de la France.

C'est là, en effet, que l'erreur avait pris, à la fin du XIIIe siècle, des proportions colossales. Plusieurs causes, les unes accidentelles et locales, les autres permanentes et humaines, en avaient favorisé le développement.

L'Église était trop riche : c'était là son péché, et aussi sa peine. En devenant riche, elle avait excité de basses convoitises. Ce n'était plus toujours une sainte vocation qui donnait des serviteurs à Dieu; c'était le désir tout profane de recueillir les riches revenus des abbayes ou les dîmes de l'Église, et de convertir cette opulence en plaisirs. Une cupidité parfois scandaleuse; les hautes places de l'Église tombées en proie aux bâtards des grands seigneurs; un clergé inférieur tiré de la glèbe, brutal et ignorant; le sacerdoce devenu pour beaucoup un objet de lucre; la foi déshonorée par la simonie, l'autorité discréditée par le scandale : tel était le tableau qu'offrait alors une partie de l'Église dans les pays de langue provençale. Quel effet ne devaient pas produire, sur ces populations facilement enthousiastes, ces hommes austères, ardents, prêchant la pauvreté avec une sorte de rigueur fanatique, et dénonçant au mépris les mollesses damnables et les convoitises d'un sacerdoce avili! Le peuple, que les richesses de l'Église sépa-

raient d'elle, devait, en partie au moins, se déclarer pour ces prédicateurs de la pauvreté.

L'Église était trop puissante. Les idées du moyen âge, nous le savons, favorisaient le mélange, toujours si périlleux, du temporel et du spirituel, si bien que tous les sceptres et tous les glaives tremblaient à une parole de Rome. La politique des princes trouvait donc son compte à l'amoindrissement du pouvoir de l'Église. Plus d'un seigneur, sans doute, espérait s'émanciper par l'hérésie, et cherchait dans la doctrine nouvelle la liberté plus que la vérité. Ajoutons enfin qu'il y a dans l'homme une certaine tendance, bonne ou mauvaise, à juger, à examiner, à discuter, un certain goût de critique, un désir d'indépendance intellectuelle, trop violemment comprimé par les formes arrogantes du sacerdoce d'alors.

Quelques causes locales favorisèrent ce mouvement étrange et impétueux des esprits vers l'hérésie. On connaît cette légèreté ardente, cet enthousiasme mobile, cette vanité irréfléchie, cette sympathie instinctive pour toutes les nouveautés, qui caractérisent l'esprit provençal. On sait aussi quel goût vif pour le plaisir, quelle élégance de mœurs, quelle facilité de vie, quel entraînement dans les passions ; et à tout cela le joug catholique 'est lourd.

Il y avait ainsi, dans le camp de l'hérésie, deux

peuples profondément distincts : les hérétiques de conviction, qui suivaient l'erreur par répulsion pour les formes sous lesquelles se présentait alors la vérité, et les hérétiques qui ne l'étaient que pour n'être pas catholiques, ceux que nous pourrions appeler les indifférents, les athées ou les libertins.

L'erreur triompha au delà de son espoir dans le Languedoc. Elle avait deux forces immenses : les seigneurs impatients de se soustraire à la juridiction temporelle de l'Église; les troubadours, ces libres, trop libres penseurs du moyen âge, qui depuis longtemps faisaient la guerre à l'Église, et habituaient le peuple à répéter leurs chants amers ou grotesques contre la simonie ou l'intempérance des moines. Le peuple avait ri; le sarcasme avait engendré l'indifférence, et de l'indifférence on avait passé à l'aversion. Partout, dans le Languedoc, le culte tombait; les prêtres cachaient leur tonsure pour éviter les outrages; les cérémonies divines étaient souvent déshonorées par des jongleries, et les églises, tombées en ruine ou converties en citadelles, s'élevaient de place en place comme les sépulcres de la foi populaire.

Raymond de Toulouse était le protecteur avéré des Albigeois : partout, dans ces provinces, c'était à la cour du seigneur qu'était le foyer de l'erreur. Raymond-Roger de Béziers, Gaston de Béarn, Gérold d'Armagnac, Bernard de Comminges, Roger de

Foix et une multitude innombrable de barons et de chevaliers étaient la force et l'appui de l'hérésie. C'était partout une sédition ouverte contre l'Église, une sédition partout triomphante.

Nous avons tracé avec quelque détail le tableau de l'hérésie, parce que ce fut contre elle que Dominique mesura pendant dix ans ses forces, son zèle, sa parole. Si tous avaient suivi ses exemples, si l'on n'avait eu recours qu'aux armes spirituelles, l'histoire n'aurait pas à gémir : elle aurait une page sanglante de moins à écrire, et l'Église, dont le règne est la douceur, aurait réconcilié à la cause de Dieu plus d'hérétiques que cette croisade cruelle n'en extermina.

III.

Rencontre de Diégo et de Dominique avec les trois légats, à Montpellier. — La mission de Dominique commence. — Ses premiers miracles. — Ses succès dans les conférences avec les hérétiques.— Fondation du monastère de Prouille.— Mort de Diégo. (1206-1208.)

L'hérésie qui dévorait le midi de la France était au commencement du XIIIe siècle la plaie secrète de l'Église, pour ne pas dire son remords. Dès l'année 1176, un synode convoqué par le pape Alexandre III avait cité les hérésiarques à comparaître, et ce synode, en faisant éclater la force des ennemis de l'Église, leur nombre, leur puissance, avait encore creusé l'abîme. Une légation toute pacifique avait échoué à Toulouse, où fermentait depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne un vieux levain d'arianisme. Toulouse était devenue la capitale de l'hérésie. Le XIIe siècle se ferma sur ces tristes événements, l'Église méprisée, abandonnée, trahie dans toutes les contrées de la langue provençale; l'erreur triomphante, fière de l'appui des seigneurs, et se vengeant cruellement de la domination orthodoxe par une intolérance sans frein.

Trois légats, Arnauld Amalric, abbé de Cîteaux, Rodolphe, et Pierre de Castelnau étaient, en 1206, réunis à Montpellier, conférant ensemble du peu de succès de leur mission, et livrant leur âme à l'abattement. Il faut lire dans leur correspondance avec le pape l'expression de leur découragement et de leur tristesse en face de l'hérésie indifférente ou menaçante. Que voulez-vous ? disait le peuple ; nous voyons du côté des novateurs l'austérité et la simplicité des mœurs. C'était là le grief perpétuel opposé à l'Église : sa richesse, son luxe. Les hérésiarques avaient merveilleusement compris l'influence d'un genre de vie sévère sur l'esprit populaire, toujours enclin à l'ironie et à la défiance : il semble que la vérité s'accommode mal de la richesse, et les hommes jugent surtout une doctrine par la vie des docteurs. Les classes populaires savent bon gré à qui se rapproche d'elles par la manière de vivre : la pauvreté volontaire et la simplicité de mœurs, voilà les titres qui naturalisent l'apostolat auprès du peuple.

Les légats étaient des hommes d'une foi ardente, mais d'un caractère inflexible, absolu, incapable de condescendance ou de ménagements. Il ne faut pas s'étonner s'ils rencontraient si peu de sympathie et de confiance dans ces populations égarées. Leur foi s'en indignait, leur orgueil s'en révoltait. Leur âme se décourageait de plus en plus, en

voyant s'agrandir le vide autour d'eux. Ils étaient en proie à une sorte de tentation de désespoir, lorsqu'ils apprirent qu'un évêque espagnol, d'un grand renom et d'un âge vénérable, venait de s'arrêter dans les murs de la ville. Ils le prièrent de se rendre auprès d'eux, et le reçurent avec honneur, lui confiant leurs craintes, l'abattement de leurs âmes, la stérilité de leur zèle.

« Diégo, dit Constantin d'Orviète, inspiré de l'Esprit saint, ouvrit le conseil de jeter à bas les armes inutiles de Saül, c'est-à-dire tout l'appareil de la puissance temporelle, et de saisir d'une main humble et pauvre la fronde de David, si funeste à Goliath : « Prêchez, leur dit-il, prêchez Jésus-Christ pauvre dans le sentier de la pauvreté, chassez le mauvais clou avec le bon clou. Ce que la voix proclame, que la vie le confirme, et que le mensonge de vos adversaires tombe devant l'aspect triomphant de la vraie sainteté. » Il dit, et joignant l'exemple au conseil, il renvoie au delà des Pyrénées ses chevaux, sa suite, toute son escorte, et ne garde auprès de lui qu'un petit nombre de clercs, parmi lesquels Dominique. »

Attaquer la fausse humilité des hérétiques par l'humilité la plus sincère, enlever ainsi à l'hérésie son plus grand prestige aux yeux du peuple, le charme de la pauvreté, et rendre à l'Église son vrai caractère habilement usurpé par l'erreur : ce

fut là tout le plan de l'évêque Diégo. Disons à l'honneur des légats qu'ils entrèrent sans peine dans les vues du saint évêque, et Montpellier vit un touchant spectacle, quand le pieux cortége des ambassadeurs de la vérité quitta ses murs pour entrer en campagne. Leurs seules armes, avait dit Diégo, devaient être l'abstinence, la patience, l'humilité ; leur force, la douceur. Et ils allaient ainsi à travers la Provence, évangélisant, prêchant, secouant à peine la poussière de leurs pieds nus au seuil des églises où ils instruisaient le peuple et des châteaux où ils conviaient les hérétiques à des discussions publiques. Là brillaient le profond savoir, la dialectique pénétrante, l'éloquence évangélique du sous-prieur d'Osma, Dominique. C'est aux portes de Montpellier qu'avait commencé la mission nouvelle qui devait être la mission de sa vie. Son existence tout entière ne fut plus qu'un long travail, qu'une lutte contre l'erreur, disons aussi qu'une longue victoire gagnée, avec quelles peines et quels périls ! sur des préjugés hostiles, sur des âmes irritées, sur des populations indignées et frémissantes, qui mettaient au compte de la vérité les ambitions cruelles de quelques hommes couverts de son nom sacré.

Les premiers pas de Dominique furent marqués par des miracles. Dieu désignait son serviteur par les faveurs les plus signalées. Un prodige écla-

tant mit dès les premiers jours le nom de Dominique en grande réputation, et presque en vénération auprès des hérétiques. Voici en quels termes Pierre de Vaux-Cernay raconte ce fait miraculeux :

« Dominique, après une conférence avec les albigeois, avait mis par écrit les principaux arguments sur lesquels sa polémique s'était appuyée, et il avait confié le manuscrit à l'un de ses adversaires, qui lui avait promis de réfléchir sur ses objections. Or, une nuit, les hérétiques étaient rassemblés dans une maison, auprès du foyer. Celui d'entre eux auquel l'homme de Dieu avait confié le manuscrit, le produisit au milieu des sectaires ; mais eux, pris d'une étrange idée, s'écrièrent qu'il fallait jeter dans les flammes le pieux écrit : Dieu le sauvera, s'il l'approuve. Le manuscrit, trois fois jeté dans le foyer, est trois fois repoussé des flammes. La stupeur est générale ; mais les hérétiques, persévérant dans leur malice, s'engagèrent par serment à ne pas révéler le prodige. Un soldat qui se trouvait parmi eux le divulgua. »

Ce fut à Montréal que se passa cette scène étrange dans un conciliabule nocturne d'albigeois. La pieuse légende qui consacre ce fait a tous les caractères de l'époque. Quoi de plus naturel que cette tentation de soumettre la parole écrite du missionnaire à cette épreuve du feu, alors admise

comme garantie judiciaire et comme caution du jugement de Dieu?

Cependant Dominique continuait l'œuvre pénible de la prédication, abordant en face l'erreur, affrontant, d'un cœur résolu, l'arbitrage des hérétiques, qu'il instituait comme juges dans les conférences, se fiant ainsi à la sincérité même de ses adversaires, ou plutôt à la force irrésistible de la vérité. Noble témérité de la conviction qui souvent entraîne après elle plus de triomphes que la prudence la plus circonspecte. A Montréal, cent cinquante hérétiques firent abjuration entre les mains de Diégo. A Pamiers il se tint une célèbre conférence, où assistait Raymond-Roger avec toute sa famille. Les femmes elles-mêmes y vinrent. Dans ce pays classique de la galanterie, les cours d'amour avaient habitué les femmes à prendre leur place dans toutes les réunions, et elles ne se crurent pas de trop, même dans ces conférences solennelles où s'agitaient les grands intérêts de la foi. On raconte qu'à cette conférence de Pamiers, une sœur de Roger, femme du seigneur de l'Ile-Jordan, nommée Claramonde, tenta de se mêler au débat, et avança hardiment un argument en faveur des hérétiques : mais les docteurs catholiques n'étaient pas habitués à voir figurer les femmes dans leurs discussions; Claramonde s'attira cette rude apostrophe, que la femme doit s'en tenir à la quenouille, et l'on passa outre.

Un hérétique, Arnauld de Campranhan, présidait à cette conférence comme arbitre. Il reconnut la vérité, et une foule considérable suivit son exemple. Dans cette foule était Durand de Huesca, qui devint le père de la *Congrégation des pauvres frères catholiques*.

Vers cette époque, Foulques, moine de Cîteaux, monta sur le siége épiscopal de Toulouse. Après les scandales donnés à l'Église et la joie offerte à l'hérésie par la promotion irrégulière et violente de Raymond de Rabenstens, ce fut une consolation bien vive pour les orthodoxes de voir le nouveau prélat succéder à l'intrus par une élection canonique. C'était cependant une vie étrange que celle que l'évêque Foulques avait menée à travers le monde avant l'époque de son sacerdoce. Beau, vif et spirituel, Foulques avait été un des plus brillants dans ces tournois de la vraie science, qui faisaient la joie des cours princières. Il avait chanté, il avait aimé, et des sentiments frivoles comme ses chants avaient dissipé sa vie au gré des passions fantasques. L'heure des inspirations sérieuses sonna pour lui, lorsque la mort vint à coups redoublés frapper les objets de ses plus tendres affections. Il renonça au siècle qu'il avait agité plus d'une fois de ses aventures et de ses chants, et entra dans l'ordre de Cîteaux, d'où il passa en 1206 sur le siége de Toulouse, apportant dans sa nouvelle di-

gnité l'âpreté d'une âme qui s'est rendue tard à la foi, et la violence d'une passion qui avait changé d'objet sans changer de forme.

Arnauld, le célèbre abbé de Cîteaux, après l'entrevue de Montpellier, avait quitté la Provence pour aller présider le chapitre général de son ordre. A l'issue du chapitre, il s'était mis en route avec douze moines, observant exactement le conseil de l'évêque d'Osma et se réduisant à la pauvreté, si méritoire aux yeux de Dieu et des hommes, quand elle est ou résignée ou volontaire. Ils vinrent travailler à *la vigne du Seigneur*, sous l'impulsion généreuse de Diégo. Mais un fait résulte du témoignage des chroniques, c'est que l'ordre de Cîteaux réussissait moins auprès des hérétiques que l'évêque d'Osma et ses pieux compagnons. Les moines de cet ordre, devenu trop puissant pour être vraiment humble, apportaient sans doute dans la discussion cette âpreté de domination, cet excès d'énergie, cet abus d'autorité que plus tard ils apportèrent dans la guerre. Leur influence ne se fait sentir que dans les résolutions extrêmes et dans la lutte. Elle s'efface quand les événements sont calmes, et que la victoire est le fruit heureux de la persuasion. Les deux figures de Diégo et de Dominique, éclairées d'un rayon surnaturel de grâce et de douceur, ressortent encore, s'il est possible, sur le fond de ce tableau

où s'agitent les sombres figures d'Arnauld et de Foulques.

C'est toujours par la douceur que nous voyons combattre Diégo et Dominique: c'est par la douceur que nous les voyons vaincre. Et vraiment, il faut avoir lu bien superficiellement les annales du temps, pour répéter les déclamations que soulève le nom de Dominique, associé par une bizarre injustice de l'opinion au souvenir néfaste de l'inquisition et de la guerre des albigeois.

L'année 1206, signalée par tant de travaux apostoliques et par tant de conversions, fut marquée par une institution où l'on peut voir l'origine ou le premier essai de l'ordre futur. Nous voulons parler de la fondation du monastère de Prouille. Ce monastère ne fut pas seulement, dans les desseins de Diégo et de Dominique, un asile ouvert à la faiblesse et à la piété; ce fut aussi, ce fut surtout une citadelle élevée contre l'hérésie. Dominique avait surpris les ressorts les plus secrets de la tactique de l'erreur. Il avait remarqué surtout l'ingénieuse activité de son prosélytisme, qui pénétrait sous tous les prétextes au sein des familles. Un des piéges les plus ordinaires que les hérétiques tendaient aux âmes, c'était l'offre qu'ils faisaient aux familles nobles, tombées dans la pauvreté, d'élever les enfants, les jeunes filles surtout, et de leur donner une éducation conforme à l'ancien état de

leur famille. Cette offre séduisait bien des mères, et, au terme de quelques années, la jeune fille rapportait au foyer domestique l'éducation et les leçons de l'erreur.

Dominique attaqua l'hérésie dans ses moyens de propagande. Il ouvrit une pieuse maison, où les jeunes filles nobles et pauvres pouvaient se réfugier, également à l'abri des souffrances de l'orgueil humilié et des périls de l'hérésie. Bérenger, archevêque de Narbonne, Foulques de Toulouse, et plus tard Simon de Montfort accordèrent une protection libérale et vigilante à cette fondation, et la sainte maison, consacrée par les vertus de Dominique, put traverser les sinistres événements de la guerre, sans être inquiétée dans la paix de la prière et de la méditation. Notre-Dame de Prouille est comme le berceau des Frères prêcheurs. Admirable loi de la Providence qui met des femmes à côté de tous les berceaux! Les religieuses de Prouille seront les mères et les sœurs des dominicains; et la grande famille, unie en Jésus-Christ, s'enorgueillira du même père.

Cependant Diégo avait hâte de se consacrer tout entier à l'œuvre qu'il avait entreprise, de terrasser l'hérésie par la double force de l'exemple et de la prédication. Il voulut retourner dans son diocèse, pour en régler les affaires, peut-être pour s'en démettre. Il repassa donc les Pyrénées, laissant der-

rière lui, sur le sillon déjà entr'ouvert, un ouvrier dont les mains bénies répandaient une semence agréable à Dieu. Mais Diégo ne devait pas revoir son ami. La Providence avait marqué sa tombe aux lieux mêmes où il avait si longtemps vécu, au sein de son diocèse, au milieu de ses enfants. Dominique perdit en lui un ami, un père. Disons mieux : Diégo avait été comme le précurseur de Dominique; il lui avait indiqué, préparé, ouvert la voie. La voie une fois ouverte, le ciel rappela le saint prélat, et Dominique resta seul à la tête de cette croisade de la parole qui eût pu être admirablement féconde, si la croisade violente et armée ne fût venue noyer la moisson naissante dans des flots de sang.

Dominique resta presque seul, armé de la parole, contre l'hérésie. Le frère Rodolphe était mort, Arnauld était absent pour les affaires de son ordre : l'éloquent Guido de Vaux-Sernay s'était retiré lui-même. Pierre de Castelnau restait; mais Pierre entendait la mission autrement que Dominique, dans un sens politique au moins autant que religieux : car on le voit chercher à soulever les seigneurs provençaux contre le comte de Toulouse, qui avait déjà plusieurs fois accordé aux instances du saint-siége la promesse de chasser les hérétiques, et qui, une fois rassuré, s'empressait d'oublier sa promesse. Il est vrai de dire que les questions politi-

ques se mêlaient alors d'elles-mêmes aux questions religieuses : elles se présentaient aux évêques et aux dignitaires comme des cas de conscience, et l'Église, cette grande puissance morale du moyen âge, intervenait ainsi, comme par la loi même de son institution, dans tous les événements où l'intérêt de la foi et de la morale était en jeu. Elle y intervenait de toutes manières, sans faire cette distinction salutaire du temporel et du spirituel, que les âges modernes ont consacrée. Il ne faut donc pas trop s'étonner du spectacle que nous offre l'Église au moyen âge, où l'on voit si souvent l'anathème suivi de la guerre. La politique n'était pas encore sécularisée et la foi était bienvenue à employer tout moyen pour vaincre, même la force.

Telle était la manière de voir au XIIIe siècle. Mais ajoutons que, dans la pratique, tous les membres de l'Église n'en usaient pas de même sorte. Nous ne voyons pas, par exemple, que Dominique ait jamais eu recours aux armes temporelles pour combattre l'hérésie. Il était de son parti sans doute, et il ne blâmait pas ce qu'il voyait faire; mais nous aurons l'occasion de démontrer cette importante vérité, qui a presque l'air d'un paradoxe, tant l'histoire a été obscurcie par la passion : Dominique ne prit pas une part active à la croisade.

Il est donc naturel de supposer qu'à la mort de Diégo Dominique resta isolé dans sa mission pacifique. Il ne paraît nulle part avec Pierre de Castelnau sur la scène politique. Notre-Dame de Prouille et les conférences avec les hérétiques, voilà sa vie, ses œuvres, ses combats.

IV.

Assassinat de Pierre de Castelnau. — Guerre des albigeois. — Rôle de l'ordre de Citeaux dans la croisade. — Rôle de Dominique. — La vérité opposée au pamphlet. — Miracles et légendes. — Institution du rosaire. (1208-1215.)

Au commencement de l'année 1208, un grand crime vint dévouer à de grandes vengeances les malheureuses contrées où l'hérésie triomphait. Après une conférence tenue à Saint-Gilles, et qui de part et d'autre avait été âpre et violente, le comte Raymond aissa échapper quelques paroles de colère et de menace contre Pierre de Castelnau. Un de ces fanatiques, qui poussent la servilité jusqu'au crime, recueillit ces paroles, et le 15 janvier, sur les rives du Rhône, Pierre de Castelnau tombait assassiné. Raymond était-il complice de ce forfait? Avait-il armé l'assassin? Question épineuse que nous ne résoudrons pas. Raymond repoussa toujours avec une indignation obstinée tout soupçon de complicité. Ajoutons qu'il ne fut jamais convaincu.

Mais le sang du légat, versé par un vassal du comte, fit déborder les colères de l'Église. Les com-

pagnons du légat adressèrent leur rapport à Rome, accusant formellement Raymond. Innocent III appela la chrétienté aux armes, et son activité suscita dans l'Europe un mouvement considérable d'opinion et de colère contre les hérétiques. La croisade fut prêchée partout. Les albigeois furent désignés par le pape lui-même, comme des ennemis plus dangereux que les Sarrasins. Le roi de France et le roi d'Angleterre étaient directement sommés d'avoir à terminer tous leurs différends, pour briser d'un effort unanime la *rage de l'hérésie.* Les plus grandes promesses spirituelles prodiguées aux croisés, toutes les grâces ecclésiastiques accordées à ceux qui mourraient en combattant; la guerre assimilée au martyre, l'ardeur incroyable des moines de Cîteaux, enfin l'indignation que soulevait le nom seul de l'hérésie, donnèrent bientôt aux légats une armée. Ajoutons que derrière cette grande polémique religieuse il y avait un conflit de races : c'était le nord et le midi de la France qui allaient se rencontrer à Muret.

Nous ne raconterons pas cette longue série de désastres. Cette croisade fut un enchaînement de calamités pour les deux partis : non pour les albigeois seulement, dont l'erreur fut si cruellement punie, mais pour les croisés, qui flétrirent trop souvent dans cette guerre le nom et la cause de la vérité. Ce siècle violent est tout entier dans ces dix

années : une foi ardente, premier mobile de la guerre, et bientôt des convoitises enflammées, la convoitise du sang, celle de l'or, celle de la terre; toutes les mauvaises passions déchaînées sous le prétexte de la foi à défendre. Bien des âmes furent sincères sans doute, même dans cet adultère mélange de l'ambition et du dévouement : Simon de Montfort, par exemple. Mais ne regrettons pas ce temps où de telles confusions pouvaient se faire, et où Simon de Montfort, faisant crever les yeux d'une garnison prisonnière, pouvait se croire le chevalier de l'Église; ne regrettons pas ce temps où l'Église elle-même poursuivait l'hérésie par le glaive, et où Arnauld de Cîteaux, âme sans miséricorde en face de tout ce sang répandu, pouvait se dire le légat du pape et se croire le représentant de Dieu.

Tout cela n'est pas de notre sujet, et nous nous en félicitons; car c'est une preuve que Dominique ne fut pas mêlé à toutes ces calamités, à ces colères effrénées, à cette œuvre de sang, à cette politique qui ne cessa pas de poursuivre, à travers tous ces désastres, la grandeur du comte de Montfort sur les ruines de la maison de Toulouse. Que le comte Raymond ait été plusieurs fois parjure dans ses alternatives de soumission et de révolte; que plusieurs fois son bras ait refusé de défendre les catholiques contre les aggressions de l'hérésie, que

souvent même il ait laissé échapper de ses lèvres quelques-uns de ces sarcasmes qui sont déjà une oppression pour un parti ou pour une cause; qu'il ait montré en différentes circonstances une partialité coupable, une obstination dans l'égarement, mêlée de soumissions fausses et de promesses éludées; qu'il ait fallu enfin délivrer, même par la force temporairement employée, l'Église persécutée ou trahie : nous l'admettons, quoique nous pensions que les armes servent mal la vérité. Mais transformer la guerre catholique d'abord en une guerre de races, puis en un duel à mort entre deux maisons; mais couvrir de prétextes sacrés des cruautés inouïes et des ambitions violentes, tout cela ne mérite-t-il pas un blâme énergique, indigné? Avec les catholiques sincères et qui ne croient pas compromettre la cause de la vérité en condamnant les excès d'un parti, nous ne pourrons jamais qu'en gémir, et pour l'Église engagée dans cette œuvre par des agents sans pitié, et pour le pontife, trahi et trompé par les moines de Cîteaux, et pour ces belles et riches contrées, livrées en proie à d'abominables pillages, et devenues, chose horrible, comme la dépouille opime de ce gladiateur de la foi, le comte de Montfort.

Répétons-le à l'honneur de la nature humaine, de l'Église, de Dominique, le pieux missionnaire vécut à l'écart de cette politique active et sangui-

naire. Nulle part on ne retrouve son nom mêlé à ces luttes, comme à chaque page des sombres annales qui les racontent on trouve celui de l'abbé de Cîteaux. Sa main, comme son âme, resta pure : par quelle fatalité son nom ne l'est-il pas resté? par quelle injustice de l'opinion le préjugé vulgaire nous représente-t-il Dominique comme l'instigateur et le conseiller de ces colères, comme le fondateur de l'inquisition, comme le pourvoyeur des bûchers et du glaive des croisés? C'est là une de ces calomnies traditionnelles, qui prennent avec le temps la consistance de la vérité, et dont il importe de purger l'histoire.

Nulle part cette calomnie n'a trouvé un interprète plus explicite, nous dirions plus naïf, s'il pouvait y avoir de la naïveté dans l'esprit de parti, que chez M. de Sismondi, qui écrit ces lignes incroyables : « Tandis que les bernardins recrutaient des soldats de la croix, Innocent III chargeait une congrégation nouvelle, à la tête de laquelle il mettait l'Espagnol saint Dominique, de se rendre au milieu des hérétiques, de parcourir à pied, deux à deux, leurs villages, de prêcher la foi au milieu d'eux, et d'obtenir de leur confiance des renseignements exacts sur le nom, le nombre et la demeure de ceux qui s'étaient écartés de l'Église, pour les faire brûler dès qu'on serait les plus forts. » C'est là du Voltaire, mais, entendons-nous bien, du Voltaire

moins la grâce, moins l'esprit ; une grosse calomnie dans un style pesant.

Ne faudrait-il pas au moins qu'il y eût quelques documents à l'appui? Une chose étrange pourtant, mais incontestable, c'est l'absence complète de preuves. Des opinions flottantes, des phrases en l'air, des assertions de parti, voilà tout. Rien, absolument rien de positif ne prouve la coopération politique du missionnaire espagnol. Et cependant, s'il y avait eu de la part de Dominique un fait, un seul fait décisif, comment croire qu'il eût été omis et par la foule des chroniqueurs du temps, et par la foule des biographes du saint?

Nous précisons la question, et, sans vouloir exposer ici une thèse d'histoire, nous affirmons que Dominique n'a pas été le fondateur de l'inquisition. Voilà le grand mot : c'est le grief populaire dont les historiens, les uns trop passionnés, les autres trop crédules, ont chargé la mémoire du missionnaire. Notre premier argument se tire de l'absence de toute preuve positive.

D'autre part, les preuves contraires abondent. La véritable date de l'inquisition est celle du quatrième concile de Latran (1215). Or que porte le texte du décret? c'est que la recherche de l'hérésie sera confiée aux évêques et à leurs délégués, qui pourront commettre à cette recherche deux ou trois laïques éprouvés. Dominique assistait à ce concile. Il n'est

nullement question de lui dans le décret, ni de son ordre naissant. L'inquisition se présente comme une institution exclusivement épiscopale. Ce ne fut qu'en 1232, sous le pontificat de Grégoire IX et au concile de Toulouse, que l'inquisition changea de caractère et fut confiée à des moines étrangers aux diocèses, et surtout aux dominicains. Mais en 1232, il y avait onze ans que Dominique était mort.

Les bollandistes, rapporteurs exacts et consciencieux des pièces historiques, sont partisans avoués *des supplices des hérétiques*. C'eût été à leurs yeux une gloire immense pour saint Dominique d'avoir été le premier inquisiteur, titre revendiqué en sa faveur par l'indiscrète admiration de quelques dominicains. Mais Échard, dominicain instruit et loyal, démontre que cette revendication est illégitime, et ses raisons sont si concluantes que les bollandistes s'y rendent en gémissant. En est-ce assez? Ce regret des partisans de l'inquisition n'est-il pas une preuve assez forte? M. Lacordaire a résumé vigoureusement toute cette polémique : nous croyons que cet argument lui a échappé.

Nous ne trouvons qu'à de rares intervalles le nom de Dominique pendant tout le temps que dure la croisade : il marie le fils aîné de Simon de Montfort, le comte Amaury, avec Béatrix, fille du dauphin de Vienne. Il prie avec les évêques pendant la terrible bataille de Muret. Voilà tout. Quel-

ques chartes de bénéfices et de concessions, signées par Montfort au profit de l'abbaye de Prouille, le témoignage unanime des chroniqueurs, démontrent la haute estime que le comte professait pour le saint. Mais de là conclure que Dominique a pris une part active à la politique de la croisade, c'est ce que nul homme sensé ne voudrait faire. La passion seule raisonne ainsi.

Nous nous trompons en disant que nulle part nous n'avons trouvé la main de Dominique dans les bûchers allumés par les croisés : une seule fois ; mais, notons le fait, c'est pour en retirer un hérétique : « Un jour, dit Constantin d'Orviète[1], qu'on menait au supplice des hérétiques convaincus mais opiniâtres, Dominique remarqua au milieu d'eux un certain Raymond, et fixa sur lui son regard, comme s'il avait lu sur son front un signe mystérieux : « Mettez à l'écart cet homme, » dit-il aux bourreaux ; puis se tournant vers lui, et l'interpellant avec douceur : « Je le sais, dit-il, ô mon fils, oui je le sais, tu seras un jour un homme de bien, tu seras un saint. » Chose admirable ! Raymond, mis en liberté, demeura une vingtaine d'années encore dans le parti de l'hérésie ; mais enfin, touché de la grâce, il se convertit, prit l'habit de l'ordre, et finit ses jours par une sainte mort. »

Qu'était-ce que cette opération préliminaire de la *conviction* par laquelle passaient les hérétiques ?

C'était, comme le démontre lumineusement M. Lacordaire, un dernier recours de prêtres dévoués auprès de l'hérétique, un dernier effort pour le sauver. On lui prouvait l'illégitimité de l'hérésie, la fausseté de ses doctrines; on essayait de l'éclairer pour le convertir, pour l'arracher au supplice. Dominique remplit quelquefois cet office : « Mais, dit M. Lacordaire en un morceau décisif qu'on ne peut trop citer, prendre texte de là pour l'accuser de rigueur envers les hérétiques, c'est confondre le prêtre qui assiste un criminel avec le juge qui le condamne ou le bourreau qui le tue. » Plus tard, la *conviction* devint autre chose : ce fut l'opération préalable des juges ecclésiastiques avant l'intervention des juges séculiers, de leurs sentences et de leurs bourreaux. A l'époque où nous sommes, il n'y avait pas de jugements : il n'y avait que des condamnations en masse de prisonniers de guerre.

Il nous reste, pour conclure sur cette question, à faire voir comment a pu se former cette erreur, si préjudiciable au respect et à l'admiration dont la mémoire de saint Dominique doit être entourée dans l'histoire, comme elle l'est dans l'Église.

Le principe de cette calomnie historique a été une fausse induction. S'il est constant pour nous que saint Dominique n'a pas fondé l'inquisition, il n'est pas moins incontestable que presque partout,

un demi-siècle tout au plus après sa mort, les tribunaux de la foi étaient remis à l'arbitrage des dominicains. Ce fait seul nous suffit. L'histoire n'y a pas regardé de si près. Des dominicains à saint Dominique il n'y avait qu'un pas : une induction trop prompte l'a franchi. Qu'y avait-il de plus naturel que de supposer que les fils ayant fortement participé à l'inquisition, le père en eût été le fondateur? Par malheur, le fait était faux. De tous les contemporains qui ont raconté sa vie, aucun ne lui attribue un acte d'inquisition : nous ne parlons que des contemporains. De tous les papes qui lui adressent des bulles, des brefs, des diplômes, aucun ne lui donne le titre ni ne lui impute les fonctions d'inquisiteur. C'en est assez, nous le pensons, sur cette triste et épineuse question. N'ajoutons qu'un mot. Si cette erreur s'est propagée avec une si incroyable facilité, la faute en est, en partie, au zèle indiscret et téméraire de quelques dominicains des âges ultérieurs, qui ont conçu, pour l'honneur de leur père spirituel, la fâcheuse pensée de revendiquer à tout prix pour lui la gloire d'avoir présidé aux origines de l'inquisition. Ce qui n'était d'abord que l'indiscrétion d'une louange apocryphe est devenu, par la suite des temps, la calomnie de l'histoire.

Que faisait donc saint Dominique pendant la guerre? A travers cette poussière et ce sang des

batailles, nous perdons sa trace : à peine pendant six ans trouvons-nous son nom; mais ce nom se montre alors soit associé à une légende, soit marqué par un miracle ou par une institution pieuse. Il n'y a rien là certes que de très-innocent et de très-inoffensif; il n'y a rien qui légitime toutes ces colères des historiens pamphlétaires. Les miracles et le rosaire n'ont jamais fait de mal à personne.

Dominique poursuivait, à travers la guerre, son œuvre pacifique, allant toujours droit devant lui, courant là où triomphait l'hérésie. Aussi était-il dans un danger perpétuel. Sa vie était menacée à chaque instant. Mais lui, nous racontent ses biographes, pénétré d'un indicible désir de boire le calice de la passion, il ne s'abstenait pas de traverser les lieux mêmes où il savait que ses ennemis l'attendaient. Il passait tranquille, joyeux, animé, élevant son âme dans un cantique. Un jour des hérétiques lui demandaient s'il n'avait pas peur de la mort. « Qu'auriez-vous fait, disaient-ils, si l'on s'était emparé de vous? » A quoi l'athlète du Christ répondit : « Je vous aurais demandé de ne pas m'achever du premier coup, mais de mutiler mon corps et de me faire souffrir dans tous mes membres. Mais, ajoutait-il, je ne suis pas digne du martyre. Je n'ai pas encore mérité une telle mort. »

Un hérétique lui avouait un jour qu'il n'était at-

taché à la cause des albigeois que par sa misère, qui lui faisait une loi d'être pour ceux qui le nourrissaient. Le saint, touché au fond de son cœur, proposa de se vendre pour payer ainsi la rançon de cette âme, esclave et mercenaire de l'infidélité. Dieu disposa autrement les choses, de manière à sauver l'hérétique et à conserver son serviteur.

Il comprenait, avec la sagacité admirable du cœur, quelle influence l'hérésie prenait sur les âmes faibles, mais pieuses, par les dehors de l'austérité. Il avait entrepris de lutter au nom de la véritable charité contre la fausse, et avec les armes de la vraie pauvreté contre cette pauvreté affectée, qui n'était qu'un nouveau piége, et le plus habile, inventé par l'erreur. Ce moyen silencieux de prédication par l'exemple lui réussit souvent. On cite surtout quelques nobles dames qui lui avaient donné l'hospitalité, pendant le saint temps du carême, à lui et à son compagnon. Vêtus de cilices tous deux, et ne se nourrissant que d'eau et de pain, ils passèrent toutes les nuits couchés sur de simples planches, ne souffrant aucun adoucissement à ce régime que la foi vive et l'ardeur seule de la vraie charité pouvaient endurer. Les nobles hôtesses revinrent à la doctrine qui inspire de telles forces.

Les miracles récompensaient un pareil dévouement. Partout, sur son passage, les possédés reve-

naient à la santé de l'âme, partout les démons fuyaient éperdus devant un signe de cette main puissante.

Pendant le siége de Toulouse par les croisés, quarante Anglais qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle, et qui voulaient éviter la ville à cause de l'excommunication qui pesait sur elle, s'embarquèrent sur la Garonne. Mais la barque, trop chargée, disparut dans les flots avec les passagers. Dominique priait non loin de là : aux cris de l'armée tout entière, témoin de cette catastrophe, il accourt sur la rive, et, touché de compassion, il se prosterne à terre, les mains en croix, et, après une courte prière mêlée de sanglots, le front illuminé d'une confiance sublime, il s'écrie : « Je vous ordonne à tous, au nom de Jésus-Christ, d'aborder à cette rive. » A sa voix les pauvres pèlerins sortent de l'eau, et gagnent la rive en s'aidant des lances que leur tendent les soldats accourus.

Tant de vertus lui avaient acquis, chez les hérétiques, un respect mêlé de crainte; chez les fidèles, une considération enthousiaste. Trois chapitres l'élurent à la fois pour leur évêque; mais il refusa obstinément la dignité épiscopale, et menaça de s'enfuir, si l'on voulait faire violence à sa modestie.

Le don de prophétie lui était même accordé. Il

prédit la mort du roi d'Aragon et la manière dont finirait la guerre. La sainteté l'environnait de toutes parts; sa parole et sa main étaient pleines de prodiges.

Ce fut vers ce temps-là que saint Dominique institua le rosaire et les confréries destinées à le réciter en commun. La sainte Vierge, honorée par lui d'un culte spécial, dut à son ingénieuse sollicitude cette nouvelle forme de culte que le catholicisme devait adopter avec tant de ferveur et propager si loin.

Le rosaire est un de ces mots dont l'esprit de notre siècle sourit. Mais nous dirons que cette répétition uniforme de la salutation angélique dans un ordre convenu, ce retour périodique des mêmes séries de prières, sont éminemment propres aux formes naïves de la piété populaire. D'ailleurs cette monotonie n'est pas ce que l'on croit. Dans l'intention du fondateur, le fidèle doit attacher à chaque série du rosaire un sens spécial, la méditation de l'un des mystères de la Rédemption, de sorte qu'en répétant le même hommage, il l'applique à des objets différents, et retient ainsi par un effet constant l'application de l'esprit que dissiperait une perpétuelle monotonie d'idées et de mots. Le rosaire est donc à la fois une prière littérale et une élévation de l'âme. Il répondait admirablement aux nécessités des âmes simples, qui sont heu-

reuses de trouver un cadre tout fait pour leurs prières, et aux besoins des âmes élevées, pour qui il est bon parfois de renfermer leurs élans dans un horizon précis. Le rosaire rattachait la méditation à la formule, élevait la formule jusqu'à la méditation, donnait ainsi un corps à la libre pensée, une âme à la prière même routinière, et c'est là, selon nous, ce qui explique la popularité inouïe de cette forme simple, mais élevée, de l'adoration, le plus bel hommage que l'Église ait trouvé pour honorer la mère du Sauveur.

V.

La maison de Pierre Cellani offerte à saint Dominique. — La vie monastique au moyen âge. — Voyage de saint Dominique à Rome. — Approbation de l'ordre des Frères prêcheurs par Innocent III. — Rencontre de saint Dominique et de saint François d'Assise. — Assemblée à Notre-Dame de Prouille. — Fondation du couvent de Saint-Romain, à Toulouse. — Confirmation de l'ordre par Honorius. (1215-1216.)

Toulouse ouvrit ses portes en 1215 aux croisés, et saint Dominique s y rendit aussitôt, dans l'espérance d'arracher des victimes aux vainqueurs et des âmes à l'enfer. Il avait avec lui quatre prêtres que sa vertu lui avait attachés. Un citoyen riche et puissant de la ville, Pierre Cellani, lui offrit en don sa maison, qui était une des plus grandes et des plus belles de Toulouse, et s'offrit lui-même pour servir aux desseins du saint homme. Un homme éloquent et considéré dans la ville, Thomas, se joignit à Pierre, et saint Dominique vit se grouper autour de lui six compagnons dévoués; faible association, qui par la propagande merveilleuse de la charité, allait devenir bientôt le plus puissant des ordres.

C'était bien peu encore; mais six hommes convaincus ont tant de force ! C'est alors que saint Dominique songea définitivement à réaliser un projet depuis longtemps médité. Il s'agissait de régulariser l'œuvre accomplie au hasard pendant dix années d'un apostolat fructueux, mais irrégulier; d'élever à la hauteur d'une institution ce qui n'avait été dans sa vie antérieure qu'un instinct et qu'un élan; de fonder en un mot un ordre qui prît et qui développât sur une grande échelle le double rôle de la prédication par l'exemple et par la parole. Isolé jusqu'à ce jour dans son œuvre, il voulait multiplier la moisson en multipliant la semence.

Il était pour cela nécessaire de créer un ordre nouveau. Les ordres existants ne correspondaient pas à ce but. Ils avaient leur destination spéciale, fort éloignée de l'intention de saint Dominique.

Les couvents étaient tout un monde au moyen âge; un monde à part, subdivisé en un nombre infini de provinces, différant plus encore par le degré d'austérité dans les mœurs, par la variété des exercices de piété, par la spécialité des œuvres, que par la forme ou la couleur des habits.

Parmi ces ordres religieux, sorte de patrie spirituelle au milieu de la patrie commune, les uns, comme les bénédictins de Cluny, les moines de Cîteaux, les chartreux, se consacraient aux rudes

travaux de la science et de l'enseignement. D'autres, comme les carmes et les religieux de Fontevrault, se vouaient à la contemplation et à la prière. D'autres encore, comme les antonistes et les trinitaires, dédiaient leur vie à des œuvres actives, au soin des lépreux, à la rédemption des captifs. Rappellerons-nous les grands ordres militaires, cette chevalerie religieuse, debout, l'épée à la main pendant plusieurs siècles, tantôt auprès du tombeau du Sauveur, tantôt dans l'île de Rhodes, tantôt sur le rocher de Malte, toujours prête à venger l'injure de l'Église et à défendre la piété opprimée, la civilisation même, contre les pirateries des Sarrasins?

La vie religieuse s'offrait donc à l'imagination sous les aspects les plus riches et les plus variés. Ici c'était l'école, c'était la science, c'était l'extase. Là, c'était l'hôpital; là encore c'était l'épée nue soutenant et protégeant la croix.

Mais tout n'était pas fait, et la vie religieuse n'avait pas dit son dernier mot. Du moins, c'est ce que crurent les deux âmes les plus pures, les plus tendres du XIIIe siècle, saint François d'Assise et saint Dominique. Tous deux rêvèrent quelque chose de mieux encore, ou du moins d'essentiellement différent. Tous deux l'accomplirent avec une résolution, avec une conviction pareille, avec un succès incontesté.

Le religieux de Cîteaux ou de Cluny était trop

moine, le templier était trop chevalier. L'un vivait trop à l'ombre des murs conventuels; l'autre vivait trop dans le tumulte et dans le sang. Tous deux d'ailleurs étaient trop riches, et leur proverbiale opulence était une source de sarcasmes, d'objections futiles peut-être, mais dangereuses. Saint Dominique et saint François se posèrent, dans le même temps, la même question, et tous deux la résolurent dans le même sens : ils créèrent les *ordres mendiants*.

C'était dans leur pensée une sorte de chevalerie de la pauvreté. C'était l'indigence devenue une profession librement choisie, hardiment pratiquée; c'était le dénûment volontaire donné comme sanction à la vérité, comme gage au dévouement. Créer une vie religieuse moins séparée des masses, plus rapprochée du peuple par le genre de vie, par la simplicité, par le mélange de chaque jour, par l'entretien de chaque heure; étendre la sphère de l'activité monastique, combiner la science du moine et le dévouement du chevalier, instruire le peuple par l'exemple et la parole, en le gagnant par l'imitation libre de sa pauvreté, et abaisser ainsi ces barrières qui séparaient la masse des déshérités du cœur de l'Église devenue trop opulente, ce fut là l'ambition magnifique de ces deux grands hommes et de ces deux grands saints : ce fut là le plan idéal tracé par leur pensée hardie à ces deux institutions

qui s'appelèrent plus tard les *franciscains* et les *dominicains*. A des besoins nouveaux il fallait de nouveaux dévouements. Saint Dominique avait vu de près l'hérésie. Il savait qu'il y avait plus de préjugés encore et d'ignorance que de perversité chez les hérétiques. Il comprenait que le remède le plus sûr c'était de combattre par la pauvreté librement choisie le préjugé hostile à l'Église enrichie, et de rompre par la prédication assidue les liens de l'ignorance, cet esclavage des âmes.

Il résolut donc de vouer le reste de sa vie à ce grand œuvre d'une institution dont l'objet spécial serait le culte et la propagation de la parole sainte, l'enseignement du peuple, la polémique avec l'hérésie, le prosélytisme de l'éloquence mise au service de la vérité, et la répandant comme une contagion divine à travers les nations. Ce fut là certes une grande et noble pensée : il en sortit un ordre grand et puissant. Cet ordre devait être la milice de l'Église, milice armée de la parole contre l'erreur, et qui, laissant à d'autres les méditations solitaires, les compositions savantes et les lenteurs du style, devait se mettre en communication directe, immédiate avec le peuple par le libre élan du discours sorti d'un cœur inspiré et frappant au cœur un immense auditoire. Les chefs-d'œuvre de la dialectique savante ne s'adressaient qu'au petit nombre des intelligences éclairées. La théologie des livres restait

lettre close pour les fidèles. C'était à la parole qu'il appartenait de jeter dans une immense circulation ces trésors de la vérité, enfouis dans quelques livres ou dans quelques âmes. L'ordre des Frères prêcheurs, c'était donc l'ordre de la parole vivante, de la théologie vulgarisée, de la vérité, non plus patricienne comme dans les écoles ou dans les traités, mais vraiment plébéienne, populaire, publique.

Cet ordre était devenu une nécessité dans l'Église, à mesure que l'Église, devenue trop riche et, dans un sens, trop savante, s'éloignait fatalement des masses populaires, se séparant de l'âme du peuple par son faste, et de son intelligence par les formes abstraites de la science. Pendant que saint François rétablissait le lien des âmes par l'institution des *Mineurs*, et revenait au peuple par des mœurs d'une incroyable austérité, saint Dominique méditait de rétablir le lien des intelligences par l'institution des *Prêcheurs*, et de revenir au peuple par la simplicité de la *science* devenue *parole*. Mais un ordre ne s'improvise pas en un jour. Remarquez déjà avec quel soin l'homme de Dieu a mûri cette grande idée, éclose depuis dix ans dans son esprit sous l'influence d'Azévédo. Il est incontestable que le germe de l'ordre fut dans cette parole célèbre de l'évêque d'Osma aux légats : « Renvoyez vos équipages, défaites-vous de ce luxe, et allez à pied, enseignant et prêchant comme de nouveaux

apôtres. » Depuis dix ans, Dominique roule ce grand dessein. Dieu semble enfin lui marquer l'heure. Six compagnons s'offrent à lui, comme au chef naturel d'une grande entreprise encore inconnue. On se groupe autour de lui par un instinct secret. Un d'eux offre une maison, son patrimoine. Les éléments de l'ordre existent déjà : un père, c'est Dominique; des frères, ce sont ses compagnons; une demeure, un couvent provisoire, centre matériel aussi indispensable que l'idée même, centre moral de l'entreprise. Cette maison, Pierre Cellani l'a donnée. Saint Dominique n'hésite plus. Il part pour Rome avec Foulques, l'évêque de Toulouse, qui se rendait au concile de Latran. Il aborde pour la seconde fois le grand pape Innocent III, et lui demande l'autorisation d'instituer un ordre dont l'œuvre spéciale serait la prédication.

Innocent III hésita. C'était une chose bien grave que de conférer ainsi à un ordre le droit absolu de la prédication, ce titre apostolique par excellence, dont les évêques étaient les possesseurs naturels. De plus, dans ces dernières années, les ordres religieux s'étaient multipliés avec une si grande profusion dans l'Occident, que le souverain pontife craignait avec raison de voir cette variété devenir de la confusion, et cette multiplicité une sorte de désordre. L'Église régulière aspirait à absorber en elle l'Église séculière. Le couvent envahissait tout.



Il y avait là un excès, et par conséquent un péril propre à frapper cet esprit du pontificat romain, si sage en général à prévoir les difficultés, si éloigné, par un tempérament pour ainsi dire héréditaire, de toute sympathie pour les témérités nouvelles ou les institutions devenues excessives. La sagesse politique et religieuse d'Innocent III l'avertissait qu'il y avait, du côté de la vie conventuelle, rupture d'équilibre, et, sous son inspiration, le concile de Latran avait même édicté une défense expresse de créer des ordres nouveaux.

On conçoit donc qu'Innocent III dut hésiter avant d'accorder l'autorisation demandée. Un songe prophétique, où Dominique lui apparut soutenant avec ses épaules l'église de Latran, put seul vaincre les scrupules du pontife. Il manda le saint homme, le sauveur prédestiné de l'Église, et lui accorda l'autorisation qui faisait l'objet de tous ses vœux, mais à la condition expresse que Dominique adopterait une des règles déjà consacrées par l'usage, et que ce serait ainsi sur un fondement déjà éprouvé qu'il bâtirait son édifice. C'est ainsi qu'avec une habileté supérieure Innocent III conciliait et la stabilité de l'Église, qui souffrait de l'excès des innovations, et son intérêt futur, qui devait rencontrer dans l'ordre de saint Dominique de si puissants auxiliaires. Il n'admettait la nouveauté qu'en lui donnant une base dans le passé. Il rattachait le progrès à la

tradition, ce qu'il y a au monde, dans la politique et dans la science, de plus difficile à la fois et de plus salutaire.

C'est à ce voyage de Rome que se rapporte un événement fameux dans les fastes des ordres mendiants, et qui fut comme le symbole de l'amitié qui plus tard aurait dû toujours unir les *Mineurs* et les *Prêcheurs*.

Une nuit que saint Dominique était en prière, le ciel s'ouvrit à lui : il vit Jésus-Christ, le visage enflammé de colère, et dirigeant contre la terre trois lances menaçantes ; la Vierge suppliante intercédait et présentait, pour la rançon du monde coupable, deux hommes, deux justes. Saint Dominique reconnut ses traits dans l'un d'eux : avec quelle joie ! nul ne le peut dire. L'autre était un inconnu. Mais le lendemain, dans une église que la légende ne nomme pas, il aperçut tout à coup saint François qu'il n'avait jamais vu, et reconnaissant l'homme de la vision céleste, il se jeta dans ses bras et s'écria : « Tu es mon compagnon ; nous lutterons ensemble, et, tant que nous serons unis, personne ne prévaudra contre nous. » Il lui raconta alors ce qu'il avait vu, et depuis ce temps ils ne firent plus qu'un cœur et qu'une âme en Dieu, et chacun d'eux laissa l'héritage de ce grand exemple de concorde et d'affection à sa postérité spirituelle. Ce serait aller trop loin que de dire, comme M. Lacordaire, que cet

exemple fut suivi. L'illustre historien de saint Dominique a-t-il oublié les luttes acharnées des *scotistes* et des *thomistes* qui reproduisent, sous une forme métaphysique, l'éternelle rivalité des deux ordres mendiants ?

Saint Dominique partit joyeux pour rejoindre ses compagnons dans le Languedoc. Le petit groupe s'était accru. Saint Dominique avait laissé six frères au départ, il en retrouva seize au retour. Dieu bénissait visiblement l'institution. Le saint homme assembla aussitôt ses compagnons à Notre-Dame de Prouille, et là il leur annonça les intentions bienveillantes d'Innocent, et en même temps les conditions expresses mises par la sagesse pontificale à l'autorisation nouvelle. Tous, en présence du Saint-Esprit, choisirent unanimement les règles de saint Augustin, et Dominique, les adoptant pour base de sa législation, les combina heureusement avec quelques règles empruntées à saint Norbert, adaptant le tout aux nécessités et aux conditions de la vocation spéciale de son ordre. Les règles de saint Augustin étaient de simples préceptes sur la vie religieuse, préceptes sévères dans les principes, mais assez larges dans les détails pour laisser s'y mouvoir la liberté de chacun. Les règles des Prémontrés, dictées par saint Norbert, étaient plus spécialement une législation de la vie claustrale. Saint Dominique prit un juste milieu, et, tout en

maintenant sur les points principaux la rigueur de la règle monastique, il n'oublia pas que l'œuvre de son ordre était la prédication, et que cette œuvre, outre des études infinies, réclamait une certaine latitude dans la vie, une certaine communication avec le dehors, parfois même une certaine hygiène réparatrice. Il maintint donc et la récitation publique de l'office divin, et les jeûnes, et l'abstinence perpétuelle de chair, outre les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, qui sont les liens nécessaires de toute association religieuse. Mais il eut grand soin, sauf sur ces trois points invariables, de laisser une certaine liberté aux supérieurs ecclésiastiques, le privilége, par exemple, de dispenser les frères de quelques assujettissements communs dans tous les cas où l'intérêt de la prédication serait en jeu.

Donc la vie monastique rigoureuse, mais pouvant à certains moments être adoucie et soulagée, une grande régularité générale, une grande sévérité de principes, beaucoup de latitude laissée dans la pratique à la discrétion des supérieurs, beaucoup de tempéraments apportés dans l'application : voilà les traits principaux de la législation dominicaine. La hiérarchie était fixée avec une grande habileté, de manière à maintenir dans un juste équilibre l'autorité et l'obéissance. Chaque couvent obéissait à un prieur; plusieurs couvents réunis formaient

une province, gouvernée par un prieur d'un ordre plus élevé. Toutes les provinces se rangeaient sous la discipline d'un maître général. Deux principes opposés, balancés l'un par l'autre, déterminaient le choix des personnes : l'élection et la confirmation par l'autorité supérieure. Ajoutez à cela le tempérament d'un conseil attaché à chaque degré du pouvoir : un chapitre conventuel près du prieur, un chapitre provincial près du prieur provincial, des chapitres généraux définissant et réglant l'autorité et la souveraineté du maître. Une part équitable était donc faite dans l'institut dominicain à une liberté bien entendue et à une autorité nécessaire. De là devait résulter l'harmonie : elle en résulta en effet, et le temps a prouvé l'excellence de ce règlement, à la fois simple et profond.

La question de savoir si l'ordre posséderait des terres et des revenus fut agitée, non résolue. Ce ne fut que plus tard, au chapitre général de Bologne, que cette grande question de la propriété fut tranchée, et que l'ordre des Frères prêcheurs mérita vraiment d'entrer dans les rangs des ordres mendiants.

Saint Dominique, dans sa législation, avait réservé une grande part aux études : une année de noviciat seulement, neuf années d'études philosophiques et théologiques avant l'épreuve redoutable de la prédication. Il sentait qu'il n'y a que difficile-

ment une parole éloquente, là où il n'y a pas de science, et que l'étude, après Dieu, est la première source de l'inspiration. Aussi, dès que les détails de l'institution furent fixés, il s'occupa presque immédiatement de l'instruction de ses frères. Or voici ce qui advint à ce sujet, suivant le récit légendaire de Thierry d'Apolda :

Il y avait à Toulouse un professeur de théologie illustre par sa science. Un matin, pendant qu'il préparait sa leçon, il succomba à une violente tentation de dormir, et alors il eut une vision : Sept étoiles lui apparurent, et, comme il les fixait avec admiration, voici qu'aussitôt elles se développèrent : leur lumière s'accrut avec leur nombre, et elles éclairaient le monde. Quelques heures plus tard, lorsqu'il entrait dans sa chaire, il vit venir à lui saint Dominique avec six de ses compagnons qui le prièrent de les admettre à ses leçons. Ce ne fut que plus tard que le professeur comprit le sens du songe prophétique, en voyant l'ordre répandre son éclat sur le monde.

Sous la légende se dégage un fait essentiel, un exemple édifiant d'humilité : Saint Dominique à l'âge de quarante-cinq ans, illustre par sa science et sa dialectique, se remettant à l'étude, et enseignant ainsi à ses compagnons qu'un prédicateur ne doit jamais se lasser d'apprendre.

Foulques, l'évêque de Toulouse, tenait saint Do-

minique et son œuvre en singulière vénération. Il aidait de toutes ses forces à la fondation de l'ordre. Déjà il avait forcé saint Dominique à accepter la sixième partie des dîmes du diocèse. De nouvelles donations vinrent attester son estime et sa sympathie pour l'ordre naissant. Il lui donna trois églises, l'une à Toulouse même, dédiée à saint Romain, l'autre à Pamiers, la troisième connue sous le nom de Notre-Dame de Lescure. C'est auprès de Saint-Romain que fut bâti le premier couvent des Frères. La maison de Cellani n'avait été qu'un abri provisoire. Il paraît que saint Dominique veilla avec un soin tout particulier à la construction et à l'aménagement de ce cloître, afin qu'il servît de modèle à tous les autres. La cour, placée au centre, entourée de galeries qui servaient de promenoirs aux frères; les cellules, les réfectoires, la bibliothèque, l'église, tout fut réglé par le saint homme dans tous les détails. La cellule devait avoir six pieds de long sur six pieds de large : le lit était fait de nattes de paille ou de crin : il y avait juste assez d'espace pour lire, écrire, étudier. Tous les meubles étaient vils, marqués à l'empreinte de l'humilité et de la pauvreté. Les cellules étaient ouvertes, de manière que celui qui l'habitait restât constamment sous le regard du dehors. C'est ainsi que les moindres détails étaient prévus et fixés, pour assurer à la fois et la paix de l'étude et la surveillance réciproque. L'institut do-

minicain fut donc essentiellement un institut de travail et de prière. L'esprit du fondateur, son austérité, sa science, son éloquence se perpétuèrent dans ces murs modestes, que l'ordre ne garda du reste que jusqu'en 1232. Cette pauvre maison fut pendant quelques années la métropole de l'ordre, la ruche industrieuse d'où sortaient, à de fréquents intervalles, ces essaims qui répandaient en Europe le miel de la plus pure doctrine. Une éloquence austère, recueillie dans l'étude, nourrie dans la pauvreté, voilà quel fut dès lors le trait particulier de l'ordre.

En 1216, le pape Innocent III étant mort, saint Dominique fit un troisième voyage à Rome. Honorius confirma l'ordre par deux brefs fameux; il étendit les prérogatives accordées par Innocent, et ce fut lui qui fixa définitivement ce nom de *Frères prêcheurs*, que sollicitait saint Dominique et qu'Innocent n'avait donné qu'une fois à l'institut naissant.

VI.

Saint Dominique maître du sacré palais. — Retour à Toulouse. — Dispersion des frères en Europe. — Retour de saint Dominique à Rome. — Établissement de saint Dominique à Saint-Sixte. — Ses miracles. — Émigration à Sainte-Sabine. — Ses voyages en Espagne, en France, en Italie. — Premier chapitre général de l'ordre. (1216-1220.)

La tâche de saint Dominique est presque accomplie. Il a lutté dix ans par la pauvreté et par la parole contre les progrès de l'hérésie. Il a mûri, pendant ces dix années de lutte et d'épreuve, un grand dessein. Ce dessein est maintenant une institution. Des frères sont venus se mettre sous sa règle féconde. Le pontificat confirme et honore l'ordre. Nous avons fait voir comment, dans la pensée d'un homme résolu et sincère, d'un saint, germe une idée; comment cette idée se développe, se réalise, s'agrandit. L'histoire personnelle de saint Dominique pourrait s'arrêter ici : au delà, c'est l'histoire générale de l'ordre qui commence. Mais comme saint Dominique conserve jusqu'à sa mort la direction la plus vigoureuse et l'influence la plus salutaire sur

les destinées de son institution, comme il ne lui suffit pas d'avoir fondé son ordre, mais qu'il applique une activité surprenante à le développer, à l'élever, à l'étendre, et que, non content de lui avoir donné la naissance, il veut lui assurer la stabilité, nous suivrons cet effort permanent jusqu'aux derniers jours du saint, admirant et la fécondité d'une idée juste, et l'énergie de la conviction inspirée qui se dévoue à la faire triompher. Saint Dominique, par un secret dessein de Dieu, semble ne quitter la vie qu'à l'heure où sa mort ne peut plus être préjudiciable à son ordre. Jusque-là l'infatigable travailleur vit, s'agite, parle, voyage, va de l'Italie en Espagne, de Ségovie à Paris, et de Paris à Rome, semant partout sur son passage la parole de vie, partout enfonçant dans le sol les racines de cet ordre, qui bientôt couvrira l'Europe. Nous exposerons rapidement cette dernière partie de son histoire.

Nous avons quitté saint Dominique à Rome, obtenant d'Honorius la confirmation de son ordre avec des priviléges étendus et des garanties précieuses. Il semble avoir acquis sur le souverain pontife, sans la vouloir et sans la chercher, une assez grande autorité, une autorité de doctrine surtout. On dit qu'il se nourrissait journellement de la lecture de l'évangile de saint Matthieu et des épîtres de saint Paul. Il en faisait l'objet d'une sorte de culte intel-

lectuel et de méditation assidue. Le carême étant venu, il offrit au saint-père d'employer quelques instants chaque jour à expliquer les saintes Écritures devant cette multitude de serviteurs oisifs qui remplissaient le palais pontifical. Ses homélies excitèrent un si vif enthousiasme chez tous ceux qui l'entendirent, que les cardinaux et le pape lui-même se joignirent à son auditoire, et le saint missionnaire fut ainsi amené à faire au Vatican même le noviciat de la prédication dominicaine. Il parut si profond dans l'explication théologique de saint Paul, que le souverain pontife voulut consacrer le souvenir de cet enseignement, en conférant à saint Dominique le titre de maître du sacré palais, qui passa par héritage à tous les chefs de l'ordre. Le maître du sacré palais est devenu, par la suite des temps, le théologien du pape.

Saint Dominique n'oubliait pas cependant les frères qu'il avait laissés en France : il reprit son bâton de pèlerin, et repassa pour la sixième fois les Alpes. Il venait leur annoncer que dès lors leur famille était constituée, reconnue, saluée par le souverain pontife. Il venait en même temps leur donner le signal de la dispersion à travers le monde. A peine la maison bâtie, l'exil allait commencer. Saint Dominique comprenait la nécessité du départ. Des visions prophétiques étaient venues donner à son désir la confirmation du ciel. Il avait vu en songe

un grand arbre qui abritait sous ses branches des essaims d'oiseaux. Tout à coup l'arbre s'écroulait et ses hôtes ailés se dispersaient aux quatre coins de l'horizon. Dominique sentit que ce songe lui annonçait et la mort prochaine du comte de Montfort et la dispersion des frères. Un autre jour, c'étaient les princes des apôtres qui lui étaient apparus, saint Pierre lui présentant un bâton, signe du voyage; saint Paul lui offrant ses épîtres, symbole de la prédication. Il fallait renoncer au bonheur de la réunion, aux douceurs des affections naissantes. Il fallait faire ce sacrifice du cœur, si pénible à ceux qui ont déjà sacrifié tout le reste. Partir et évangéliser le monde, c'était la loi de l'ordre. Il semble que la chose ne se fit pas sans difficulté. L'évêque de Toulouse, le comte de Montfort voulaient dissuader le saint homme : « Ne l'essayez pas, leur répondit-il, je sais ce que je fais. » Il semble aussi que les frères avaient quelque peine à accepter cette héroïque résolution. « Il le faut : leur dit le chef de la famille spirituelle, il le faut, le grain que l'on sème fructifie; il pourrit quand on l'entasse. »

Avant d'ordonner la dispersion générale, il voulut que les seize frères s'assemblassent pour désigner un supérieur dont l'autorité pût au besoin remplacer la sienne; car le zèle de l'apostolat lointain tentait saint Dominique, et il voulait donner

l'exemple aux frères : il méditait d'évangéliser les Sarrasins, et déjà il laissait croître sa barbe à la façon des Orientaux. Les frères assemblés choisirent pour supérieur général Matthieu de France, homme instruit et éloquent, élevé dans les écoles de Paris, et le plus savant de la pieuse famille. Puis, quand ces dispositions furent prises, il réunit une dernière fois ses enfants à Notre-Dame de Prouille, et là, après la messe, il distribua à chacun sa destination, son exil, sa mission : quatre devaient partir pour l'Espagne; à la tête de la mission était Dominique de Ségovie, frère d'une humilité extrême, petit par la science, dit Jourdain de Saxe, mais magnifique par la vertu. Sept devaient se diriger vers Paris, le centre de la science, la ville la plus précieuse à conquérir, puisque Rome était déjà conquise. A la tête était le célèbre Matthieu de France. Noël de Prouille et Guillaume Claret devaient rester au monastère de Notre-Dame de Prouille; Thomas et Pierre Cellani gardaient l'église et le monastère de Saint-Romain. Étienne de Metz restait avec le saint homme, qui, avant de partir pour l'Orient, voulait coloniser Rome et Bologne, Rome la ville sainte, et Bologne, célèbre par ses universités. C'est ainsi que saint Dominique distribua l'Europe à seize clercs pauvres et inconnus : la France aux uns, l'Italie, l'Espagne aux autres. Vraiment, à voir de telles choses, à voir

ces saintes témérités, ces audaces de la foi qui ne doute de rien, on est frappé d'admiration. Et quand on compare à des causes si faibles des effets si grands, à une origine si humble de si merveilleux développements, on s'écrie que la main de Dieu a soutenu à travers le monde ces pauvres moines, ces instituteurs de l'humanité grossière, ces maîtres de la vie spirituelle au XIII[e] siècle. A chacun la bénédiction du saint homme et la foi en Dieu; à chacun le bâton du pèlerin et l'espérance! Un seul eut peur et recula au dernier moment: Jean de Navarre redoutait de faire ce grand voyage, dont le terme était Paris, sans argent, sans ressources. Cette défiance brisa le cœur de saint Dominique, et en pleurant il fit remettre seize deniers à l'homme de peu de foi.

L'exil commença donc pour les frères. Ils ne devaient plus se retrouver que de loin en loin, réunis dans les chapitres généraux de l'ordre. Quant à saint Dominique, il prit, avec Étienne de Metz, la route de l'Italie, méditant sur les destinées futures de ses frères dispersés, priant Dieu de leur aplanir les routes à travers le monde et de leur donner le cœur des nations.

Quelques mois après, nous retrouvons saint Dominique à Rome. L'esprit du Seigneur multipliait les prodiges de sa parole féconde. Il y a trois mois, à Toulouse, les frères prêcheurs étaient au nombre

de seize. Ils sont cent aujourd'hui dans le cloître de Saint-Sixte, dont Honorius a fait la concession à saint Dominique. Ils sont cent, et chaque jour amène une nouvelle conquête de la parole du saint homme, un nouveau frère dans le cloître devenu trop étroit. Ils sont cent, mais tous pauvres, vivant à la merci de la charité des fidèles, et, à la lettre, à la grâce de Dieu. Souvent le pain manque dans le couvent. Lisons ce touchant récit de Constantin d'Orviète, où se révèle à nous un intérieur de la vie cloîtrée au XIII[e] siècle : certes ce n'est pas là l'idée qu'on s'en ferait d'après les romans sceptiques du XVIII[e] siècle.

Il arriva un jour que le procureur du couvent, Jacques de Melle, n'avait pas de quoi servir à manger aux frères. Les frères envoyés à l'aumône avaient rencontré bien des lévites et peu de Samaritains. Quelques pains seulement, c'était tout. Cependant l'heure du dîner approchait, et le procureur fit part de ses embarras à Dominique; mais lui, plein de joie, bénit le Seigneur, et le front brillant d'une confiance surnaturelle, il ordonna de diviser le pain par morceaux et de le servir sur les tables. La cloche sonne et les frères arrivent au réfectoire : la bénédiction est donnée, et chacun rompt avec joie la bouchée de pain qu'il trouve à sa place. Mais voici que deux jeunes gens, qui semblaient deux frères, entrent dans le réfectoire, portant dans

le pan de leurs robes des pains d'une blancheur éclatante et d'un froment exquis. Ils les déposèrent sans dire un mot sur la table où était assis Dominique, et disparurent, sans que personne pût dire ni d'où ils venaient, ni où ils retournèrent. Dominique étendant ses mains : « Et maintenant, mes frères, mangez, » s'écria-t-il. Le prodige se renouvela une autre fois dans les mêmes circonstances. Dieu nourrissait ses enfants.

De ce moment la vie du saint est un tissu de légendes pieuses et de miracles. Sa vertu rompt les lois de la nature et les piéges du démon. Il ressuscite trois morts, il prédit la mort d'un frère : l'extase l'enlève de terre et le tient suspendu, dans une prière ardente, au-dessus du sol : il délivre les possédés, il rend à la santé des religieuses malades. La sainte Vierge visite son couvent et bénit les moines pendant leur sommeil. La mort lui cède ses victimes, l'enfer sa proie. Le ciel marche avec lui ; les anges lui obéissent. Sa sainteté se déclare de plus en plus. Admirable esprit de ces légendes qui donnent aux saints une puissance proportionnée à leur vertu. C'est là comme une conséquence que le moyen âge déduit instinctivement du dogme du péché originel. Par le péché originel, l'homme, le maître naturel de l'univers, est devenu son esclave : par la sainteté, il se délivre progressivement du péché, il revient à l'innocence, et son innocence

reconquise lui rend ses titres effacés, ses droits abolis, la domination de l'univers matériel et de l'univers moral, sous la secrète inspiration et sous le regard de Dieu réconcilié.

A cette époque, Honorius III reprit l'exécution d'un dessein conçu par Innocent, interrompu par sa mort; dessein fort simple dans son principe, mais d'une délicatesse et d'une difficulté extrêmes dans l'application. Il s'agissait de réunir dans un seul cloître et sous l'unité d'une seule règle les religieuses disséminées dans Rome, et jouissant, abusant peut-être d'une liberté incompatible avec la sévérité d'une vie religieuse. Il y avait mille obstacles à vaincre : la répugnance des religieuses à changer de résidences, puis leur attachement à une liberté excessive peut-être, mais douce; quelques motifs plus nobles, des motifs de piété particulière, de dévotion à certains lieux consacrés; enfin, la force de l'habitude, si puissante sur ces âmes qui se sont détachées de tout le reste. Honorius III destinait le couvent de Saint-Sixte à la réunion des religieuses éparses : il chargea Dominique de cette négociation délicate, et le saint missionnaire en vint à bout, sans froisser aucun intérêt légitime, avec une patience, une industrie de ressources, un tact moral qui attestait chez lui une profonde connaissance du cœur. Au mois de mars 1217, les religieuses prenaient possession de Saint-Sixte, et

saint Dominique donna ainsi des sœurs aux pieuses recluses de Notre-Dame de Prouille.

Les frères émigrèrent dans le couvent de Sainte-Sabine, sur le mont Aventin, et il y eut dès lors deux monastères florissants à Rome, sous les ordres de saint Dominique, Saint-Sixte et Sainte-Sabine, les sœurs et les frères unis dans les mêmes prières, sinon dans la même mission.

L'année 1218 fut signalée par un événement qui marque dans les annales de l'ordre. Voici le récit abrégé des chroniqueurs :

Il arriva à Rome, dans ce temps-là, un docteur illustre, Réginald, doyen de Saint-Aignan d'Orléans, et qui pendant cinq années avait enseigné le droit canonique à Paris. Il était parti pour visiter le tombeau du Christ; mais en chemin il avait voulu s'arrêter à Rome. Depuis longtemps Réginald était sollicité, par une inspiration secrète, d'abandonner tout et de se vouer à l'œuvre de la prédication; mais il ne connaissait pas l'ordre nouveau qui répondait si directement à ce but. Dès qu'il en eut connaissance, il alla trouver Dominique, et, touché de la douceur de sa parole ainsi que de son aspect vénérable, il résolut dès lors d'entrer dans sa famille. Sur ces entrefaites, il tomba malade et fut bientôt abandonné des médecins. Saint Dominique ne se consolait pas de voir perdu déjà un fils à peine possédé, et il implora de

toutes ses forces la protection de la sainte Vierge. La mère de Dieu l'entendit et se montra à Réginald, accompagnée de deux vierges brillantes d'une incomparable beauté. Étendant la main, elle fit une onction sur les reins du malade en disant : « Que tes reins soient ceints du cordon de la chasteté ; » sur ses pieds, en disant : « Je les oins pour la prédication de l'Évangile. » Puis elle lui montra un habit de l'ordre, mais modifié d'une certaine façon : le scapulaire, symbole de la pureté, y remplaçait le surplis de lin. Réginald se leva le lendemain parfaitement guéri, et raconta, sous le sceau du secret, la merveilleuse vision à saint Dominique, qui ne la publia qu'après sa mort. Réginald partit pour la terre sainte, et, son pèlerinage achevé, il vint recevoir l'habit des mains de Dominique, qui l'envoya fonder à Bologne une colonie de dominicains, une école de prédication.

Cependant le père de famille désirait revoir ses enfants, dispersés à travers l'Europe. Il avait jeté la semence aux quatre vents, et il était soucieux de la moisson. Dieu avait-il fait tomber la semence dans un terrain favorable? L'avait-il bénie? Qu'étaient devenus, sous des cieux nouveaux, les compagnons dévoués des premières années? Saint Dominique se mit résolûment en route, n'emmenant avec lui qu'un frère mineur, nommé Albert, n'emportant que les épîtres de saint Paul, se confiant,

pour le reste, à la charité des fidèles et à la Providence.

Nous le retrouvons, au mois de décembre 1218, à Ségovie. Là, il paraît qu'il prêcha avec un zèle ardent et un magnifique succès. On montra longtemps une légère éminence d'où saint Dominique aimait à répandre sur le peuple la parole sacrée. On montrait également, plusieurs siècles après, une caverne où le saint passait les nuits dans la prière, dans la méditation, dans les exercices du plus rigoureux ascétisme. Là, il frappait avec des chaînes de fer son corps, qui pourtant était la pureté même, son pauvre corps épuisé de jeûnes, de veilles et de fatigues. Le don des miracles l'accompagnait partout : il forçait les nues à fournir la pluie aux campagnes altérées, il écartait le fléau de la sécheresse et de la famine. Il gagnait, en quelques sermons, une foule d'âmes, ce qui est un miracle moral aussi étonnant, plus touchant peut-être que la domination sur la nature. Et, pour recevoir des frères nouveaux qui s'offraient à lui, il bâtissait dans une gorge de montagne le couvent de Sainte-Croix, qui garda longtemps la tradition de ses veilles illuminées d'extases.

Après avoir traversé Madrid, où il avait trouvé un couvent commencé, il quitta l'Espagne et se rendit en France, laissant derrière les Pyrénées la trace de son passage, et dans les villes où des mo-

nastères s'étaient édifiés comme par magie, et dans les âmes qu'il avait remplies de l'enthousiasme religieux.

En France, Matthieu avec ses compagnons n'avait pas perdu son temps. Il avait, à force de peine, subsisté, ce qui était déjà beaucoup ; il avait obtenu la concession du couvent de Saint-Jacques, il avait groupé autour de lui trente frères : prodige d'effort, de patience, d'éloquence. Il enseignait, il prêchait. Le nom de l'ordre se propageait. Henri de Marbourg, qui devait devenir plus tard un prédicateur célèbre et l'ami de saint Louis, venait de recevoir l'habit. Dominique donna le scapulaire à Guillaume de Montferrat, et le réserva pour Jourdain de Saxe, qui devait être second maître de l'ordre. Puis, avec cette résolution qui est le génie des fondateurs, il dispersa la famille de Saint-Jacques, comme deux ans auparavant il avait dispersé la famille de Saint-Romain. Limoges, Reims, Poitiers, Orléans reçoivent des colonies. La France entière en sera bientôt peuplée.

Enfin saint Dominique reprend le chemin des Alpes, et arrive à Bologne, où on l'attendait avec joie. Réginald avait fait merveille. Son éloquence avait vaincu les hommes, sa patience avait vaincu les choses. Il avait lutté contre des tentations terribles de découragement qui s'étaient emparées de

ses frères, et il put présenter aux bénédictions du père de famille une maison plus florissante qu'aucune autre, non pas certes en biens ni en revenus, mais en dévouement, en science, en charité. C'est à Saint-Nicolas de Bologne que devait mourir Dominique. La Providence lui préparait un tombeau digne de lui, au milieu de ses enfants.

Après avoir visité en Espagne, en France, en Italie, ses enfants dispersés, saint Dominique voulut jouir du spectacle le plus doux aux yeux d'un père, une grande famille réunie. Il y avait d'ailleurs bien des questions litigieuses à résoudre. Sur certains points l'expérience avait éclairé saint Dominique; sur d'autres, il y avait à perfectionner. Il convoqua donc le premier chapitre général de son ordre à Bologne, pour le jour de la Pentecôte de l'an 1220. Le fait capital des délibérations de cette grande assemblée fut la renonciation absolue à toute propriété. L'ordre devint, de nom et de droit, un ordre mendiant, comme il l'avait toujours été d'intention et de fait.

Ainsi la législation dominicaine reçut sa dernière sanction et l'institut son dernier développement. Saint Dominique fonda sous le nom de la *Milice de Jésus-Christ* un tiers ordre, qui rendit les plus grands services à l'Église en introduisant l'esprit religieux dans la vie laïque. L'ordre compta dès lors trois familles dans la grande : les sœurs, les

frères prêcheurs, et les laïques dévoués à l'esprit vivant de saint Dominique. Sainte Catherine de Sienne et sainte Rose de Lima sont l'honneur éternel du tiers ordre, et leur nom suffit à louer l'œuvre du saint patriarche.

VII.

Second chapitre général de l'ordre. — Mort de Dominique (1221). — Ses funérailles. — Translation de son corps. — Sa canonisation par Grégoire IX. — Conclusion : Du rôle de saint Dominique au XIII[e] siècle.

Saint Dominique ne devait plus voir qu'une seule fois la réunion de ses enfants. L'instant du repos approchait pour cet apôtre infatigable, que les chroniques appellent éloquemment *l'athlète de Dieu*. Il pressentait sa mort prochaine. On le voit à la précipitation qu'il met dans les derniers actes de sa vie. A peine le premier chapitre général est-il dissous, qu'il en convoque un second. Il a hâte de mettre ordre, avant de mourir, aux grandes affaires de l'institut dominicain. Son activité semble multiplier le temps.

En 1221, le second chapitre général de l'ordre se tint à Bologne. Quoique les actes de ce chapitre ne se soient pas conservés, on sait que la grande question qui s'y traita fut la division de l'ordre en provinces. Ce fut pour le serviteur de Dieu comme le dernier dénombrement de ses richesses. En

1214, Dominique était seul; en 1215, il avait six compagnons. Et maintenant, prodigieux résultat de la conviction de toute une vie et du travail de six années, soixante maisons le reconnaissent pour père spirituel; ses enfants se comptent par milliers; sa génération apostolique couvre l'Europe. Il a suffi d'une idée vraie pour peupler soixante couvents. La bénédiction visible de Dieu est descendue sur le père et sur la famille.

L'Europe fut divisée en huit provinces : l'Espagne, la patrie de Diégo et de Dominique; la Provence, ce premier champ de bataille où s'exerça son zèle, où s'essayèrent ses forces, où mûrit sa pensée; la Lombardie, l'Italie, la France, contrées hospitalières où l'institut naissant n'avait eu qu'à se montrer pour prospérer; l'Angleterre, l'Allemagne, la Hongrie, terres encore inconnues à l'ordre, mais déjà promises à une conquête prochaine : telle fut la carte de l'empire dominicain, avec ses subdivisions tracées de la main même du fondateur. A la tête de chaque province, le chapitre général mit un prieur, et, selon les règles fondamentales de l'ordre, chaque prieur dut exercer son autorité dans des limites définies, sous le contrôle d'un conseil provincial, institué non pour l'administration, mais pour la surveillance. C'est ainsi que la sagesse de Dominique avait établi un système d'équilibre et de pondération, où l'auto-

rité surveillée n'avait pas la tentation du despotisme, ni l'obéissance protégée la tentation de la révolte.

Saint Dominique pouvait mourir. Son œuvre était faite, maintenant que son institut florissant couvrait l'Europe. Dieu lui envoya quelques avertissements qu'il reçut comme des bienfaits. Une voix mystérieuse retentit un jour distinctement à son oreille, l'invitant au partage de la joie céleste, et lui fixant même l'heure du prochain rendez-vous. Il était allé voir à Bologne quelques étudiants qu'il aimait, et il leur annonça familièrement la nouvelle de sa mort, les exhortant au mépris du monde : « O mes amis, leur dit-il, vous me voyez en bonne santé ; mais sachez qu'avant que vienne la fête de l'Assomption je serai enlevé à cette vie mortelle. Souvenez-vous de moi. » Puis il se rendit à Venise, où il eut un dernier entretien avec le cardinal Ugolin, son plus ancien ami, son protecteur persévérant à la cour pontificale. Ce qui se dit dans cette suprême entrevue entre les deux amis, l'un déjà vénéré comme un saint, l'autre futur vicaire de Jésus-Christ, les chroniques ne l'ont pas révélé. Sans doute Dominique sollicita pour sa famille spirituelle cette bienveillance, cette faveur, cette affection passionnée, dont Ugolin lui avait donné tant de preuves. Il venait sans doute recommander son œuvre au puissant légat apostolique,

qui peu de jours après devait célébrer ses funérailles, qui douze ans plus tard devait, du haut du Vatican, consacrer solennellement sur la terre la sainteté de Dominique, déjà consacrée dans le ciel.

On était au milieu de l'été. Saint Dominique voyageait toujours à pied, son bâton à la main, lisant ou méditant les épîtres de saint Paul, qui ne le quittaient jamais. Un soir il rentra, fatigué de la chaleur du jour, à Saint-Nicolas, et après s'être entretenu jusqu'à minuit avec le procureur et le prieur du couvent, il entra dans l'église, et y resta en prières jusqu'à l'office du matin. Après que les matines furent dites, il succomba à l'excès de la fatigue, et, en proie à une fièvre violente, il s'étendit sur un misérable sac de laine qui devait être l'héroïque lit de mort de l'athlète de Dieu.

Ici commence la légende de ses derniers instants. Il faudrait transcrire bien des pages de Jourdain de Saxe, du frère Humbert, de Thierry d'Apolda, et surtout la touchante déposition de frère Ventura, le procureur de Saint-Nicolas et le confesseur de Dominique, pour donner une idée de cette mort chrétienne, courageuse sans faste, joyeuse sans ostentation, impatiente de Dieu sans dédain pour la terre. Jusqu'au seuil du ciel, Dominique gardait la plus tendre sollicitude pour ses

frères, qu'il laissait ici-bas moins heureux que lui, puisqu'ils avaient encore à combattre.

La dyssenterie avait amené une fièvre de langueur. C'était du moins ainsi que les médecins appelaient cette maladie, qui, pour Dominique, n'était pas autre chose que la dernière rançon payée au corps pour la délivrance de son âme. La préoccupation constante du saint mourant fut la pensée de la pauvreté qui lui avait toujours été à cœur, et qui, selon lui, était le plus solide appui de l'ordre. Il fit assembler les frères auprès de son grabat, et dit qu'il leur laissait le triple héritage de la charité, de l'humilité et de la pauvreté : « Ceux qui entreront avec moi, ajouta-t-il, dans l'esprit de cet héritage, deviendront mes cohéritiers dans le partage du royaume de Dieu. » Admirable testament, qui léguait aux héritiers du saint l'inépuisable trésor de ses exemples et de ses vertus. C'est à de semblables paroles que l'on reconnaît les rois du ciel.

Comme les frères répandaient en sanglots leur douleur inconsolable, il s'écria : « Que mon départ d'au milieu de vous ne vous trouble pas, mes frères ! je vous serai plus utile là où je vais que sur la terre. » Puis, après avoir congédié les novices et réuni autour de lui les douze frères les plus anciens du couvent, il fit sa confession générale à frère Ventura, et cela fait, il ajouta, s'adres-

sant aux frères : « Grâces soient rendues à Dieu dont la miséricorde m'a conservé une virginité intacte : si vous voulez, mes frères, garder votre chasteté, détournez-vous avec soin de toute conversation dangereuse. Veillez sur votre cœur. Quoique la bonté de Dieu m'ait préservé de souillure, je vous avoue cependant que je n'ai pu me garantir entièrement de cette tentation qui me faisait trouver plus de plaisir dans l'entretien des jeunes femmes, que dans celui des femmes âgées. » L'instant d'après, saisi d'un soudain scrupule qui nous révèle toute la candeur de cette âme : « Je crois, dit-il à frère Ventura, que j'ai fait un péché en parlant ainsi publiquement de ma virginité devant nos frères. »

Les frères essayaient tout pour le sauver. Ils invoquaient du ciel un miracle suprême. Un médecin ayant ouvert l'avis que le changement d'air pourrait opérer une crise favorable, on transporta le saint homme à Sainte-Marie du Mont, sur une colline à quelque distance de Bologne. Mais le mal résista, et Dominique demanda à recevoir l'extrême-onction. Puis, sentant que son heure venait, et voulant rendre le dernier soupir au milieu de ses frères, il pria qu'on le ramenât à Saint-Nicolas. Ce fut une procession funèbre que celle de ces moines traversant les vignes et les prés, emportant sur son sac de laine leur père

qui souffrait sa dernière agonie, et qui, au milieu de ses souffrances, priait pour eux et les bénissait. L'instant suprême arrivait : ses forces étaient à bout. Quand on fut arrivé, et que Dominique eut été déposé dans la cellule du frère Monéta, les prières solennelles commencèrent, et après un dernier élan de vie, dont le saint moribond profita pour recommander à Dieu son ordre qu'il laissait orphelin, il expira doucement, gardant jusque dans le trépas l'attitude de la méditation qu'il avait commencée sur la terre et qui allait s'achever au ciel. Il mourut à l'heure de midi, le 6 août de l'an 1221, un vendredi.

A l'heure où ses frères consternés recevaient son dernier soupir, à de grandes distances de Bologne, une soudaine extase révélait en deux endroits différents la grande nouvelle, la mort du saint patriarche et sa gloire céleste. Au couvent de Brescia, frère Guala vit, dans une merveilleuse vision, le ciel entr'ouvert, un siége triomphal porté par les anges, et un frère, la figure voilée à la manière des morts, reçu par Jésus-Christ et sa sainte mère dans les splendeurs du paradis. A la même heure, à Tivoli, frère Raon, disant la messe, fut ravi en esprit, et la lumière de l'extase lui révéla tout à coup Dominique sortant de Bologne, le front ceint de l'auréole des saints.

Comme par le fait exprès et par l'à-propos d'une

amitié toute divine, le cardinal Ugolin arrivait à Bologne le lendemain de ce glorieux trépas. Les affections consacrées par la foi ont ce grand avantage sur les amitiés purement humaines, qu'elles mêlent aux douleurs et aux regrets de la mort je ne sais quelle douceur et quelle joie surnaturelle qui n'est peut-être que la certitude de se revoir dans l'éternelle patrie. C'est une séparation, sans doute, mais une séparation de quelques années, de quelques jours peut-être. De l'autre côté du tombeau se lève le jour radieux de la réunion et commence cette fête des cœurs qui ne doit pas finir. Où l'amitié terrestre ne voit que le vide et redoute le néant, les affections spiritualisées par la piété espèrent la plénitude de l'amour qui s'achève en Dieu. De là cette force dans la douleur, cette sérénité de l'âme jusque dans l'affliction. Ugolin, qui n'aimait personne comme Dominique, eut assez de pouvoir sur lui-même pour vaincre la tentation de la douleur, et il voulut célébrer lui-même l'office des funérailles. Il imposa silence à ses sens pour n'écouter que la voix de son âme et les espérances sacrées dont il s'enchantait en face de ce cadavre, que l'âme d'un saint avait animé.

Mais tous les frères ne pouvaient pas s'élever à cette résignation sublime du pieux vieillard que quelques années à peine séparaient de l'heure où

il reverrait Dominique. Les chroniques racontent que ce fut une scène lamentable que celle de la messe funèbre. Les sanglots débordaient, les cœurs se brisaient; à chaque instant, l'office était interrompu par des explosions de douleur. On dit qu'au milieu de la cérémonie, un frère, nommé Albert, que Dominique avait particulièrement aimé, et que diverses circonstances avaient tenu éloigné du saint à l'époque de sa maladie et de sa mort, entra dans l'église, enivré de sa douleur, et que, ne se contenant pas, il se précipita sur le corps exposé à la vue de tous, le couvrant de ses larmes et de ses baisers. La légende ajoute que les restes mortels s'animèrent, comme pour honorer cette piété filiale, et que Dominique promit au frère Albert qu'il viendrait le rejoindre bientôt. Le pieux oracle, sorti du trépas, s'accomplit dans l'année. La cérémonie s'acheva dans cette religieuse et solennelle épouvante qui saisit l'âme en face des événements surnaturels. Le miracle posthume commençait déjà. Saint Dominique fut enseveli, comme il le désirait, sous le pavé de l'église, sous les pieds des frères. Son humilité survivait ainsi jusque dans la mort.

Pendant douze ans le corps de Dominique resta dans cette église, où si souvent il avait prié. Cependant les prodiges se multipliant autour de sa sépulture l'indiquaient à la piété publique comme



un de ces lieux privilégiés où descend la vertu d'en haut. Son nom invoqué répondait par des miracles. Il arriva vers ce temps que l'affluence toujours croissante des frères au couvent de Saint-Nicolas exigea des constructions nouvelles : il fallut bâtir pour la famille multipliée une église plus grande. On renversa les anciennes murailles, on démolit l'église, qui devait fournir une partie des matériaux, et, par un inconcevable oubli, la sépulture de Dominique resta, en dehors de la nouvelle enceinte, exposée aux injures de l'air. Était-ce donc de l'indifférence pour de si précieux restes? Nous ne le pouvons croire. Ce fut là comme une dernière épreuve que le patriarche de l'ordre devait subir sur la terre, et que Dieu permit sans doute pour honorer d'une manière plus visible, à l'heure marquée, la mémoire de Dominique.

Ajoutons bien vite que ce scandale involontaire ne dura pas longtemps. Les frères rougirent eux-mêmes de cette apparence d'ingratitude qui certes n'était pas dans leur cœur, et qu'ils songèrent à réparer aussitôt d'une manière digne de leur père en Jésus-Christ. Il fallait, pour la translation du corps, une licence pontificale. Des frères furent envoyés à Rome pour l'obtenir. Le pape était alors l'ancien cardinal d'Ostie, Ugolin, l'ancien ami de Dominique, auquel le saint homme avait prédit autrefois sa grandeur future, et qui gouvernait

l'Église sous le nom vénéré de Grégoire IX. Il reçut sévèrement les envoyés de Bologne, leur reprochant, en un langage presque amer, ces honneurs tardifs envers le plus saint des hommes et le plus grand des serviteurs de Dieu. Il écrivit immédiatement à l'archevêque de Ravenne, pour le prier de le suppléer dans la cérémonie de la translation canonique.

Ce fut une fête magnifique pour l'Église, pour l'ordre des dominicains et pour la ville de Bologne, qui avait fait de la gloire du saint comme sa gloire propre : cette grande fête se célébra le surlendemain de la Pentecôte de l'an 1233. Elle laissa des souvenirs éternels dans les annales de l'Église de Bologne et de l'ordre des Prêcheurs.

Le chapitre général était convoqué. Tous les couvents avaient envoyé des députations. Une multitude d'évêques était rassemblée de tous les points de l'Italie, sous la présidence du prélat de Ravenne. Les Bolonais étaient venus en armes, soit pour faire honneur aux saintes dépouilles, soit pour empêcher que des mains pieusement furtives ne les enlevassent de leur territoire. Cependant, au milieu de l'allégresse générale, les chroniques disent que les frères tremblaient. Il y avait dans leur joie comme un remords. La pensée de leur incroyable négligence envers des restes vénérés troublait leur âme. Il s'y joignait une crainte. Ils

tremblaient que la sépulture de Dominique, exposée à la pluie et au soleil, n'eût pas bien gardé son dépôt, et ne rendît le saint cadavre dans un état humiliant pour les sens. Mais, la pierre du tombeau enlevée, il s'en exhala un parfum si délicieux, disent les chroniques, que ni les roses, ni les violettes, ni aucune fleur de la terre, n'en exhalent de si suave et de si pur. La vertu du saint embaumait ses reliques. Il semble que la corruption de la nature avait voulu épargner ce corps, qui avait été l'habitacle d'une âme céleste. Une sorte d'ivresse sacrée se répandit parmi les assistants. Ce corps sanctifié donnait à toute l'assemblée comme un avant-goût du ciel. La cérémonie s'accomplit dans un ravissement d'esprit qui ressemblait à une extase. Plusieurs années après, Jourdain de Saxe ne racontait cette glorieuse translation qu'avec je ne sais quel frémissement religieux. On eût dit que la mort elle-même, cet occulte pouvoir du néant, rendait témoignage à cette poussière humaine, ou plutôt à la grâce d'en haut qui semblait l'habiter encore.

Depuis douze ans que Dominique était mort, sa sainteté était un fait palpable, non intermittent, sensible pour tous, avoué par les plus incrédules. Il était temps que l'Église se rendît à l'évidence. Des actes réguliers de canonisation vinrent enfin donner un caractère officiel à ces pressentiments

sublimes, une sanction légale à ces impatiences publiques qui honoraient déjà le saint avant que Rome eût parlé. Des témoins innombrables attestèrent à l'envi ses miracles et ses vertus. Nous ne ferons pas l'analyse de ces dépositions, ce serait une seconde fois raconter sa vie. Ce fut à Grégoire IX, au meilleur ami de Dominique, que la Providence réserva, comme par un dessein prémédité, le bonheur de légitimer du haut de la chaire apostolique une sainteté depuis longtemps populaire.

Les Bolonais ne furent pas ingrats envers cette grande mémoire. Ils ornèrent à l'envi le tombeau de Gusman, et les plus célèbres artistes, depuis Nicolas de Pise jusqu'à Michel-Ange, honorèrent leur gloire en l'associant à celle de Dominique. Les beaux-arts multiplièrent leurs merveilles autour de ce tombeau où reposait le plus humble et le plus pauvre des serviteurs de Dieu. Celui qui n'avait possédé durant sa vie qu'un livre et un bâton se trouvait glorifié dans sa mort par ces prodiges de l'art dont ne jouit pas toujours l'orgueil des grands de la terre. Une sainte inspiration produit plus de chefs-d'œuvre que tout l'or des rois.

Nous ne savons quelle inscription la piété des frères grava sur le marbre blanc du monument où furent déposés ces restes devenus des reliques.

Mais, à défaut de cette épitaphe, nous avons celle que lui a dédiée le plus grand poëte du moyen âge, épitaphe vraiment digne du saint qu'elle honore :

« En cet endroit où le zéphyr se lève pour faire éclore les fleurs nouvelles dont l'Europe se pare,

« Non loin du rivage où se brisent ces flots qui cachent derrière leur immensité le soleil,

« Est assise la fortunée Calaroga, sous la protection du grand écu qui porte en écartelé des tours et des lions.

« Là naquit l'amant fidèle de la foi chrétienne, ce saint athlète, doux au siens et rude aux ennemis ;

« Et son âme, dès qu'elle fut créée, fut remplie d'une si vive vertu, qu'encore dans le sein de sa mère, il la fit prophétiser.

« Lorsqu'aux fonts sacrés la foi et lui se fiancèrent, se dotant l'un l'autre d'un salut mutuel,

« La femme qui donnait pour lui le consentement vit en songe le fruit merveilleux destiné à sortir de lui et de ses héritiers,

« Et, afin qu'il parût ce qu'il était, un esprit vint du ciel, pour lui donner le nom de celui auquel il appartenait tout entier,

« Et il fut appelé Dominique : et c'est de lui que je parle comme du jardinier choisi par le Christ pour travailler à son jardin.

« Et il parut bien qu'il était l'envoyé et le familier du Christ, lui dont le premier amour fut pour le premier conseil que donna Jésus.

« Souvent sa nourrice le trouva couché par terre et silencieux, comme s'il eût dit : Je suis venu pour cela.

« O père vraiment heureux ! ô mère vraiment pleine de grâce ! s'il faut interpréter en leur vrai sens les noms de Félix et de Jeanne que vous portiez.

« Ce fut pour l'amour de la vérité divine, non pour le monde, qu'il se fit si grand docteur en peu de temps, et se mit à travailler à la vigne, qui se sèche bien vite si le vigneron est négligent ;

« Et il se présenta devant ce siége, autrefois plus favorable aux pauvres chrétiens qu'il ne l'est aujourd'hui, moins par sa faute que par la faute de celui qui l'occupe et qui dégénère,

« Non pour lui demander des dispenses afin de ne rendre que la moitié ou le tiers, non pour demander le premier bénéfice, ni les dîmes qui sont le patrimoine des pauvres de Dieu,

« Mais la liberté de combattre contre les erreurs du monde pour la semence de la divine parole.

« Puis, armé de sa doctrine et de sa volonté, il se lança dans son ministère apostolique comme un torrent qui se précipite d'une source élevée ;

« Et son impétuosité, foulant les ronces héréti-

ques, se porta plus vive aux lieux où on lui résista plus vivement.

« De lui se formèrent ensuite divers ruisseaux qui arrosent le jardin de l'Église, si bien que ses arbustes y sont plus vigoureux. »

C'est ainsi que Dante, en son *Paradis*, fait une place d'honneur à Dominique, et consacre sa mémoire dans une immortelle poésie. Nous voulions jeter un coup d'œil en arrière, et résumer en quelques traits essentiels cette grande et austère figure du saint patriarche. Nous voulions apprécier la simplicité féconde et l'imposante grandeur du dessein qui remplit sa vie. Mais que pourrions-nous dire qui fût digne de cette mâle poésie qui fixe, comme sur un impérissable airain, les traits, les figures et les caractères? Dante portait tout un siècle dans sa tête. Tout un siècle se meut dans les larges sphères de son poëme. Ce que Dante a touché, pour la gloire ou pour l'infamie, garde l'éternelle empreinte de cette main puissante, qui imprime à son gré le stigmate ou l'auréole.

Dominique revit dans les magnifiques vers dont nous avons présenté la pâle copie : c'est son enfance déjà vouée au Christ, c'est son goût précoce pour la pauvreté, c'est son ardeur pour la défense de la vérité, c'est son désintéressement, c'est l'héroïsme de son indigence volontaire, c'est sa fougue contre l'hérésie, c'est enfin ce don merveilleux de

génération spirituelle, qui peupla de ses enfants soixante cloîtres de l'Europe. Certes, ce fut un bel exemple que Dominique vint donner au monde, quand il parut pauvre et nu dans un siècle où l'Église succombait sous le double faix de sa puissance et de ses richesses, quand il parut, armé de la seule doctrine contre l'erreur, dans un siècle où l'Église appelait des armées au secours de ses anathèmes, quand il vint, dans un siècle violent où la foi s'armait du glaive, comme si la peur était la conviction, instituer dans l'Europe entière cette croisade pacifique de la parole qui devait bientôt s'élancer sur d'autres rivages, et, avec Las Casas, conquérir au Christ des peuples inconnus, par la force meilleure de l'éloquence et de l'amour.

VIII.

De l'ordre des Frères prêcheurs et des différentes branches qui se rattachent à la grande famille dominicaine.— Comment il est possible de tracer l'histoire d'un ordre. — Divisions nécessaires du sujet : des destinées de l'ordre des Prêcheurs dans la science. — Les dominicains à l'Université de Paris. — Lutte acharnée qu'ils ont à soutenir contre Guillaume de Saint-Amour.

Nous avons raconté la vie de saint Dominique. Mais serait-ce une histoire complète du saint patriarche, que celle où nous ne tracerions pas, au moins d'un crayon rapide, les destinées générales de sa postérité spirituelle?

L'impulsion a été donnée par une main puissante parce qu'elle était bénie. Cette impulsion ne s'arrêtera plus. Frère Jourdain de Saxe, le second maître de l'ordre, distribua de sa main l'habit à plus de mille hommes qu'il avait gagnés à la cause de saint Dominique. Ce fait seul parle plus haut que l'éloquence même. Dès 1228, sept ans après la mort du fondateur, dans un chapitre général qui fut tenu à Paris, on créa quatre nouvelles provinces : celles de Grèce, de Pologne, de Danemark, furent les trois premières. La terre sainte

reçut cinq couvents qui composèrent la quatrième province ajoutée à l'œuvre du fondateur. Frère Jourdain de Saxe gouvernait douze provinces, et ses successeurs en portèrent le nombre jusqu'au chiffre de quarante-cinq. Bientôt on ne compta plus les couvents. Chaque année les multipliait. Longtemps saint Dominique avait été seul; un siècle après, c'était tout un peuple; trois siècles après, c'était une multitude de peuples qui se rangeaient sous sa loi. Chaque province dominicaine était comme une nation à part, ayant sa langue particulière, ne possédant en commun que l'héritage de Dominique, la parole, la pauvreté et la croix.

Si nous voulions, si nous pouvions être complet dans cette monographie d'un ordre aussi populeux et aussi étendu, nous aurions à faire l'énumération de toutes les institutions religieuses qu'a inspirées de près ou de loin l'esprit de saint Dominique, et qui sont comme autant de ramifications nourries de la même séve, élancées du même tronc. Nous ne pouvons y songer; ce serait vouloir nous perdre dans l'infini. Il faudrait tracer le tableau de ces innombrables *congrégations*, qui n'étaient que des modifications de détail introduites dans la règle fondamentale : la *congrégation de Toscane*, celle *de Hollande*, la *congrégation Occitaine*, etc., etc. Il faudrait ensuite esquisser l'histoire du *second ordre* de saint Dominique, ou des religieuses domini-

caines, appelées quelquefois *prêcheresses*. Nous savons quelle fut l'origine de ce second ordre. Nous nous rappelons la sollicitude avec laquelle saint Dominique, prenant en pitié les tentations des familles nobles et pauvres du Languedoc, ouvrit à leurs filles un pieux asile à Notre-Dame de Prouille. Ce monastère se souvint toujours de son origine. Fondé pour des jeunes filles nobles, il ne s'ouvrit longtemps aux vierges chrétiennes que sur les preuves authentiques de leur état nobiliaire. Au XVII[e] siècle, la nomination de la supérieure passa au roi de France, et plusieurs princesses du sang royal obtinrent le gouvernement de cette maison aristocratique, qui avait fondé, tant en France qu'en Espagne, dix ou douze colonies. Les religieuses romaines, rassemblées à Saint-Sixte par les soins de saint Dominique, appartiennent également au second ordre. Enfin, pour être complet, il faudrait raconter et l'origine et l'histoire de cette branche laïque de la famille dominicaine, que les chroniques appellent de plusieurs noms indifféremment : soit l'*ordre de la milice de Jésus-Christ*, soit l'*ordre de la Pénitence*, soit enfin le *tiers ordre de Saint-Dominique*. Le but de cette institution mixte était d'appliquer même à la vie laïque quelques-unes des règles de l'ordre, de rendre ainsi la pénitence plus facile même au milieu du monde, en soumettant la liberté mondaine

à quelques préceptes spéciaux, et de constituer au sein de la société une société particulière, vouée à l'œuvre du salut sous la direction des prêcheurs. Cette association flottante de prière et de pénitence donnait à l'ordre une influence sans mesure, et lui préparait des recrues assurées dans tous les rangs de la population. Le tiers ordre était comme le vestibule du temple. Les femmes surtout se firent remarquer par leur zèle, et quelques-unes par leur sainteté. On sait la miraculeuse histoire de sainte Catherine de Sienne, cette âme de feu qui embrassait le monde entier dans les élans de sa charité, et dont on a pu dire que ses écrits sont une véritable théologie de l'amour.

Voilà le plan immense que nous aurions à suivre, s'il pouvait entrer dans notre pensée de présenter la monographie complète de l'ordre. Nous nous bornerons à esquisser l'histoire des dominicains, en insistant sur les plus grands noms. Mais avant tout, et pour ne plus y revenir, nous allons montrer par un seul fait combien cette merveilleuse propagation de l'ordre avait frappé l'imagination des contemporains. L'ordre a eu sa légende, son épopée romanesque. Un livre étrange, qui parut en Espagne vers le commencement du XVII[e] siècle, nous présente cette légende avec des traits d'une incroyable naïveté, dont il sera bon de noter quelques-uns en passant, pour faire voir,

dans la crédulité d'une époque, l'idée que l'on se faisait de la puissance et de l'étendue presque surnaturelle de l'ordre. Nous voulons parler d'une prétendue histoire de l'ordre de Saint-Dominique en Éthiopie, publiée vers l'an 1611 par le P. Louis d'Urreta. Il y est dit que les dominicains ont en Éthiopie plusieurs couvents, dont les principaux sont ceux de *Plurimanos* et d'*Alleluia;* que dans le premier il y a toujours neuf mille religieux et plus de trois mille ouvriers et serviteurs, et dans celui d'*Alleluia*, sept mille religieux; que le couvent de *Plurimanos* a quatre lieues de circuit; qu'il contient quatre-vingts dortoirs, que chaque dortoir a une grande cour, un cloître, une bibliothèque, une sacristie et une église particulière, où tous les religieux de ce dortoir disent l'office divin pendant la semaine; mais que tous les dortoirs sont disposés de telle sorte qu'un des bouts répond de plain-pied à la grande église, où les religieux se réunissent le dimanche pour chanter l'office en commun, et que l'autre bout répond au réfectoire, qui a deux milles de longueur, et où tous les religieux mangent ensemble tous les jours. Nous n'ajouterons rien à ce tableau gigantesque, pas même la description des couvents d'*Alleluia* et de *Beningali*, non plus que l'histoire quasi-mythologique des fondateurs de ces monastères, *Saint-Thècle-Aymanot*, *Saint-Thècle-Avaret*, *Sainte-Imate*, etc.

Nous avons cité cet exemple pour faire voir à quel point l'imagination populaire était frappée de ce prodigieux accroissement de l'ordre. De pareils récits ne sont jamais que l'exagération plus ou moins pittoresque de la vérité. Les légendes sont le privilége des grands hommes et des grandes choses.

Nous avons cependant mieux que des légendes à donner en l'honneur de cette puissante institution. Elle a eu une large part dans le développement de l'esprit humain, surtout jusqu'au XVI[e] siècle; et, dans toutes les grandes questions qui ont agité le monde pendant trois siècles, nous retrouvons son influence, sa trace, son nom. Mais on ne doit pas attendre de nous une statistique fastidieuse des maîtres qui se succédèrent à la tête de l'ordre, non plus que des chapitres généraux qui vinrent, à certains intervalles, régler les grandes affaires de l'institut, ou discuter quelques détails de la législation. Ce serait là une œuvre ingrate à faire, maussade à lire. Nous ne prendrons que la fleur de notre sujet; parmi tous ces noms, qui sont également le patrimoine de l'ordre, nous choisirons ceux qui se sont immortalisés par de grandes vertus, ou par d'impérissables écrits, ou par les actes d'une politique supérieure, quand la fortune les a tirés de l'ombre du cloître pour les produire dans la pleine lumière de l'histoire. C'est là, à ce

qu'il nous semble, un plan bien autrement fécond, et qui nous permet, en négligeant les détails secondaires, de porter notre attention sur les grands traits dont se compose la physionomie multiple de cet ordre, à la fois si puissant dans la science, dans la chaire et dans le gouvernement de l'Église.

Nous avons vu que saint Dominique avait proposé deux grands objets à son institut, l'apostolat et la science, ne séparant pas l'un de l'autre, mais les soutenant l'un par l'autre, donnant à la prédication un fondement solide dans l'étude, puisant les inspirations de l'éloquence aux sources sacrées de la théologie, et ravissant la science à l'ombre des écoles pour la populariser par la parole, au grand jour de la chaire. L'institut répondit merveilleusement à cette double espérance, et l'ordre compte avec orgueil, parmi ses enfants, les apôtres les plus zélés et les plus grands docteurs de l'Église. Sa fécondité fut intarissable en lumières, en vertu, en dévouement. Vers les dernières années de la vie de saint Dominique, un objet nouveau vint comme de lui-même se proposer aux saintes ambitions de l'ordre naissant. Je veux parler de la politique ecclésiastique et du gouvernement pontifical, dont l'ordre devait être, pendant plusieurs siècles, l'auxiliaire dévoué et le conseiller intime, quand il n'en était pas le représentant direct sur le trône de saint Pierre.

Ce rôle nouveau fut comme pressenti par Dominique, lorsqu'il fut institué maître du sacré palais, dignité qui, théologique dans son origine, ne tarda pas à devenir politique. Le maître du sacré palais était le théologien du pape. A une époque où tous les événements politiques se réduisaient pour l'Église à des questions de droit canonique et à des cas de conscience, il était facile de prévoir que le théologien du pape serait bientôt le confident de son pouvoir, et souvent l'arbitre des grandes questions qui partageaient la chrétienté. Science, apostolat, politique de l'Église, c'est là une division toute naturelle et qui nous amène à étudier avec quelque attention les plus grandes figures, les plus grands caractères, les plus grands génies de l'ordre, saint Thomas, par exemple, Las Casas, saint Pie V.

Un des priviléges les plus précieux que la papauté avait conférés à saint Dominique et à son ordre, c'était incontestablement le droit d'enseigner. Le moyen le plus sûr alors d'acquérir la considération, si nécessaire à un ordre naissant, c'était la science, et le moyen le plus infaillible de faire à l'ordre un nom dans la science, c'était de prendre place dans les universités. Mais, s'il y avait au XIIIe siècle une foule d'universités dans l'Europe chrétienne, il n'y en avait qu'une qui méritât et qui portât dignement le nom de *l'Université* par

excellence, c'était celle de Paris, rendez-vous scientifique de toutes les nations. Une célébrité n'était reconnue, une autorité légitimée dans la science, qu'à la condition d'avoir pris pour ainsi dire ses lettres de noblesse à l'école du parvis Notre-Dame, à l'Académie. C'était là qu'avaient passé les plus grands noms de la scolastique, Guillaume de Champeaux, Abailard, et la tradition vivante de ces grands enseignements maintenait parmi les maîtres et les écoliers une sorte de fierté de cœur et je ne sais quelle aristocratie d'intelligence, très-favorables au progrès de la science. Cette suprématie intellectuelle était reconnue par toutes les nations. Il se tenait à l'Académie un tournoi perpétuel en l'honneur d'Aristote. La lice était ouverte à tous, et il fallait y descendre pour conquérir ce grade de docteur, objet de toutes les ambitions scolastiques. N'oublions pas que, de la fin du XIIIe au commencement du XIVe siècle, on vit se succéder à l'Université, à titre de maîtres ou à titre d'écoliers, des hommes comme Albert le Grand, comme saint Thomas, comme l'Anglais Roger Bacon, ce génie prématuré de la physique, Brunetto Latini, le maître de Dante, Dante lui-même, qui vint, en 1304, soutenir sa thèse fameuse, *de quolibet* (sur tout ce qu'on voudra), contre quatorze champions, qu'il terrassa l'un après l'autre à grands coups d'arguments et de

syllogismes. Il fallait, pour faire figure dans le monde savant, avoir affronté les chances de la terrible arène ouverte à tout venant.

Depuis le XIe siècle, l'université de Paris régnait en souveraine sur les intelligences. On comprend quel désir passionné devait pousser les dominicains à tenter les abords de cette citadelle de la scolastique. Ce n'était pas chose facile que d'y conquérir une place. L'Université faisait de bonne grâce les honneurs de son hospitalité scientifique à tous les savants étrangers; mais elle entendait garder ses chaires et se recruter à son gré, sans assujettir son enseignement à aucune autre discipline qu'à celle de sa tradition, ni à aucune autorité qu'à celle du roi de France, ou, en dernier recours, à celle du saint-père. Son indépendance était un de ses plus précieux droits, et l'Université ne craignait rien tant que de l'aliéner au profit d'un de ces ordres réguliers dont l'obéissance est le premier précepte, et qui ne font qu'un seul corps mû par la même volonté.

Les dominicains étaient depuis près de douze ans établis à Paris, où on les appelait aussi *Jacobins,* du nom du cloître Saint-Jacques qui leur servait d'asile, lorsqu'en 1228 une occasion imprévue s'offrit à eux d'arriver à une de ces chaires qu'ils convoitaient avec tant d'ardeur. Ce fut pendant une suspension des exercices de l'Université, qui

s'était retirée partie à Reims, partie à Angers, à la suite de quelques différends avec la reine Blanche, que les dominicains, mettant à profit la retraite momentanée des maîtres séculiers, se firent donner une chaire par l'évêque et le chancelier. Les différends se terminèrent, mais les dominicains gardèrent la chaire, et parvinrent même, en 1230, à en élever une seconde, malgré l'opposition formelle des syndics de l'Académie, et en dépit des décrets libellés contre eux par le corps de l'université séculière. Les frères Rolland et Jean de Saint-Gilles furent les premiers titulaires de ces deux chaires, ainsi enlevées d'assaut et presque à la pointe de l'épée. Mais l'Université tenait bon pour ses priviléges, et une lutte acharnée commença, où il se fit grande dépense de gros mots et de gros livres. Les discussions étaient vives au moyen âge, et l'on ne connaissait pas cet art tout moderne de garder dans les querelles les plus violentes les dehors de la politesse, et de poignarder son ennemi en le couronnant de fleurs. Guillaume de Saint-Amour, recteur de l'Université, fut l'athlète infatigable de l'Académie contre les mendiants dans cette lutte qui ne dura pas moins de quarante ans. Son nom est resté comme celui d'un irréconciliable ennemi des dominicains et d'un défenseur acharné des priviléges de l'Université.

Nous avons dit qu'au XIIIe siècle les discussions se modéraient, difficilement et que les arguments commençaient ou finissaient souvent par des injures. Guillaume ne se lassait pas dans ses sermons ou dans ses cours de dénoncer au mépris public ces *pseudo-prêcheurs*, hypocrites, envahisseurs des maisons, désœuvrés, curieux, coureurs, perturbateurs de la hiérarchie ecclésiastique. Les dominicains se défendirent, et accusèrent à leur tour. Ils inculpèrent Guillaume pour avoir écrit et distribué, disaient-ils, un ouvrage contre le souverain pontife. Le pape, en 1255, donna trois bulles très-favorables aux Frères prêcheurs, et, par la volonté expresse de saint Louis, cette querelle dut se terminer par un compromis qui prononça la séparation de l'enseignement de l'Université et de l'enseignement des dominicains, tout en assurant à perpétuité deux chaires doctorales à l'ordre. Il en fut de ce compromis comme de toutes les transactions imposées par l'autorité. Un an après, la querelle se réveillait plus vive que jamais à l'occasion du livre célèbre de Guillaume *De periculis novissimorum temporum*. Ce livre fut l'occasion d'une sorte de guerre de religion, où il ne resta heureusement, en fait de morts et de blessés, sur le champ de bataille, qu'un nombre incalculable de livres, de mémoires, de discours, de sermons, de satires et de pam-

phlets, curieux monuments d'une époque où il n'y avait pas de petites questions, et où les priviléges d'une école s'élevaient tout de suite à la hauteur d'une affaire d'État.

Guillaume de Saint-Amour eut évidemment le tort de l'agression violente; mais disons aussi, pour l'excuser, qu'il était recteur de l'Université, qu'il était le représentant de ses droits, le défenseur naturel de ses intérêts; que l'introduction furtive (au moins dans la forme) des dominicains avait été un affront et comme un défi au corps entier; et que, la querelle une fois engagée, il y eut de part et d'autre de si graves accusations que le différend devenait pour les deux partis une question presque capitale. Toute discussion au moyen âge aboutissait invariablement à une inculpation réciproque d'hérésie.

Guillaume succomba. Il avait affaire à forte partie, et d'ailleurs la violence de ses accusations contre les frères mendiants ôtait beaucoup de crédit à sa parole. La discussion s'était singulièrement élargie. Les franciscains, qui avaient à leur tour obtenu une chaire pour leur grand théologien Alexandre de Halès, se trouvaient compris dans les colères de l'Université envahie. Les deux ordres avaient pour eux la violence même de leur adversaire, la supériorité de leurs apologistes, la faveur et la confiance de la cour de

Rome. Ils triomphèrent non-seulement par la force et l'éclat de la double apologie que présentèrent simultanément saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, mais aussi par la sentence définitive que le pape Alexandre IV rendit contre Guillaume, lui enjoignant l'exil sous peine d'anathème, et lui interdisant la faculté d'enseigner aussi bien que de prêcher, *même devant une seule personne*.

L'opposition est de tous les temps et de tous les lieux. Même à cette époque reculée du moyen âge, il se trouvait des esprits forts, des libres penseurs pour défendre Guillaume après sa condamnation, et voir en lui le martyr du bon droit, et le soldat vaincu pour la bonne cause. Son livre eut un succès inouï; il fut traduit en français pour être plus facilement répandu dans le peuple; il fut même mis en rimes; des rhythmes et des chants satiriques firent explosion de toutes parts contre les religieux, et l'on trouve à cette date une sentence curieuse qui excommunie et prive de sa charge Guillot, bedeau des écoliers de la nation de Picardie, « pour avoir eu la présomption, le dimanche des Rameaux, pendant un sermon de frère Thomas d'Aquin, d'annoncer à haute voix un livre composé contre ceux de son ordre. » C'était là vraiment une émeute universitaire, et qui ne succomba que sous les anathèmes. En 1260, après la mort d'Alexandre IV, le retour de Guil-

laume de Saint-Amour à Paris fut un triomphe, et le naïf latin de du Boulay, dans son *Histoire de l'Université*, nous dépeint les graves professeurs de l'Académie se livrant aux plus folles réjouissances pour fêter l'arrivée du proscrit. C'est là l'histoire de plus d'une condamnation. Guillaume y gagna certainement en importance et en célébrité. Que d'hommes qui n'ont dû leur nom qu'à la cause qu'ils ont défendue, même quand cette cause a succombé !

Nous avons raconté avec quelques détails cette longue querelle, parce que ce fut, pour ainsi dire, la première épreuve publique des forces de l'institut naissant. Cette épreuve fut décisive. Non-seulement l'ordre prouvait son existence, mais sa force, sa vitalité, son pouvoir. Ils étaient d'hier, et ils prévalaient contre cette vieille et illustre université qui, à plusieurs reprises, avait forcé les rois de France à compter avec elle et à respecter ses droits, bien que ces droits fussent souvent des abus. Guillaume n'était par lui-même qu'un caractère obstiné et un esprit violent; mais il avait derrière lui l'école de Paris et une notable partie du clergé de France, issue de cette école, le clergé des provinces de Sens et de Reims tout entier, un grand nombre d'évêques à l'instigation desquels il avait écrit son livre, et enfin cette vive et pétulante jeunesse, ennemie jurée des invasions ou des

usurpations, et qui parvint plusieurs fois à intéresser le peuple de Paris dans la querelle, en l'ameutant par des chansons et des satires contre ces *pseudo-pauvres* et ces *pseudo-prêcheurs*. De tant d'ennemis puissants, cet ordre, tout nouveau dans le monde, triompha. Il garda ses deux chaires furtivement conquises, mais vaillamment défendues; et quand la poussière du combat fut dissipée, quand les années eurent adouci les colères, quand une autre génération eut passé par là, on vit clair dans les résultats de la bataille: l'Université n'avait perdu dans la mêlée que son recteur, ce qui se retrouve toujours, et l'ordre des dominicains était établi au cœur même de la science, dans cette fameuse école où l'éclat de son enseignement l'eut bientôt naturalisé.

IX.

Suite des destinées de l'ordre des Frères prêcheurs dans la science. — Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin. — Les thomistes et les scottistes.

L'année même où saint Dominique abandonnait à la Providence le gouvernement de son ordre et se reposait dans la paix du Seigneur, un jeune comte de Souabe, de la puissante famille de Bollstat, recevait des mains de Jourdain le scapulaire qui l'inféodait à l'ordre, et se consacrait à le servir de toutes les forces de sa charité qui était ardente, de son intelligence dont l'étendue était incomparable, et de sa science qui tenait du prodige. Il semblait qu'il entrât dans le dessein de Dieu de protéger tout spécialement l'institut naissant, en réparant avec éclat ses pertes. Au moment où Dominique prenait son essor vers le ciel, Albert le Grand, poussé par une inspiration supérieure, irrésistible, entrait dans l'ordre. Il n'y eut pas d'interrègne entre saint Dominique et saint Thomas. La gloire de l'ordre ne subit pas d'éclipse.

Il faut faire deux parts dans la vie comme dans la renommée d'Albert, la part de la légende et celle de l'histoire. Il y a peu de docteurs du moyen âge sur qui la fantaisie de l'imagination se soit plus librement exercée. Les chroniques nous ont laissé sur son compte des récits étranges, où Albert le Grand fait au milieu du XIII[e] siècle la figure de Faust, exerçant sur la nature un pouvoir magique, domptant les éléments, soumettant la matière aux plus étranges caprices, souverain tout-puissant d'un monde surnaturel qui se meut autour de lui avec ses enchantements, ses mystères, ses charmes. C'est à cette partie mythologique de son histoire qu'il faut rapporter ce banquet magique offert à l'empereur Guillaume de Hollande, au milieu du mois de janvier, et où l'on vit tout à coup l'hiver s'orner de fleurs et de fruits. C'est à ces mêmes chroniqueurs apocryphes qu'il faut laisser la tête parlante, qui avait coûté trente années de travail au maître, et que saint Thomas, étourdi de son bavardage, brisa à coups de bâton, punissant ainsi l'industrie magique dans ses criminels effets, parodie de la création. Nous ne discuterons pas de pareilles fables; mais tenons pour assuré que ces légendes, fidèle copie des idées du temps, révèlent une supériorité incontestable, partout où elles apparaissent, dans tous les hommes qu'elles honorent de leur poésie fantastique. Qui

ne sait que la science passait alors pour de la magie, et que le génie était presque toujours suspect de connivence avec l'enfer? Dans les siècles d'ignorance, pas plus que dans les âges civilisés, on n'est grand homme impunément : il faut payer sa rançon à la barbarie, comme il la faut payer à l'envie.

Revenons aux faits positifs de l'histoire. Albert, après son entrée en religion, fut appelé par ses supérieurs à professer la théologie. Il l'enseigna tour à tour avec un prodigieux succès à Hildesheim, à Fribourg, à Ratisbonne, à Strasbourg, à Cologne enfin; partout où il allait, une réputation immense le suivait. Ce fut à Cologne que les dominicains lui amenèrent le jeune Thomas, *le grand bœuf de Sicile qui devait remplir un jour la terre de ses mugissements*. On sait cette anecdote célèbre qui nous représente Thomas d'Aquin assis silencieusement aux leçons d'Albert, dans une sorte d'immobilité que ses condisciples traitaient d'idiotisme, et qui n'était que la puissante concentration de l'âme en elle-même, jusqu'au jour où une question inattendue d'Albert le tira de ce silence impassible, et produisit aux yeux du maître et des écoliers, également étonnés, une vigueur de réflexion, une profondeur d'étude, une pénétration d'intelligence, révélation soudaine du génie ignoré. En 1248, Albert fut appelé à Paris, où

Thomas d'Aquin le suivit. Le même succès accueillit Albert dans l'illustre capitale de la scolastique. De vagues traditions laissent supposer que le souvenir de l'enseignement d'Albert a été fixé par la reconnaissance des contemporains dans le nom même de la place Maubert, qui serait une contraction de *maître Albert*. En 1249, nous retrouvons au delà du Rhin le célèbre professeur, que ses confrères élèvent, en 1254, à la dignité de provincial d'Allemagne. Sa gloire était alors à son apogée; son nom était une autorité, un pouvoir dans l'Église. Le pape l'envoie en Pologne, comme le représentant de la civilisation chrétienne, pour y abolir des coutumes barbares, celles de tuer les enfants difformes et les vieillards invalides. En 1255, nous le retrouvons à Rome, appelé par Alexandre IV pour soutenir la cause des mendiants contre les docteurs séculiers de l'université de Paris. Nommé presque de force, en 1260, au siége épiscopal de Ratisbonne, il abdique au bout de deux ans, et rentre, simple frère, mais suivi de sa gloire, dans son couvent de Cologne, qu'il ne quitte plus. Quelque temps avant sa mort, un jour qu'il débitait une leçon sur les matières les plus élevées de la théologie, au milieu d'un immense concours d'écoliers, la mémoire lui fit subitement défaut, et son intelligence paralysée ne put réparer la perte de ses souvenirs. Il comprit que c'était un

avertissement du ciel, et qu'il devait renoncer dès lors aux études et aux exercices intellectuels, pour n'avoir plus à penser qu'à son salut. Il mourut le 5 novembre 1280, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, après une vie remplie des plus grands travaux. Ses ouvrages forment vingt et un volumes in-folio, publiés à Lyon, en 1651, par le frère Jammy, et cette édition déjà immense n'a pas compris plus de cent mémoires ou écrits divers, dont il nous reste les titres et les sujets. Albert le Grand a été vraiment l'encyclopédie vivante du XIIIe siècle. Sans doute, dans cette multitude d'écrits qui lui sont attribués, beaucoup sont apocryphes. Dans ces temps reculés, la critique était impossible; mais de tous ses livres authentiques il reste encore un assez grand nombre pour défrayer plusieurs vies d'écrivains.

Nous n'avons pas le loisir d'étudier de près les titres de cette grande renommée. Le jugement des contemporains sur Albert se résume dans cet apophthegme : *Magnus in magia*, *major in philosophia*, *maximus in theologia*. « Il fut grand dans la magie, plus grand dans la philosophie, très-grand dans la théologie. » Si l'éloge est excessif, il n'en est pas moins précieux, parce qu'il offre une division toute naturelle des œuvres d'Albert le Grand.

Sans vouloir faire d'Albert le Grand ce que son

siècle en a fait, un nécromant, sans vouloir lui imputer tous ces ouvrages qui ont circulé sous son nom pendant le moyen âge, les livres *De secretis naturæ*, *De alchymia*, *De lapide philosophico*, il reste dans ses ouvrages authentiques assez d'articles sur la physique et la chimie telle qu'on l'entendait alors, pour expliquer cette tradition qui veut mettre Albert à la tête de la philosophie hermétique du moyen âge. A cette époque, où le but des sciences physiques n'était pas plus déterminé que leur méthode, l'esprit qui étudiait les propriétés de la matière était livré sans défense à tous les prestiges et à toutes les illusions, et l'étude de la nature confinait aux sciences occultes. On ne voyait le monde qu'à travers le prisme de l'enthousiasme. Albert n'échappa pas plus que ses contemporains à la fascination que la nature, observée au hasard, exerce irrésistiblement sur les imaginations vives. C'était le tort de l'époque plus encore que la faute des hommes. La foi au merveilleux a partout précédé la science. Disons toutefois qu'Albert le Grand apporta dans l'étude du monde physique un goût et une ardeur qui ne sont pas restés stériles. Il n'a pas inventé la poudre à canon, comme des biographes trop zélés l'ont prétendu; mais il a exposé une minéralogie et une zoologie universelles qui attestent, à défaut d'exactitude,

une science d'une prodigieuse étendue. Si les sciences physiques confinent à la magie, dans ce XIIIe siècle encore si barbare, il faut bien reconnaître qu'Albert réalise ce singulier éloge, *magnus in magia.*

Fut-il *major in philosophia*, plus grand encore en philosophie? Il n'en faut pas douter. Albert a été le premier grand commentateur d'Aristote dans l'Europe chrétienne, si l'on en excepte Boèce, qui appartient aux derniers jours de la civilisation romaine. On ne sera pas étonné de cet éloge, si l'on compte les traités d'Albert le Grand sur la logique et la métaphysique d'Aristote, qui atteignent le chiffre énorme de *cent quatre-vingt-neuf.* Chose étrange! Le commentateur lisait Aristote dans une traduction latine; il ne savait ni le grec ni les langues orientales. Il ne connaissait Théophraste et Denys l'Aréopagite, Avicenne et Averroès, que par des versions nécessairement imparfaites. Ce qu'il faut louer dans Albert, c'est donc moins l'exactitude que l'étendue de l'érudition, moins l'originalité de la pensée qui construit un système, que la science prodigieuse, mais confuse, qui les expose tous. L'influence d'Albert le Grand n'en fut pas moins considérable; il osa couvrir de l'autorité de son nom le nom abhorré du grand philosophe arabe, Averroès: il renouvela le péripatétisme en l'éclairant à la

lumière des commentaires orientaux; ajoutons que, tout en proclamant hautement la suprématie et les droits de la théologie, il réserve à la philosophie une place à part, et reconnaît au libre travail de la pensée le droit de s'élever à la vérité.

Un mot seulement sur le théologien. L'éloge des contemporains est ici suspect d'exagération : *maximus in theologia*. Très-grand sans doute par l'étendue des œuvres : mais la prolixité, la fausse subtilité, l'abus exagéré des distinctions, des citations, des discussions, tout cela fait de sa théologie comme un océan sans fond et sans rive où se noient quelques qualités réelles, une méditation parfois profonde, une curiosité laborieuse qui recherchait tous les sens possibles des mots du texte sacré, une finesse de détails et une incontestable vigueur d'ensemble. Voilà pour ses commentaires sur la Bible et sur les quatre livres des Sentences de Pierre Lombard. Nous aurions à parler de ses deux *Sommes*, sa *Somme théologique* et sa *Somme sur les Créatures*. Mais ce nom appelle naturellement celui de saint Thomas, qui fut encore la meilleure œuvre théologique d'Albert le Grand.

Saint Thomas d'Aquin surpasse Albert le Grand de toute la supériorité que la science organisée et le génie original auront toujours sur l'érudition

confuse, quoique immense, et sur la facilité, même prodigieuse, des intelligences qui possèdent tout ce qu'on peut savoir, sans rien ajouter de nouveau au trésor des connaissances. Saint Thomas sait autant qu'Albert, mais il sait mieux; il garde sa personnalité dans la science, et élève le niveau de l'esprit humain. Albert le Grand plie sous le faix. L'étendue des connaissances éteint en lui l'originalité. Il maintient le niveau, il ne l'élève pas. Saint Thomas mérite donc plus encore qu'Albert ce titre de Grand que lui décerna son siècle. Ou plutôt tout est dans l'ordre: les hommes ont donné à Albert ce qu'ils peuvent donner, la grandeur humaine; Thomas d'Aquin a reçu du ciel ce que les hommes ne donnent pas, la sainteté et l'autorité. Sa parole vaut un concile; ses miracles, ce sont ses livres.

Thomas naquit vers l'année 1227 au pays de Naples, au château de la Roche-Sèche, d'une famille princière : son père, comte d'Aquino, était le propre neveu de l'empereur Frédéric Barberousse; sa mère descendait des princes normands conquérants des Deux-Siciles. Nous rencontrons dans sa biographie moins de légendes et de fables que dans celle d'Albert le Grand : sa sainteté a été une sauvegarde contre l'imagination des chroniqueurs. Élevé à l'abbaye du Mont-Cassin, il alla, à l'âge de treize ans, suivre à Naples les

leçons publiques des Prêcheurs, qui ne tardèrent pas à s'attacher leur élève. A seize ans, il prenait l'habit et partait pour Rome. Nous ne raconterons pas les scènes attendrissantes et dramatiques qui remplirent cette époque de sa vie ; les larmes et les supplications de sa mère, la colère de sa famille, son enlèvement par ses deux frères aînés qui commandaient en Toscane des troupes impériales, la tentative de ses deux jeunes sœurs qui mirent tout en œuvre pour lui persuader de rentrer dans le monde, et à qui le jeune novice sut persuader d'en sortir; enfin la rigueur et les violences de ses frères, qui, désespérant de le ramener, voulurent tantôt le contraindre par les mauvais traitements, tantôt le séduire en lui amenant une courtisane. Le saint jeune homme la chassa de sa chambre en s'armant d'un tison enflammé. Sa vocation parut invincible, et sa famille céda à la force de l'inspiration divine: rendu aux Frères prêcheurs de Naples, il prononça ses vœux avant la fin de l'année 1244. Conduit par son supérieur à Cologne, où il entendit les leçons d'Albert le Grand, il suivit son maître à Paris, et l'école de Saint-Jacques dut au maître et au disciple, jusqu'en 1248, son nouvel éclat. Après un séjour de quatre années à Cologne, nous le retrouvons à Paris, prenant part, mais avec une noble modération, à la querelle de son ordre avec

l'Université, inspirant déjà la plus haute idée de ses talents et de sa science par ses leçons, ses prédications, ses ouvrages. Malgré la vive résistance et l'opposition peu libérale des professeurs séculiers de l'Université, il y prend avec éclat les grades de bachelier, de licencié, de docteur. Il entre de plain-pied dans la gloire. Une fois docteur, l'Université ne vit plus en lui qu'un grand théologien et un maître illustre. Elle s'en rapporta à sa décision sur la question si controversée *des accidents eucharistiques*. La France et le roi s'enorgueillirent d'un hôte à la fois si modeste et si grand. Saint Louis le reçoit à sa table, et un jour que Thomas, pris d'une soudaine inspiration, et oubliant le lieu où il se trouvait, s'était écrié en frappant sur la table : *J'ai contre les manichéens l'argument décisif !* saint Louis avec une royale simplicité, loin de s'émouvoir de l'incartade, fait appeler un secrétaire et écrire l'argument, de peur que le souvenir ne s'en perde. Après neuf ans passés en Italie auprès des papes Urbain IV et Clément IV, qui le consultent comme un oracle, nous le retrouvons en 1269 à Paris, où il eut, dit-on, de fréquents entretiens avec saint Louis, alors occupé des préparatifs de sa seconde croisade. De retour en Italie où il professe pendant trois ans, il part une dernière fois de Naples pour se rendre au concile de Lyon, et meurt en

route, le 7 mars 1274, à l'âge de quarante-huit ans, chez les Cisterciens de Fossa Nuova, près de Terracine, laissant la réputation que la postérité a ratifiée du plus grand théologien de l'Église d'Occident, et du plus grand philosophe que le christianisme ait produit depuis saint Augustin.

Il n'entre pas dans notre plan d'exposer tous les droits de saint Thomas à cette gloire incomparable. Nous ne pouvons qu'indiquer sommairement les traits principaux de ce génie à la fois si catholique et si original. Nous n'avons pas saint Thomas tout entier; nous n'avons que ses écrits. Le grand professeur nous manque; mais sa méthode d'enseignement et de discussion nous a été conservée en partie au moins par ses premiers biographes. Rien de plus simple, et en même temps de plus fort. Fallait-il expliquer les *Sentences* de Pierre Lombard ou les *Catégories* d'Aristote? il renouvelait ces sujets, si rebattus dans les écoles, par la précision supérieure, par la clarté puissante, par l'ordre lumineux; il avait plus souci d'avoir raison que d'étaler des textes. Cependant, au besoin, l'appui des citations ne lui manque pas; elles viennent à point pour montrer que, si son érudition est discrète, c'est par bon goût, non par pénurie. Son exposition n'est pas diffuse comme celle d'Albert le Grand, verbeuse et déclamatoire comme celle d'Alexandre de Halès : elle a un but

nettement marqué, tout y converge. S'agit-il d'une discussion, d'une argumentation? Qui pourra comme lui manier le syllogisme? qui pourra comme lui poser le dilemme *triomphant*, ou réfuter le dilemme *subtil*? qui développera comme lui l'*épichérème* avec ses preuves fortement enchaînées? Une question épineuse l'arrête en chemin : il la décompose; il attend les solutions diverses, il les provoque, il les réfute successivement, il les épuise toutes jusqu'à çe que son adversaire éperdu se réfugie de guerre lasse dans la dernière solution qui reste, et qui est celle où saint Thomas l'attend de pied ferme, impassible comme la raison, simple comme le bon sens, ferme comme le bon droit. C'est la méthode de la scolastique portée à sa perfection.

Voilà le professeur. Mais le philosophe, quelle est sa doctrine? Le théologien, où est son originalité? C'est à soixante ouvrages bien authentiques qu'il faut demander la réponse : c'est à ses commentaires sur Aristote, et à ses traités divers sur des sujets de philosophie; c'est à ses commentaires sur la Bible et sur les quatre livres des *Sentences*, c'est à ses traités particuliers sur différents points de théologie scolastique; c'est à la *Somme contre les gentils* et autres livres de controverse catholique; c'est enfin et surtout à *la grande Somme*, qui, seule, équivaut à un cinquième de ses œuvres. Ramenons

à quelques points essentiels la métaphysique et la théologie de saint Thomas.

Nous unissons à dessein ces deux mots. Si elles se séparent parfois dans leurs applications, si elles se distinguent dans leur méthode de démonstration, la métaphysique et la théologie se réunissent à l'origine dans un principe commun : Dieu. Pour saint Thomas, comme deux siècles avant pour saint Anselme, il peut y avoir désaccord accidentel, il n'y a pas divorce radical entre la raison, d'où sort la philosophie, et la révélation, source de la foi. Dieu est à l'origine de la raison, comme il est à l'origine de la révélation. Nous ne connaissons dans ce genre de démonstration rien de plus simple, de plus élevé et de plus ferme que les trois premiers livres de la *Somme contre les gentils* : la nature divine considérée dans ses attributs et ses perfections ; l'Être suprême considéré comme le type et la source de tout ce qui existe de beau et de bien dans les créatures ; la puissance agissante de Dieu, les œuvres qu'elle a produites dans le temps, et les preuves que chaque chose créée fournit aux chrétiens pour démontrer la vérité de leur religion ; les dernières fins du monde, la Providence, la vraie félicité des hommes, ce qui la leur fait perdre, ce qui les aide à l'acquérir ; tel est le plan large et fécond de ces trois premiers livres dans lesquels saint Thomas ne perd pas de vue

qu'il s'adresse à des païens. Il n'emploie pas contre eux l'autorité des saintes Écritures : c'est la raison qui s'adresse à la raison, c'est la raison qui trace aux gentils la route par où ils iront à la foi. Sur ce point, saint Thomas est très-explicite, et ce serait en vérité un mérite facile que la citation. Contentons-nous d'un texte décisif : « Ce que le maître, dit-il, met dans l'intelligence du disciple, contient la science du maître, à moins qu'il n'enseigne des mensonges, ce que l'on ne peut supposer de Dieu sans blasphème. Or la connaissance des principes naturels est mise en nous par Dieu même, Dieu étant l'auteur de notre nature. Ces principes naturels sont donc conformes à la sagesse divine. Tout ce donc qui sera contraire à ces principes sera en même temps contraire à la sagesse divine, et ne pourra venir de Dieu. » (*Somme contre les gentils*, livre I, chap. VII.) Qu'est-ce que le mystère? c'est une croyance que la révélation nous impose. On l'appelle mystère, non parce qu'il est contraire, mais parce qu'il est supérieur à la raison naturelle. On voit que saint Thomas n'est pas de ces théologiens excessifs qui demandent à la foi l'abdication de la raison, et qui ne croient pouvoir fonder la religion que sur le mépris des axiomes naturels. Il appartient à cette noble école des plus grands maîtres de la chaire et des plus grands docteurs de l'Église, qui, depuis saint Augustin jusqu'à

Bossuet, ont pensé que la raison bien conduite doit s'accorder avec la foi, et que la plus solide théologie n'est pas celle qui cherche un point d'appui chimérique dans les nuages. Le bras du levier est au ciel, ils le savent et ils s'en glorifient, mais le point d'appui pour soulever l'homme, ne le cherchez pas en dehors de la raison. Ceux qui ne pensent pas comme saint Thomas, ce sont des mystiques ; c'est l'école franciscaine et son illustre maître, saint Bonaventure.

Tels sont, selon saint Thomas, les vrais rapports de la philosophie et de la théologie : rapports de subordination, sans doute, non d'hostilité nécessaire ni d'opposition radicale. Exposerons-nous maintenant les innombrables problèmes que discute et que résout saint Thomas ? nous ne pouvons y songer. Contentons-nous de mettre en lumière quelques doctrines qui intéressent plus spécialement l'ordre des dominicains, celles par exemple qui suscitèrent au XIVe siècle la grande querelle des *thomistes* et des *scottistes*.

Il n'était pas permis au moyen âge d'être philosophe, sans prendre parti dans la question des *universaux*. Ou peupler un ciel idéal d'abstractions réalisées, ou ne plus voir dans la nature qu'une série d'objets isolés, sans lien, sans principes, sans ordre, telle était l'alternative. Saint Thomas ne tomba ni dans l'un ni dans l'autre excès. Comme

son maître Albert le Grand, mais avec beaucoup plus de vigueur, il suit une voie moyenne d'où il ne se laisse pas un seul instant détourner par les objections ni par les clameurs des deux partis également hostiles. Aux réalistes, saint Thomas montre sans peine qu'ils nient la personnalité des êtres en niant que tous les êtres aient leur propre essence; et comment alors distinguer l'essence des créatures et celle du créateur? Aux nominalistes, saint Thomas prouve que les genres et les espèces ne sont pas de purs mots, mais des concepts légitimes, fondés sur l'observation des choses naturelles. Il nie les essences universelles, mais il prouve la légitimité des universaux intellectuels. Il se déclare hautement pour le principe de l'individuation, tout en protestant contre le nominalisme aveugle de Roscelin. Position excellente que saint Thomas garde avec une force incomparable dans la logique, dans la métaphysique et dans la physique. Nous ne pouvons qu'effleurer une matière si étendue. Mais si nous voulions résumer d'un mot le caractère philosophique de saint Thomas, nous dirions que c'est le bon sens élevé à la hauteur du génie : un bon sens inflexible, plein de pénétration, et qui domine toutes les subtilités de l'école sans peine, sans effort, avec une aisance naturelle et pleine de grâce, s'il pouvait y avoir matière à un pareil éloge dans ces livres où la pensée traîne

après soi le pesant attirail de la syllogistique. Dans la théologie, nous retrouvons ce caractère éminent de saint Thomas d'Aquin, original à force de bon sens, hardi sans cesser jamais d'être rigoureusement orthodoxe, unissant ces deux grandes qualités, la vigueur de la pensée personnelle et la fidélité à la parole révélée, conciliant ainsi ces deux éléments qui ne semblent disparates qu'aux esprits superficiels, l'élément humain et l'élément divin, pour édifier, dans la *Somme*, le plus grandiose monument que le génie associé à la foi ait jamais tenté d'élever à Dieu. C'est le corps de théologie le plus complet, le plus parfait, le plus orthodoxe que l'Église ait produit. Qu'on songe que dans cette *Somme*, malheureusement inachevée, plus de dix mille questions tant de théologie dogmatique que de morale sont abordées, éclaircies, résolues, sans que les nombreux ennemis de la gloire de saint Thomas aient jamais pu démontrer la fausseté d'une seule solution. Ils l'ont essayé, mais l'Église n'a pas donné tort sur un seul point à l'*Ange de l'École*. Après cela, serait-on bienvenu, en face d'une pareille œuvre, à chercher querelle au grand docteur sur la forme toute scolastique et tout aride de sa pensée? sur la monotonie de ses divisions, sur la sécheresse de ses procédés? Querelle de rhéteurs! Que viendrait faire la pompe du discours ou l'éclat de l'imagination en si haute

matière? Il faut être comme Érasme un pur littérateur, pour songer seulement à reprocher à saint Thomas l'indigence de sa forme littéraire. En vérité, nous croyons que les pensées sublimes de saint Thomas ressortent davantage sous cette simplicité absolument nue de la phrase scolastique, qu'elles ne le feraient sous l'emphatique jargon des beaux diseurs et des poëtes du temps, véritable élégance de barbares.

Saint Thomas a rencontré, et même dans son siècle, des adversaires plus sérieux que ne le fut depuis Érasme. Nous ne voulons parler qu'en passant de la vive critique d'Étienne Tempier, évêque de Paris. On vit, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, le maître de saint Thomas, Albert le Grand, sortir de son couvent de Cologne pour défendre l'orthodoxie de son immortel disciple. La victoire fut aisée, mais il n'en fut pas de même dans la querelle soulevée par les franciscains : elle devait durer plusieurs siècles. On sait qu'elle commença avec Duns-Scott, le *docteur subtil*, et qu'elle rompit pour longtemps le bon accord des ordres mendiants. En philosophie, la querelle portait sur les *universaux* : Duns-Scott défendait le réalisme. En théologie, c'était la question de la grâce, les dominicains soutenant avec saint Thomas les principes rigoureux de saint Augustin, Scott et les franciscains cherchant des atténuations à ces principes,

et inclinant à un pélagianisme mitigé. Mais, il faut le dire, cette discussion paraît bien n'avoir été que le prétexte d'une rivalité peu chrétienne. Les frères mineurs ne pouvaient pardonner aux prêcheurs d'avoir eu un saint Thomas. Les religieux sont des hommes : faut-il s'en étonner? Dès lors il ne fut plus permis d'être impartial dans la question. Tout dominicain était thomiste, tout franciscain, scottiste. Que de passion dépensée dans un latin barbare! que de colères exprimées avec des solécismes! que d'injures lancées de part et d'autre sous forme de syllogismes! Dès lors aussi les frères mendiants oublièrent cette pieuse tradition du baiser de paix que saint Dominique avait donné à saint François d'Assise au pied des autels. La guerre fut sans pitié.

Mais qu'importe à la gloire de saint Thomas? Saint Thomas est resté le plus grand nom de la scolastique, un des plus grands noms de l'Église, celui qui relie par une chaîne d'airain le génie catholique de saint Augustin au génie catholique de Bossuet. Glorieux fils de saint Dominique, plus grand encore que son père, saint Thomas résume dans son génie toute la science du moyen âge, toute la doctrine de l'Église. Sa parole est l'oracle même de Dieu. Ainsi en jugeait Jean XXII, quand il disait que saint Thomas a plus éclairé l'Église que tous les docteurs ensemble, et qu'il a fait au-

tant de miracles qu'il a écrit d'articles. Ainsi en jugeait le concile de Trente, quand les Pères déposèrent sur la table du concile trois livres : l'*Écriture sainte*, les *décrets des papes* et la *Somme !* Depuis saint Dominique, l'institut était vraiment l'*ordre de l'éloquence.* Saint Thomas mérita à la grande famille le nom glorieux d'*ordre de la Vérité.* Illustre destinée de saint Dominique, qui avait toujours fui la gloire, et que la gloire catholique poursuivait ainsi dans sa postérité.

X.

Des destinées de l'ordre dans l'œuvre de la prédication. — Missions dominicaines. — Prédicateurs extraordinaires. — Taulère. — Savonarole. — Missions des Frères prêcheurs dans le nouveau monde.— Barthélemy de Las Casas.

Si l'on se reporte aux premières origines de l'ordre, on se souviendra que la prédication était le but spécial que lui avait marqué saint Dominique. Le fondateur de l'ordre est avant tout un missionnaire. La science n'est pour saint Dominique qu'un moyen, une préparation. Les docteurs devaient transmettre la science qui, ensuite, devait voler sur les ailes de la parole jusqu'aux extrémités de la terre. Les plus illustres représentants de l'ordre, ses plus célèbres professeurs l'entendirent toujours ainsi. Ils sont prêts à quitter leurs livres et leurs chaires, dès qu'on les appelle à l'œuvre active de la prédication. Albert le Grand, sur l'ordre du pape, quitte la studieuse retraite de son couvent, pour aller en Pologne prêcher contre des coutumes barbares, débris survivants du paganisme. Saint Thomas mêle, d'un zèle infatigable,

l'effort de la prédication au labeur de l'enseignement. Une partie importante de ses œuvres est consacrée par lui à fournir une méthode et des arguments à ses frères les prédicateurs contre les gentils et les hérétiques. L'ordre ne perdit jamais de vue ce grand objet proposé à son zèle, l'éloquence au service de la vérité; et raconter l'histoire des missions dominicaines, ce serait raconter l'histoire de la propagation de la foi dans les deux mondes, depuis le XIIIe siècle.

Il n'y a pas de nations barbares que les Frères prêcheurs n'aient visitées, pas de pays sauvages où leur zèle n'ait fini par pénétrer. La Bulgarie, la Grèce, l'Arménie, la Perse, la Tartarie, l'Inde, l'Éthiopie, les virent affronter ou les hérésies fanatiques, ou les vieilles superstitions, ou les colères de l'idolâtrie menacée dans ses repaires. L'Écosse, le Danemark, la Pologne, la Prusse, la Russie, les Maures, les Juifs d'Espagne se souviennent encore de saint Hyacinthe, l'apôtre du nord, d'Henri Suson, de saint Vincent Ferrier. « Les premières brises, dit Alzog, qui poussèrent au Groënland des vaisseaux européens, y portèrent aussi les Frères prêcheurs, et, au commencement du XVIIe siècle, les Hollandais ne furent pas peu surpris d'y trouver un couvent de dominicains, dont en 1280 le capitaine Nicolas Hani avait déjà fait mention. »

Pour suffire à une tâche immense comme le

monde connu, il fallut créer dans l'ordre une congrégation particulière de *religieux voyageurs chez les infidèles;* mais le pape Jean XXII, en 1325, ayant autorisé la congrégation, avec la faculté laissée à tous les frères d'en faire partie, il s'en présenta un si grand nombre, qu'il fallut, pour ne pas dépeupler les couvents, soumettre à certaines restrictions le droit de s'y faire admettre. On craignait de manquer de missionnaires pour les contrées lointaines et les nations barbares; chaque frère brigua l'honneur de ce péril nouveau.

L'œuvre de la prédication chez les nations chrétiennes n'offre peut-être pas des difficultés moins grandes que l'œuvre des missions chez les infidèles. Il faut conquérir chaque jour, par un nouveau miracle de l'éloquence, la piété qui s'amollit, la charité qui s'attiédit, la foi qui s'ébranle. Il faut lutter et contre les préjugés des esprits forts, qui sont de tous les temps, et contre les objections des intelligences rebelles, et contre les langueurs de l'indifférence, plus difficile encore à vaincre que l'hostilité déclarée. Chaque victoire suffit à peine à chaque jour. Le lendemain il faut lutter encore, le lendemain et toujours. Les générations se succèdent, et la chaire est toujours debout dans les cathédrales. L'orateur chrétien suit pas à pas les transformations de l'erreur, cet insaisissable Protée des âges modernes. Aujourd'hui il a vaincu

Waldo, demain ce sera Luther, après-demain Calvin, plus tard Voltaire, plus tard encore Strauss. La lutte ne finit sous une forme que pour recommencer sous une autre. La prédication est vraiment l'œuvre de l'Église militante. C'est un combat sans trêve, c'est une guerre sans repos, c'est une victoire d'où l'ennemi se relève plus terrible chaque fois et plus menaçant. A une œuvre si grande l'ordre des Prêcheurs n'a jamais failli. A toutes les grandes dates de l'erreur, on est sûr qu'il y a eu dans chaque église une chaire ouverte à un dominicain. La milice de la vérité n'a jamais déserté son poste.

Le moyen âge a gardé longtemps le souvenir de ces grands prédicateurs. Deux surtout sont restés immortels dans la mémoire des peuples : Jean Taulère et Jérôme Savonarole. On nous pardonnera de consacrer quelques lignes à ces deux noms illustres, qui sont parmi les plus chers trésors de l'ordre.

Taulère est un de ces nobles esprits qui semblent avoir reçu en naissant le douloureux privilége d'une sensibilité exquise et d'un amour ardent, d'une aspiration presque maladive vers Dieu : âmes d'élite, qu'on dirait toujours comme exilées sur la terre, et qui souffrent de ce mal du ciel, de cette impatience de l'infini, le plus sublime tourment qui puisse s'attacher au cœur de l'homme. C'est un tourment, c'est un péril aussi. Que d'intelli-

gences éminentes ce généreux délire n'a-t-il pas conduites aux abîmes du mysticisme? Taulère échappa-t-il complétement à ce danger? *Le docteur illuminé* sut-il toujours résister à l'étrange fascination des nobles erreurs? N'eut-il pas quelquefois le vertige des abîmes? Il est permis de le supposer d'après sa vie et d'après ses œuvres; mais il est juste aussi d'ajouter que Taulère ne cesse pas un seul instant d'être orthodoxe, puisqu'il ne cesse jamais d'être soumis. Supposez à Taulère plus de présomption, moins de soumission, moins de cette douceur angélique envers l'autorité, vous aurez un Nicolas de Bâle, ou bien encore un autre Eckart, un frère du libre esprit. Ses livres, et surtout son *Imitation de la pauvre vie de Jésus-Christ*, professent la doctrine *de la vraie et féconde pauvreté*, de celle qui régénère l'homme par le détachement absolu, par l'ignorance réfléchie et volontaire de toutes les choses créées, et qui *déifie* l'âme humaine et la fait consubstantielle à Dieu. Mais, par un noble effort, Taulère résiste au courant du panthéisme qui l'emporte; il insiste de toutes ses forces sur la distinction nominale, sinon réelle, du Créateur et de son œuvre, et sauvegarde à tout prix le libre arbitre. La logique peut en souffrir. Qu'importe? La morale est sauve; la foi est intacte. Peut-on être panthéiste malgré soi?

Il y a deux hommes distincts dans Taulère, le

mystique et le moraliste. C'est surtout le moraliste qui paraît dans ses sermons; mais un moraliste tendre, ardent, épris d'une charité immense, et répandant en paroles admirables une onction et une grâce vraiment évangéliques. Il y a quelque chose du suave génie de saint François de Sales dans les sermons qui nous ont été conservés. On comprend l'influence de Taulère sur son époque, l'admiration de ses contemporains, l'enthousiasme des fidèles. La parole de l'éloquent dominicain ne s'inspire pas des syllogismes de l'école; sa source est plus haute; c'est le cœur même de l'homme, le cœur vivifié par la grâce. Un dernier trait achèvera de peindre ce grand et doux caractère. Au temps où Cologne tout entière se pressait autour de la chaire du frère Jean Taulère, un jour, après un sermon des plus éloquents, un étranger se présente devant lui, et avec une franchise inouïe, il lui reproche de nourrir dans son cœur une plaie secrète, l'orgueil, et de rechercher, avec la gloire de Dieu, la passagère faveur des hommes. Taulère rentre dans sa pauvre cellule et s'interroge. Il a renoncé à tous les biens de la terre; a-t-il donc oublié d'immoler au ciel cette dernière victime, l'amour-propre? La franchise de l'étranger lui semble un avertissement d'en haut. Son parti est pris; il renonce à la chaire, et on le voit pendant deux ans, assidu aux offices, arro-

sant le marbre de l'église et la paille de son lit des larmes les plus amères, et étudiant Jésus-Christ dans le renoncement et le silence. Quand il crut avoir dompté le serpent intérieur de l'orgueil, il remonta dans la chaire. Toute la ville accourut à l'appel de l'orateur bien-aimé. O prodige! Taulère se tait et pleure. Sa voix est paralysée; ses larmes seules coulent en liberté. L'orateur quitte la chaire pour la dernière fois, et l'auditoire se retire dans le recueillement d'une religieuse terreur.

De Taulère à Savonarole la distance est grande, moins encore par la date que par le caractère. Taulère est un contemplatif; Savonarole est un pieux tribun. L'enthousiasme de l'un médite; chez l'autre l'enthousiasme agit. Tous deux sont les deux hommes les plus éloquents de leur siècle, l'un dans l'Allemagne, l'autre dans l'Italie.

C'est un rôle étrangement hardi que prit, vers la fin du xve siècle, Jérôme Savonarole à Florence. Savonarole ne médita rien moins que d'élever dans sa patrie, et de là sans doute dans toute l'Italie, une démocratie théocratique. Il songea à relever la morale de son abaissement en relevant ses concitoyens de la servitude. La morale ayant pour base la liberté, certes, c'est là un beau et noble programme, et il s'en fallut de peu qu'il ne fût en partie accompli. Les politiques ne veulent pas ab-

soudre Savonarole de cette audacieuse tentative contre les Médicis, qui, selon eux, ne fut que le stérile et passager effort de l'ambition d'un moine. Nous ne pouvons admettre une pareille sentence. Chaque parole de Savonarole qui nous a été conservée, chacun de ses actes prouve une ardente conviction. Mais ce que du moins personne ne conteste au prieur de Saint-Marc, c'est la vivacité, c'est l'énergie, c'est l'éclat et la fougue de son éloquence. Il tenait son auditoire dans une sorte d'extase et de frémissement divin; il exaltait les cœurs, il soulevait toute une génération. Ce fut une vie étrange que la sienne, sans doute; mais dans cette Italie corrompue et dans cette civilisation qui n'est plus puissante que pour le mal, nous aimons à voir, debout sur les ruines de la liberté nationale, ce moine enthousiaste qui mène de front ces deux grandes œuvres, la réforme des mœurs et l'affranchissement de sa patrie. Chose étrange! pour en venir à ses fins, il se fait l'allié des Français, mais sans aliéner l'indépendance de Florence, et, par une conduite habile autant que vigoureuse, il maintient sa république dans une neutralité honorable, au milieu de ce conflit de peuples et d'armées. Il fallut pour renverser cette puissance unique, fondée sur l'éloquence, l'infernale astuce d'Alexandre VI, dont Savonarole dénonçait hardiment les excès et les crimes. Un moine franciscain

se leva dans Florence contre le dominicain, et dans un siècle superstitieux, dans une ville avide de spectacles et de nouveautés, voulant prouver que Savonarole est un imposteur, il offre de passer avec lui dans un bûcher ardent. Au jour marqué, le bûcher étant dressé et tout le peuple dans l'attente, Savonarole, dont l'esprit politique et religieux repoussait cette folle épreuve qui semblait tenter Dieu, éleva quelques difficultés qui mirent contre lui l'humeur mobile et curieuse du peuple. Une grande pluie survenant éteignit le bûcher, et le peuple frivole se dispersa en couvrant de huées Savonarole et le parti des *piagnoni* (pénitents). C'était ce moment de désaffection populaire qu'attendait impatiemment Alexandre Borgia. Ses commissaires arrivent, impitoyables comme la vengeance; le peuple ingrat laisse saisir son grand citoyen, et Savonarole est brûlé vif. Lorsqu'on lui lut la sentence qui le retranchait de l'Église : « *De la militante*, » répondit-il, indiquant par là qu'il allait entrer dans l'Église triomphante. L'histoire a longtemps hésité sur son compte. Pour nous, Savonarole est un grand tribun et un grand prédicateur. L'amour de la liberté est-il donc contraire à l'Évangile? N'oublions pas d'ailleurs que, si Savonarole a eu contre lui les Borgia et Alexandre VI, il a eu pour lui saint Philippe de Néri, qui l'honorait d'une sorte de culte, et le pape Paul III, déclarant *qu'il*

regarderait comme suspect d'hérésie quiconque oserait en accuser Savonarole.

Cependant un théâtre immense allait s'ouvrir au zèle des dominicains. Les destinées de l'ordre s'agrandissent avec l'horizon du monde. Un monde nouveau est découvert, et l'ordre y suffit. Dès 1503, les Frères prêcheurs partent, eux aussi, pour la conquête de l'Amérique. A la fin du siècle, ils l'ont couverte d'églises et de couvents. La nouvelle Espagne, le Chili, le Pérou sont à eux, mais ils ne possèdent leurs nouveaux sujets que pour les défendre. En 1542, le frère Louis Cancéri évangélise les Florides. En 1549, la presqu'île de Malaca et les îles voisines ont dix-huit couvents et soixante mille chrétiens. En 1550, Lima reçoit une université dominicaine. Le nouvel univers révélé au génie de Christophe Colomb s'étonne, dans son isolement séculaire, de recevoir ces hôtes qui lui apportent une parole inconnue et le dogme étrange d'un Dieu crucifié. Malheureusement les dominicains n'étaient pas les seuls conquérants du nouveau monde. Des aventuriers, la lie de l'ancien monde, exterminent sous le poids du travail la race faible et molle qui occupait le pays, et livrent à des caprices homicides la vie de plusieurs millions d'hommes. Le cœur des dominicains se déchire à la vue de ces insignes cruautés, et un frère, Barthélemy de Las Casas, conquiert un nom immortel parmi les plus

grands bienfaiteurs de l'humanité, pour avoir lutté avec un héroïque dévouement contre ces infâmes oppresseurs. Huit fois Las Casas traversa l'Océan, dans son zèle ardent pour sa sainte cause. Les rois le renvoyaient chargé de promesses et d'honneurs, et cependant la dépopulation s'étendait avec une effroyable rapidité entre les tropiques. Quelle analyse pourrait rendre l'éloquence de cet admirable mémoire où Las Casas plaidait solennellement la cause des Indiens devant Charles-Quint? Qui ne connaît au moins ces passages empreints d'une sorte d'épouvante sacrée? En voyant ses compatriotes traiter l'Amérique comme le tigre sa proie, on dirait que Las Casas tremble comme à la menace d'une terrible catastrophe :

« J'ai vu de mes yeux les Espagnols couper les mains, le nez et les oreilles à des hommes et à des femmes, sans autre motif que leur caprice. Je les ai vus dresser des dogues à chasser et mettre en pièces les Indiens. Je les ai vus arracher des enfants à la mamelle de leur mère et les lancer en l'air de toutes leurs forces. Un prêtre, nommé Ocagna, tira un enfant du feu où on l'avait jeté; un Espagnol survint, qui le lui arracha et l'y rejeta. Cet homme est mort subitement le lendemain, et j'ai été d'avis qu'on ne devait point l'enterrer.

« Il y avait un officier du roi qui reçut trois cents Indiens; au bout de trois mois, il lui en restait

trente. On lui en rendit trois cents; il les fit périr. On lui en donna encore, jusqu'à ce qu'il mourut et que le diable l'emporta.

« Je proteste sur ma conscience et devant Dieu que je n'ai point exagéré de la dix millième partie tout ce qui s'est fait et se fait encore. » (*Brevissima relacion de la destruycion de las Indias, passim.*)

Charles-Quint nomma Las Casas *protecteur général des Indes*. Mais que pouvait un titre contre tout un peuple d'envahisseurs, dont l'Espagne tout entière semblait être la complice? L'Amérique a été dépeuplée, mais le nom du *protecteur des Indes* est resté béni.

Une vie qui dura un siècle et qui ne fut presque qu'un seul acte d'héroïsme; une parole mâle et simple, un caractère admirablement naïf et ferme, le zèle d'un apôtre et la tendresse ingénue d'un enfant, le génie du cœur, la compassion s'élevant à la plus haute éloquence, tout cela c'est Las Casas, honneur éternel de l'ordre! Les dominicains ont eu Las Casas au XVIe siècle. Ils avaient eu saint Thomas au XIIIe. Ces deux noms ne résument-ils pas la plus éclatante histoire, les dons les plus divins: la miséricorde de Dieu dans Las Casas, la science de Dieu dans saint Thomas?

XI.

Des destinées de l'ordre dans l'administration ecclésiastique et dans la politique européenne. — Un mot sur le rôle des dominicains dans l'inquisition. — Les pontifes donnés par l'ordre à l'Église. — Saint Pie V. — Conclusion. — La renaissance de l'ordre.

La politique européenne, au moyen âge, était étroitement liée au gouvernement de l'Église et aux intérêts de la foi. Il ne faut pas s'en étonner. Si la théocratie pontificale n'était pas un fait, elle était au moins, dans les prétentions de la papauté, à l'état d'un droit, plus ou moins fort selon les circonstances, mais imprescriptible, inaliénable. Les circonstances donnaient souvent tort à cette théorie de la suzeraineté universelle des pontifes ; les rois étaient toujours prêts à secouer le joug, et, quand ils se sentaient forts, ils se déclaraient libres ; mais le dogme restait immuable dans les convictions de l'Église, et, quand les temps devenaient favorables, le pontificat reprenait une à une ses concessions, et recommençait ce rêve sublime d'une domination universelle sur les empires comme sur les consciences. C'était là, pour

ainsi dire, la politique héréditaire du pontificat romain, et les papes ne rencontrèrent pas d'auxiliaires plus dévoués que les dominicains dans cette œuvre immense. L'ordre des Frères prêcheurs compte quatre papes, qui sont Innocent V, Benoît XI, saint Pie V, Benoît XIII, plus de soixante cardinaux, plusieurs patriarches, plus de cent cinquante archevêques, et environ huit cents évêques, outre les maîtres du sacré palais, dont l'office a toujours été exercé par un dominicain. N'oublions pas enfin que l'ordre des Frères prêcheurs a pris une grande part, non à la fondation, mais aux opérations de l'inquisition, cette police de la foi, instrument puissant de la politique romaine.

Que saint Dominique n'ait pas été, comme l'assure une calomnie vulgaire, le premier inquisiteur, cela nous paraît de toute évidence, et nous avons essayé de faire passer notre conviction dans l'âme de nos lecteurs. Mais de là à prétendre dégager l'ordre entier de cette responsabilité néfaste, il y a loin. M. Lacordaire l'a, selon nous, vainement tenté. Quoique peu concluante, nous aimons pourtant cette tentative : c'est celle d'un cœur généreux, qui a vu peut-être un peu trop le passé, du reste si glorieux, de son ordre, à travers les illusions de sa piété et d'une tendresse presque filiale. M. Lacordaire, avec cette vivacité entraînante qui caractérise son argumentation, prouve

admirablement que la plus cruelle des inquisitions, celle d'Espagne, a pris son origine et son caractère spécial dans des causes politiques au moins autant que religieuses; que l'union clandestine des Maures et des juifs, cachée sous de fausses apparences de conversion chrétienne, constituait une sorte de société secrète au sein de la société officielle et publique; que l'inquisition espagnole était essentiellement un tribunal royal, tribunal qu'on avait bien cherché à élever sous le nom des souverains pontifes, mais qui, au fond, ne dépendait en rien de leur direction. M. Lacordaire prouve encore, et sans réplique, nous le croyons, que les vrais promoteurs de l'inquisition dans les autres contrées, ce furent les papes, les évêques, souvent encore les princes, comme l'empereur d'Allemagne, et qu'ainsi les dominicains n'ont pas été les inventeurs de cette institution. Ce qui n'est pas aussi clair pour nous, c'est qu'une fois l'inquisition fondée, les dominicains n'en aient pas été les principaux instruments. Lorsqu'au concile de Toulouse, sous le pontificat de Grégoire IX, l'inquisition épiscopale eût reçu une organisation plus précise dans quinze chapitres spécialement consacrés à ce sujet et qui l'élevèrent au rang des tribunaux réguliers, afin que les évêques ne fussent point tentés de ménager leurs subordonnés, le souverain pontife choisit des moines étrangers, et

surtout les dominicains, pour remplir les fonctions d'inquisiteurs pontificaux ; six ans après, il conféra au provincial des Frères prêcheurs de Lombardie le pouvoir extraordinaire de créer des inquisiteurs dans son arrondissement. M. Lacordaire affirme, les preuves en main, que les Frères mineurs ont été souvent appelés au partage de ces redoutables fonctions. Cela est vrai, mais l'inquisition n'a guère été qu'une exception dans l'histoire des mineurs : elle semble être un privilége constant dans l'histoire des dominicains.

M. Lacordaire termine sa remarquable apologie de l'ordre, en disant qu'après tout l'inquisition était un progrès véritable, comparée à tout ce qui avait eu lieu dans le passé, et que l'inquisition a sauvé des milliers d'hommes qui eussent péri par les tribunaux ordinaires. Si ce tribunal a été un bienfait, pourquoi donc, au nom de l'ordre, en repousser avec tant d'énergie la responsabilité glorieuse?

Il nous semble évident, d'après les faits, que les dominicains ont été au nombre des principaux instruments de l'inquisition. En ferons-nous un grief contre l'ordre? Non ; car il faut bien, après tout, juger une époque d'après ses idées et les hommes d'après leur conviction. Voir le XIIIe siècle avec les yeux du XIXe, ce serait le voir au rebours du sens commun. Les préjugés d'un siècle sont

souvent aussi forts, parfois plus entraînants que les vérités éternelles, et le caprice d'une époque a plus d'une fois déconcerté l'ordre moral. S'il nous semble contraire au droit de voir un homme persécuté pour ses erreurs, cela paraissait presque naturel dans ces temps où l'ordre politique tenait essentiellement à l'ordre religieux, et où une hérésie semblait être un crime, au moins autant contre la société que contre l'Église. Vouloir apprécier un pape comme Grégoire VII ou comme Innocent III avec les idées du libéralisme moderne, ce serait tomber dans une flagrante ineptie, à force d'iniquité. Distinguons donc avec soin, dans l'histoire de l'inquisition, l'institution religieuse qui répondait à une conviction de l'époque, et qui fut d'ailleurs exercée en Italie et en France avec une modération relative, de l'institution politique, comme le saint-office d'Espagne, qui ne répondait qu'aux exigences d'un despotisme inquiet, et dont les auto-da-fé jettent encore, à trois siècles de distance, une lueur funèbre sur le nom de Philippe II.

Les dominicains ont été de leur temps. Il faut plaindre une époque où de pareilles confusions pouvaient se faire entre la pénalité corporelle et la pénalité morale, qui seule peut atteindre les délits spirituels dans l'inaccessible sanctuaire de la conscience; où l'Église invoquait le bras séculier au

secours de ses anathèmes, et ne craignait pas d'élever des tribunaux redoutés à côté de ces tribunaux de la pénitence, les seuls, à notre avis, qui conviennent à l'autorité immatérielle des successeurs de saint Pierre. Jésus-Christ, en condamnant le glaive de saint Pierre, a condamné l'inquisition.

L'ordre ne fut pas seulement l'actif coopérateur de la politique pontificale. Il eut aussi d'illustres représentants à la tête de cette politique. Il compte quatre papes parmi ses enfants.

Le premier frère prêcheur qui reçut la tiare fut Pierre de Tarentaise, archevêque de Lyon, cardinal évêque d'Ostie, grand pénitencier, et pape sous le nom d'Innocent V. Cinq mois furent sans doute un espace bien court. Innocent laissa cependant des traces fécondes de son passage. Il signala son pontificat par d'heureux efforts pour réconcilier les Guelfes et les Gibelins de Toscane.

Ce fut un grand honneur pour l'ordre de voir monter sur le trône pontifical son ancien général Nicolas Boccasini, qui fut pape sous le nom de Benoît XI. Le conclave honorait en lui un grand cœur et un noble courage. Seul, dans la néfaste journée d'Anagni, le général des dominicains était resté à côté de Boniface VIII, seul défendant la majesté de la tiare indignement violée par Noga-

ret. Seul aussi, une fois pape, il pouvait avec honneur lever les censures encourues par Philippe, lui que l'on n'avait point vu pâlir devant les flétrissantes colères des agents du roi. Il mourut au bout d'un an, laissant le double exemple d'une invincible énergie dans le péril et d'une louable modération dans l'exercice de la toute-puissance spirituelle.

Innocent V et Benoît XI n'avaient guère été, l'un et l'autre, dans le gouvernement de l'Église, qu'une bonne intention trop tôt déçue par la mort. Il faut arriver à saint Pie V pour trouver le grand pape dominicain. Ce nom éveille à la fois l'idée d'une haute sainteté et le souvenir d'une politique hardie. Une austère vertu, de larges desseins, ajoutons aussi un caractère inflexible, voilà Pie V.

Michel Ghisleri, pape sous le nom de Pie V, successeur de Pie IV, était né, le 17 janvier 1504, à Bosco, près d'Alexandrie, d'où lui vint plus tard le nom de *cardinal alexandrin.* Entré aux dominicains dès l'âge de quinze ans, il sembla, tout jeune encore, avoir devant les yeux l'exemple austère de saint Dominique, son humilité, sa ferveur. Son zèle contre les hérétiques l'avait fait nommer inquisiteur de la foi dans la Lombardie. En 1557, il reçut de Paul II, avec le chapeau de cardinal, la charge d'inquisiteur général de la chrétienté. Élu

pape en 1566, il montra sur le trône pontifical un zèle ardent pour les intérêts de la foi, mais aussi une inflexible rigidité. Ce fut un grand réformateur, mais ce fut aussi un caractère âpre, qui porta dans la politique romaine des vues élevées et des habitudes de roideur et d'impitoyable sévérité. C'est un de ces hommes qui semblent être sur la terre comme les représentants impassibles d'une idée. L'idée que représentait Pie V, c'était la réforme des mœurs ecclésiastiques, décidée en principe au concile de Trente, mais encore loin de son accomplissement.

On peut citer, à l'honneur éternel de Pie V, les ordonnances sévères par lesquelles il obligea les évêques à la résidence, et força les cardinaux à donner dans leurs maisons des exemples meilleurs de piété et de modestie, celles par lesquelles il bannit le luxe, convertit en aumônes les largesses que le souverain pontife distribuait à son exaltation, et supprima le scandale de l'achat des indulgences; celles enfin qui avaient pour but plus spécial la réforme des mœurs à Rome, la relégation des courtisanes dans des quartiers éloignés, pour purifier le regard de ce déshonneur vivant, la suppression, dans les spectacles, des combats de bêtes, pour ne pas endurcir le cœur en habituant les yeux à la jouissance du sang répandu. En même temps il travaillait de toutes ses forces à la restau-

ration catholique dans tous les pays où l'intégrité de la foi était menacée, en Pologne, en Hongrie, dans l'Allemagne méridionale, en Belgique, en France. Réformateur austère pour lui-même comme pour les autres, il donnait le premier l'exemple des mœurs les plus sévères et de l'humilité la plus rigoureuse. Pieds nus et couvert d'un cilice, on voyait ce pontife au corps macéré suivre les processions de Rome, effaçant de ses larmes pieuses la trace déshonorée des Borgia. Ce n'était plus un souverain, c'était un moine, le plus humble des serviteurs de Dieu. La cour pontificale n'était plus une cour : c'était un cloître, un pénitenciaire plutôt, où, sous l'œil vigilant de Pie V, se poursuivait dans des austérités assidues l'œuvre commune du salut.

Malheureusement les grands caractères dépassent trop souvent la mesure : l'abus de la force confine à la tyrannie, et à une tyrannie d'autant plus implacable que la force puise son inspiration dans une idée plus haute, dans une conviction plus inébranlable. L'énergie qui s'exagère tombe dans les plus tristes excès. Citerons-nous Aonius Paléarius, écrivain célèbre, qui paya de sa vie un sarcasme contre l'inquisition? Citerons-nous cet ordre, donné aux souverains et aux inquisiteurs dans un zèle aveugle, cet ordre qui semble un pressentiment sinistre de la Saint-Barthélemy, de *ne*

faire prisonnier aucun huguenot, mais de tuer sur place tous ceux qui seraient saisis?

Un tel pape ne devait pas transiger sur les droits du pontificat et les priviléges de l'Église. Il poussa aux dernières conséquences la théorie de Grégoire VII, prétendant maintenir, contre la force des faits et des choses, l'action et l'influence de l'Église, telle qu'elle s'exerçait au moyen âge. De là cette fameuse bulle *In cœna Domini*, que Pie V avait ordonné de faire lire le jeudi saint, non-seulement à Rome, mais dans toute la chrétienté.

Cette bulle, violente dans la forme et absolue dans les principes, confond sous le coup du même anathème les brigands, les pirates, les souverains qui enlèvent aux prélats leur légitime juridiction, les princes qui imposent à l'Église des impôts sans l'autorisation du pape et poursuivent les ecclésiastiques, même au criminel, devant les tribunaux séculiers. C'était une revendication impossible des priviléges les plus étendus de l'Église, et de droits qui souvent même n'avaient existé qu'en théorie, ou tout au plus dans le style officiel de la chancellerie. Aussi vit-on la plupart des princes, des évêques même, s'opposer vigoureusement dans leurs États ou dans leurs diocèses à la publication de cette bulle. Évidemment Pie V s'était trompé de date. Cette bulle était un anachronisme. On ne refait pas avec des décrets des idées ou des mœurs

qui n'existent plus. La bulle n'eut une véritable publicité qu'à Rome, où on la lisait une fois tous les ans, le jeudi saint, comme une dernière protestation, comme un dernier écho du moyen âge, jusqu'au jour où Clément XIV abolit enfin cet usage, devenu un pur formalisme. Ajoutons bien vite que, dans cette revendication de droits impossibles, il n'y avait, de la part de Pie V, aucun motif d'ambition personnelle, ni d'égoïsme, ni de faux orgueil. C'était la cause du pontificat que Pie V croyait défendre, bien plutôt que la sienne propre. C'était pour lui bien plus un intérêt de conscience qu'un intérêt d'amour-propre. Il ne voulait pas que le pouvoir pontifical dégénérât entre ses mains. Il croyait servir l'Église en exagérant ses droits.

Il la servit mieux en inspirant cette dernière croisade qui aboutit à la bataille de Lépante. Ce fut un acte de haute politique et de prévoyance vraiment inspirée. Les circonstances étaient graves. Sous l'ombre d'une guerre à outrance entre la Porte et Venise, s'agitait la grave question d'une nouvelle invasion des musulmans dans une partie de l'Europe, et d'un péril commun pour la chrétienté et la civilisation, dont les destins semblent être si étroitement unis. L'île de Chypre venait d'être enlevée à la république vénitienne, et toute la population chrétienne y avait été exterminée.

C'était le cas ou jamais de provoquer les nations chrétiennes à une fraternelle alliance contre l'ennemi commun. Jamais croisade n'avait été plus juste dans son principe. Pie V ne faillit pas à son devoir de chef de la chrétienté. Il fut l'âme de cette nouvelle guerre sainte. Il ne put, à la vérité, déterminer l'empereur Maximilien ni le roi de France, Charles IX, à sortir du système équivoque qu'ils suivaient alors tous les deux en politique; mais du moins il ménagea une alliance étroite entre Venise et l'Espagne; lui-même fournissait des hommes, de l'argent, des vaisseaux, et, le 5 octobre 1571, don Juan, à la tête des trois flottes composées de deux cents galères, remportait près de Lépante, sur la magnifique flotte ottomane, la plus glorieuse et la plus utile des victoires. La plus utile; car cette date marque dans le temps le point précis où s'arrêta l'invasion musulmane. La marine turque périt à Lépante, anéantie par les trois flottes qu'avait réunies le génie de Pie V. Cette fois encore le catholicisme avait sauvé la civilisation, et forcé pour toujours la barbarie à reculer. Ce ne fut pas Venise, ce fut l'Europe qui, la bataille gagnée, respira.

La réforme ecclésiastique et la bataille de Lépante, voilà les titres de Pie V devant la postérité, voilà les titres de sa vie publique. Sa vie privée se consumait dans les exercices les plus rudes de l'humilité,

dans les œuvres les plus austères de la pénitence. Usé par les jeûnes, épuisé par les mortifications, ce pieux pontife mourut le 1er mai 1572, après un règne de six ans. Le pape Clément X fit solennellement sa béatification cent ans après, et Clément XI publia en 1713 les bulles de canonisation. Saint Pie V est le dernier des papes du moyen âge, quoique, par sa date, il appartienne déjà aux temps modernes. Il resssuscite la grandeur évanouie du pontificat, et, jusque dans l'excès de ses prétentions, il remet en scène la politique de Grégoire VII et de ses successeurs.

De saint Pie V à Benoît XIII, la distance morale qui résulte de la différence des époques est plus grande encore que la distance matérielle qui résulte du temps écoulé. Il n'y avait plus pour un pape au XVIIIe siècle de rôle héroïque ou grandiose. La politique de Benoît XIII fut une politique de douceur et de conciliation. Sa vie privée fut un modèle de simplicité chrétienne. Il termina les longs démêlés du saint-siége avec l'empereur et avec les ducs de Sardaigne et de Savoie; mais sa douceur ne put désarmer la rudesse du roi de Portugal, Jean V, qui voulait lui imposer le joug de ses insupportables exigences. Avec un caractère moins bienveillant que celui de Benoît XIII, cette affaire se fût terminée par un schisme.

C'est à ce nom vénéré que s'arrête la gloire de

l'ordre. Un ordre est comme un homme : il a ses âges de force et ses heures de faiblesse. La révolution française vint mettre une fin violente à l'histoire des frères prêcheurs, au moins en France.

L'ordre a vécu. Il est tombé. Mais il semble que l'esprit de saint Dominique veuille encore ranimer la poussière de ses monastères détruits, et réveiller, par un coup d'éclat, l'éloquence de ses fils, endormie au tombeau depuis plus d'un demi-siècle. On a vu un courageux effort se produire tout à coup, il y a quinze ans, au milieu d'un peuple indifférent ou railleur. On a vu un homme éloquent se lever et, dans ce grand tumulte des intérêts qui survivent aux idées et aux passions, adresser un appel hardi à la justice du pays, à l'impartialité du siècle. La nef de Notre-Dame a entendu sa voix. On a vu, dans la première chaire de France, au grand scandale de quelques-uns, au grand étonnement de la plupart, reparaître la tunique de laine blanche et la tête rasée des fils de Dominique.

Que voulait donc cet homme hardi, qui semblait d'abord comme un paradoxe vivant et un défi au XIX[e] siècle? A qui s'adressait cette parole dont vibraient les âmes? Ceux à qui il s'adressait, c'étaient ses compatriotes. Ce qu'il leur demandait, c'était justice, tolérance, liberté. Il a gagné sa cause. Le formalisme ombrageux a reculé devant lui : sa parole, tranchante et étincelante comme

l'acier, a frappé au cœur le despotisme inquiet d'une légalité illibérale. D'iniques barrières sont tombées, les plus inflexibles de toutes, celles qu'élèvent le fanatisme des partis et le préjugé. L'ordre est ressuscité, il vit au moins en un homme. Est-ce là une résurrection durable? L'éloquence catholique fera-t-elle ce nouveau miracle? L'avenir nous le dira. Le passé nous dit que les résurrections sont plus difficiles que les naissances. Mais qu'y a-t-il d'impossible à la témérité de la foi?

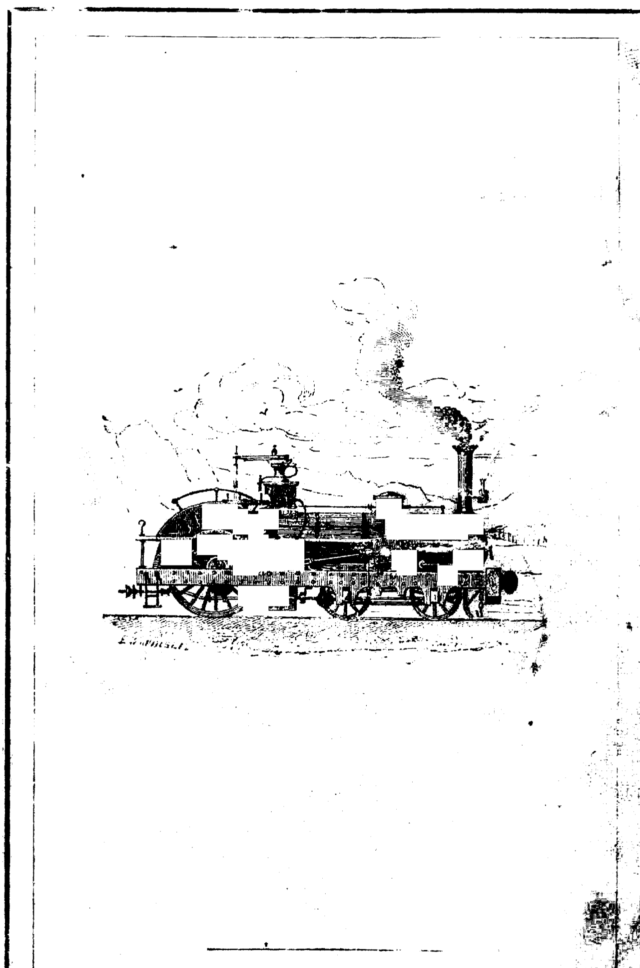
C'est un digne fils de Dominique. Cependant nous n'étonnerons personne en disant que cet autre Réginald n'a de l'ordre ancien que l'habit et le cœur. Les formes de l'éloquence, les aspects mêmes de la science ont bien changé depuis le XIIIe siècle. On combat encore l'erreur de toutes les forces d'une conviction éclairée; mais l'erreur a depuis longtemps jeté le masque : elle ne s'appelle plus Mannès ou Waldo, elle s'appelle Voltaire, elle s'appelle Strauss. Il faut d'autres armes pour des ennemis nouveaux; armes trempées sans doute, comme les anciennes, dans les eaux sacrées du Jourdain et du Tibre, mais plus brillantes et qui, maniées d'une main plus légère, n'en font pas moins de mortelles blessures au plus profond de la raison sceptique. La science a revêtu les formes du siècle : la théologie elle-même, immobile dans le dogme, se présente à nous sous

un aspect inattendu. Elle a rejeté l'attirail de la scolastique, elle a pris à ses ennemis, pour les combattre, leurs armes : l'esprit, la grâce, l'ironie. Elle a fondu tout cela à l'ardent creuset de la charité, et le cœur de saint Dominique bat d'une palpitation immortelle sous le scapulaire de son fils.

TABLE.

FIN.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.



Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.